GENERAL LIBRARY MAR 1 1922
MAR 1 1922
UNIV. OF MICH.

29e Année N° 2. 15 Janvier 1922.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Général **Estienne** . .	*Les Forces matérielles à la Guerre*	225
Henry **Bataille** . . .	*Avant " la Chair humaine "*	239
Marcelle **Tinayre** . .	*Priscille Séverac.* — III	252
Paul **Painlevé**	*Comment j'ai nommé Foch et Pétain.* — III . .	271
Colette	*Sur l'Album de la Vagabonde*	305
Albert **Thibaudet** . .	*Le Rire de Molière*	312
A.-R. **de Lens** . . .	*Derrière les vieux murs en ruines.* — II	334
★ ★ ★	*L'Assassinat d'Alexandre II* (fin)	359
Paul **Adam**	*Le Culte d'Icare.* — IV	378
Henry **Bidou**	Les Livres : *les Romans*	400
G.-M. **de Charmettes** .	Les Sciences : *Télégraphie et Téléphonie*	414
Abel **Bonnard** . . .	La Vie parisienne : *Après les Fêtes*	421
Louis **Laloy**	La Musique : *Opéra et Opéra-Comique*	426
André **Chaumeix** . .	La Politique : *Le Conseil Suprême de Cannes* . .	441

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PRIX DE LA LIVRAISON : **3 fr. 50**

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1922

LIVRES NOUVEAUX

L'ALLEMAGNE
LENDEMAINS DE GUERRE ET DE RÉVOLUTION

Avec une préface par Ernest Lavisse
par **Maurice Baumont** et **Marcel Berthelot**.

Les auteurs de ce bon livre ne sont pas des inconnus pour les lecteurs de la *Revue*. M. Lavisse, qui les connaît bien, se porte garant de leur forte culture, de leur probité intellectuelle, de leur dévouement à la vérité et au bien public. N'eussions-nous pas son témoignage, que l'excellente qualité de leur travail, la solidité de leur enquête, la scrupuleuse sincérité de leur critique, la juste mesure de leur jugement, la clairvoyance de leur observation, enfin la lucidité et le sobre talent de leur méthode d'exposition sauteraient immédiatement aux yeux. Leur livre est, au meilleur sens du mot, un manuel, un guide sûr dans l'étude des problèmes politiques et sociaux qui s'imposent de la manière la plus impérieuse à toute conscience française. Il faut qu'il soit lu, et que chacun y puise les éléments d'un jugement assuré et d'une conduite ferme.

LA DIPLOMATIE DE LA FRANCE SOUS LOUIS XVI. SUCCESSION DE BAVIÈRE ET PAIX DE TESCHEN

par **Paul Oursel**.

Depuis 1805 la succession de Bavière et la paix de Teschen n'ont fourni en France la matière d'aucune étude; on ne peut consulter, sur les événements, que les chapitres qui s'y rapportent dans les Histoires générales. En Allemagne et en Autriche, plusieurs écrivains ont traité le sujet *ex professo* à une date assez récente. Il a semblé à l'auteur qu'il y avait place pour un livre français qui, tout en s'efforçant de juger avec impartialité la Prusse et l'Autriche, s'attacherait surtout à préciser le rôle de notre diplomatie pendant cette crise. La maîtrise avec laquelle fut dirigée notre politique pendant les années 1778 et 1779 contient un grand enseignement. L'auteur, qui a consulté tout ce que renferment sur cette période les archives d'État de Paris, de Vienne et de Berlin, a traité ce sujet délicat avec compétence et vigueur; estimant que l'étude psychologique des figures du passé est un des premiers devoirs de l'historien, il a cherché et a réussi à montrer les sentiments dont furent animés les principaux acteurs de ce grand conflit européen.

GUIDE DES VOYAGES AÉRIENS PARIS-LONDRES

par **Louise Faure-Favier**.

Mme Louise Faure-Favier a eu l'heureuse idée de mettre ses capacités au service de l'aviation et, en rédigeant le Guide aérien Paris-Londres, d'attirer de nouveaux fidèles à la navigation aérienne. A côté des renseignements pratiques concis et bien groupés on trouvera la description du trajet faite par quelqu'un qui sait analyser son expérience et qui initie le lecteur, en peintre et en coloriste, aux beautés de la vision verticale et de la vision oblique. De curieuses photographies ajoutent à l'intérêt de ce bel album.

LA CHINE ET LE JAPON POLITIQUES

par **Félicien Challaye**.

Les lecteurs de la Revue connaissent plusieurs chapitres de l'ouvrage que notre collaborateur, M. Félicien Challaye, consacre à la politique intérieure et aux relations extérieures de la République chinoise et de l'Empire japonais. La conférence de Washington confère une rare actualité à ce livre lucide et vivant.

AU 3e BUREAU DU 3e G. Q. G.

par le Commandant **Laure**.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont certainement pas oublié les études parues sous ce titre dans le courant de l'année dernière. Ces études, appuyées sur des souvenirs précis relatifs à l'une des périodes les plus émouvantes de la guerre mondiale, montraient non seulement l'âpre travail auquel se livraient les hauts états-majors, mais encore l'élaboration et la méthode suivie pour la diffusion de la stratégie rationnelle imposée aux armées françaises par le maréchal Pétain. Ces études sont aujourd'hui réunies en volume par leur auteur qui a pu sortir de l'anonymat. Elles sont sensiblement plus complètes et mènent le lecteur du milieu de 1917 jusqu'à la fin de la guerre. Elles sont suivies d'un exposé résumé et précis des travaux effectués au G. Q. G. en vue de tirer des leçons de la guerre les enseignements qu'elles comportent pour l'avenir. Cette partie de l'ouvrage est d'un intérêt primordial. Sans doute les conclusions des experts militaires doivent être intégrées dans le cadre infiniment plus vaste de la vie nationale tout entière : mais ces conclusions fournissent une base extrêmement solide au législateur chargé de résoudre le problème de la défense nationale.

LE PATRIOTISME FRANÇAIS DE LA RENAISSANCE A LA RÉVOLUTION

par **M. Aulard**, professeur à la Sorbonne.

Le nouvel ouvrage de M. Aulard est un essai historique sur le développement du patriotisme français depuis l'époque où le mot *patrie* a fait son apparition dans la langue française, jusqu'au moment où une notion nouvelle a été élaborée, c'est-à-dire jusqu'à la révolution. Ce patriotisme n'a pas été seulement l'amour du pays natal, mais l'amour de la liberté, la haine du despotisme, le civisme, et, dans les écrits du XVIIIe siècle, un civisme humanitaire. Ce sont les origines du patriotisme révolutionnaire, du patriotisme des hommes de 1781 et de 1793 que M. Aulard a essayé de montrer, dans un récit où il a appliqué la même méthode historique qu'en ses précédents ouvrages. On suit avec intérêt dans ce livre la formation d'une patrie française lors du grand mouvement des fédérations de 1790. L'auteur termine par des aperçus historiques sur les émigrés. Ce livre a été préparé par M. Aulard et en partie a fait l'objet d'un cours à la Sorbonne pendant la guerre, quand notre pays était menacé, dans son existence par l'Allemagne impériale, et alors qu'il était utile, réconfortant, d'illustrer ces origines si libérales et si humaines du patriotisme français. Mais ce n'est pas un écrit de circonstance : c'est un livre d'histoire.

LES FORCES MATÉRIELLES A LA GUERRE

La puissance intrinsèque d'une armée, abstraction faite de la valeur du commandement, est évidemment fonction de forces morales et de forces matérielles. Ayant publié autrefois une étude sur « Les forces morales à la guerre [1] », nous ne parlerons ici que des forces matérielles, des « moyens », comme on appelle volontiers aujourd'hui les engins d'armement ou de transport, et parfois les effectifs.

Durant des milliers d'années, depuis l'âge préhistorique de la massue et de l'épieu jusqu'à l'invention de la poudre, la force matérielle d'une troupe d'effectif donné varie fort peu et l'on ne voit jamais l'art militaire brusquement bouleversé par un des moyens nouveaux surgissant au cours des lents progrès de l'industrie : glaives de fer, flèches, frondes, balistes, boucliers, chars de guerre, éléphants, animaux de selle, de bat, de trait, etc. Pendant cette longue période, on invente des formations inédites, on imagine des ruses nouvelles, mais la tactique proprement dite reste sensiblement stationnaire.

Un jour, les armes à feu apparaissent, et, bientôt, leurs perfectionnements successifs imposent à la tactique des modi-

1. *Revue du mois*, 1907.

fications profondes. Voici maintenant que le moteur mécanique oblige la vénérable stratégie, longtemps immuable comme les moyens de transport, à évoluer elle aussi.

I

NÉCESSITÉ D'UNE CULTURE TECHNIQUE POUR TOUS LES COMBATTANTS

Non seulement les forces matérielles conditionnent tactique et stratégie, mais, en présence de la rapidité, de l'importance des découvertes modernes, on peut se demander si demain elles ne conditionneront pas les forces morales elles-mêmes. Tout engin nouveau, en effet, fût-il médiocre, comme le lance-flammes, déprime le soldat, inquiète le chef; que l'engin se trouve vraiment efficace, largement réalisé, sa brusque révélation va peut-être, pour peu que la parade tarde, briser le moral de la troupe, désemparer le commandement, décider du sort de la campagne.

Au début de la dernière guerre, avant la période des tranchées, si notre artillerie avait eu constamment sous la main, en toute propriété, un avion transportable lui assurant des fourchettes de quatre cents mètres (l'hypothèse n'a rien de gratuit), chaque rencontre aurait été marquée par des hécatombes dont nos tirs d'aveugle ne sauraient donner idée; l'effet moral du 75, facteur capital de notre résistance victorieuse, se fût trouvé décuplé, obligeant l'ennemi à se terrer bien avant la bataille de la Marne.

L'exemple des chars d'assaut alliés est moins hypothétique. L'intervention en masse de ces engins abrégea-t-elle la guerre de plusieurs mois? Nous n'osons l'affirmer, mais, beaucoup le prétendent, en France, en Angleterre et aussi en Allemagne.

L'action morale de moyens dès longtemps existants n'est pas moins redoutable si la troupe n'a pas acquis l'expérience de ces moyens, les connaît seulement de nom, sans avoir eu l'occasion, avant la bataille, de constater leurs effets matériels. C'est ainsi qu'il aurait mieux valu, croyons-nous,

montrer franchement à l'infanterie de terrifiantes rafales sur le polygone, que la jeter brusquement dans la fournaise, nourrie de rodomontades sur l'inefficacité du canon. Au début d'une campagne, l'artilleur, on l'a souvent remarqué, supporte mieux les obus que le fantassin.

Ne pas dire la vérité, si dure soit-elle, atténuer, sans mesure, le sacrifice à consentir constitue à notre avis une erreur psychologique : les mots ne dupent pas longtemps, et quand l'holocauste se révèle plus effroyable qu'on ne l'avait fait entrevoir, le soldat moderne est mûr pour la démoralisante conviction d'une supériorité écrasante des forces matérielles de l'ennemi.

Une solide instruction technique, non seulement professionnelle, mais générale, apparaît indispensable aujourd'hui, au plus modeste combattant. A combien de légendes génératrices de découragements, de défaillances, de paniques parfois, à combien de pénibles malentendus, de suspicions coupables entre frères d'armes on couperait court grâce à une connaissance plus précise des divers moyens, des moyens de l'adversaire toujours surestimés, comme des nôtres trop souvent ignorés ou injustement dépréciés.

Le soldat qui souffre trouve un précieux réconfort dans la certitude que l'ennemi ne souffre pas moins. Aux premiers engagements, sous les gros noirs des mortiers de 15, nos canonniers, tout en serrant les dents, ripostaient avec entrain, soutenus par une foi justifiée dans la supériorité de leur matériel, de leurs projectiles; l'instruction du temps de paix aurait pu assurer à notre infanterie le bénéfice de cette confiance salutaire.

A quel artilleur n'a-t-on pas affirmé ceci : l'ennemi n'hésite pas à pousser des canons de 77 tout près de nous; il y en a un dans le petit bois, à cent mètres de nos tranchées, c'est intolérable et indiscutable : le coup de canon et l'éclatement de l'obus sont presque simultanés. « Mais c'est impossible, répond l'artilleur, il serait absurde de battre une tranchée à cent mètres en tir tendu; vous êtes probablement victime d'une illusion d'acoustique causée par l'onde de choc. » A bout d'arguments, on va sur les lieux, on constate le phénomène, mais, par bonheur, on ramasse une fusée dont l'évent

débouché accuse irréfutablement une portée de 3 à 4 000 mètres.

Il est ainsi maintes notions techniques, dont la diffusion éviterait bien des difficultés regrettables : à Verdun, nous faisions face au Nord-Est; pour profiter d'un meilleur éclairage l'ennemi exécutait ses reconnaissances aériennes le matin et nous l'après-midi : nos canonniers frondeurs et ignorants, survolés dès l'aube, ne manquaient pas de taxer d'indifférence, de paresse, leurs camarades de l'aviation.

Qu'on nous permette encore une anecdote d'où il résulte, entre autres choses, que chez l'adversaire, tout se passait comme chez nous. Peu après la bataille de la Marne, un lieutenant allemand légèrement blessé, fait prisonnier au cours d'une échauffourée, est amené à la division au moment du dîner; le général l'invite à sa table. Tout allant bien on est fort gai et chacun s'évertue à dérider le prisonnier, dans l'espoir de quelque indiscrétion anodine, dont on est si friand à la guerre, touchant l'état d'âme de l'adversaire. Notre lieutenant correct et fermé ne se livre pas; il se borne à affirmer sa confiance dans la victoire, à vanter l'organisation allemande; pourtant, au moment de se séparer, le champagne aidant (la scène se passe près de Reims), on finit par obtenir cette étrange confidence : « Une seule chose nous manque : vos avions d'artillerie; dès qu'on se trouve en terrain découvert, on est survolé, deux minutes après, un ouragan d'obus vous écrase. C'est terrible! » Stupéfaction de tout le monde, suivie d'un éclat de rire : depuis un mois dans la division, dans l'armée française tout entière probablement, on ne cessait d'entendre la même doléance, formulée en termes identiques. — Il convient d'ajouter, c'est le piquant de l'affaire, qu'à cette époque, d'un côté comme de l'autre, bien peu nombreux étaient les avions, ceux d'artillerie quasi inexistants.

Ces aperçus rendent manifeste l'extrême importance, à peine soupçonnée jadis, acquise par les forces matérielles et justifient l'intérêt suscité dans les milieux les plus divers, par la technique militaire, sorte de troisième personne du dieu de la guerre à qui la tradition n'en attribue que deux : la Stratégie et la Tactique. Mais, alors que la stratégie et la tactique restent l'apanage d'une minorité, la culture de la

technique s'impose à tous les combattants sans exception, culture supérieure pour le haut commandement, secondaire pour tout officier, primaire pour le soldat.

Il y a beaucoup à faire dans cette voie, d'autant plus que depuis une trentaine d'années, nous avons assisté à une singulière anomalie : plus la technique prenait d'importance, plus les études techniques étaient frappées de discrédit, même dans les armes dites savantes.

Ainsi, dans l'artillerie, les officiers complets, à la fois vrais artilleurs et vrais soldats, si nombreux autrefois, étaient fort rares au début de la campagne, dans la troupe aussi bien que dans les états-majors; et c'est sous les obus qu'il fallut apprendre bien des choses familières à nos pères, médiocres écuyers peut-être, mais canonniers fervents :

> Les feux du polygone étaient leur plus beau jeu,

dit à peu près le poète évoquant la jeunesse de Napoléon.

On n'aurait certainement pas vu, au siège de Sébastopol, une aventure pareille à celle-ci : au début de 1915, dans l'espoir d'éviter le retour d'accidents douloureux dus à des coups anormaux très courts, atteignant notre propre infanterie dans ses tranchées, un ordre général enjoignit de n'employer dans un même tir que des cartouches de même poids, à quelques grammes près. Remède illusoire : car, aux distances de combat, le poids des projectiles de 75 n'a sur la portée qu'une influence bien minime, pratiquement nulle vers 3 500 mètres. L'ordre, rédigé dans un état-major avec une légèreté fâcheuse, fut exécuté dans la troupe avec une conscience effrayante. Pendant un mois, de la mer du Nord aux frontières de Suisse, l'activité de la majorité de nos batteries fut consacrée à peser et à lotir, dans la boue des tranchées, un million de cartouches, et comme les balances manquaient, on en inventa un peu partout, certaines fort ingénieuses.

Cet énorme et vain labeur dénote une belle discipline, certes, mais aussi une remarquable insuffisance technique. La simple lecture des tables de tir permettait au premier venu de constater en deux minutes, sans calcul transcendant, que le poids des obus n'avait rien à faire dans la question, et moins encore celui des cartouches. Dans l'occurrence on

pouvait songer au thermomètre et au baromètre, non à la balance de précision.

Heureusement, la balistique délaissée dans l'artillerie de campagne pour des sports plus brillants, pour des cultures de meilleur rapport avait trouvé asile chez une parente pauvre, l'artillerie à pied, où des soldats fidèles aux anciennes disciplines, gardaient les traditions de l'arme, tels les moines du moyen âge conservant les trésors de l'antiquité dans les couvents, loin des honneurs, ignorés des grands.

II

OFFICIERS COMBATTANTS TECHNIQUES. LEUR RECRUTEMENT. LEUR RÔLE

Comment organiser la découverte ou plus exactement l'utilisation militaire de forces matérielles nouvelles, le perfectionnement et le bon rendement des forces existantes? D'excellents esprits préconisent la solution suivante :

1° Création d'un grand corps d'ingénieurs militaires *non combattants* chargé de la recherche, de l'étude et de la fabrication soit dans les établissements de l'État, soit dans l'industrie, de tous les moyens de guerre : canons, fusils, poudres, explosifs, gaz, cuirassements fixes et mobiles, avions, télégraphie, engins de communication et de transport, etc.

2° Institution d'une catégorie spéciale d'officiers *combattants* dits « officiers techniques », pourvus, à la suite d'examens, d'un brevet leur assurant la certitude d'une solde supérieure et la probabilité d'un avancement moindre.

La première partie paraît judicieuse, mais la seconde, l'esprit de la seconde plus exactement, appelle, à notre avis, les plus sérieuses réserves motivées par la crainte que la création d'une chapelle, d'une caste nouvelle, n'accentue de funestes divisions au sein de l'armée. On ne peut guère, en effet, se dissimuler que la vieille querelle des tactiques et des techniques a paru prendre au cours de ces dernières années une fâcheuse acuité; nous nous proposons dans ce qui suit de suggérer une solide organisation de la technique militaire tout en apaisant un conflit naissant autrement grave par ses

conséquences pratiques que les savoureuses querelles, purement académiques, des anciens et des modernes ou des littéraires et des scientifiques.

La technique militaire, telle que nous l'entendons du moins, est l'affaire exclusive d'officiers combattants, au même titre que la tactique et la stratégie, avec lesquelles elle forme une trinité indivisible. Mais comme la matière militaire devient tellement vaste que peu d'intelligences peuvent prétendre à exceller en tout, il est désirable que l'officier studieux approfondisse quelque spécialité en rapport avec ses aptitudes; quand la spécialité présente un intérêt capital, il convient d'inciter à sa culture les officiers d'élite par certains avantages attachés à la possession d'un brevet consacrant la valeur des connaissances acquises. Le brevet d'état-major s'est ainsi imposé depuis longtemps; un brevet de Technique apparaît aujourd'hui non moins nécessaire, nous le reconnaissons volontiers, mais nous réprouvons l'idée de proposer aux nouveaux brevetés une carrière spéciale, en marge de la grande famille des combattants.

A notre avis, brevetés de technique et brevetés d'état-major doivent être recrutés uniquement parmi les officiers de valeur militaire certaine et régis par un statut identique notamment en ce qui concerne les avantages de solde et d'avancement; le temps passé dans les bureaux par les uns, le sera, par les autres, dans des usines, dans des établissements, notamment dans les sections techniques d'armes, dans les commissions d'expérience et aussi dans les états-majors.

Les sujets distingués par la valeur scientifique, mais de vocation militaire douteuse, rendront de meilleurs services dans le corps des ingénieurs, car, pour remplir utilement un rôle technique aux armées, la science ne suffit pas; sans la mépriser réellement, le combattant, par un travers excusable dans le feu de l'action, est prompt à se gausser du savant; si celui-ci ne dispose pas du prestige d'un vrai soldat, rompu à la guerre, apte à tous les commandements de son grade, en ayant déjà assumé les responsabilités ou prêt à le faire, son intervention sera généralement plus nuisible qu'utile : en présence de suggestions, d'objections qu'il est tenté d'attribuer à la pusillanimité, à l'ignorance tactique, le combattant

s'irrite, ne veut rien entendre; il couperait volontiers court aux « sornettes techniques » par un ordre inconsidéré.

Il n'y a de place aux armées que pour des officiers responsables d'une tâche définie; le chef avisé consulte à sa guise tel ou tel subordonné de son choix; tout officier de troupe ou d'Etat-Major peut-être ainsi appelé à jouer utilement, suivant sa compétence reconnue, le rôle de conseiller technique ou tactique, mais le titre est à supprimer; loin de provoquer la confiance, il rend la fonction ingrate.

Le conseiller technique en pied, imposé, aura toujours l'air, quoi qu'il dise, de donner des leçons qu'on ne lui demande pas; il se rebutera vite et rentrera sous sa tente.

La mise hors la loi commune des officiers techniques apparaît nettement contraire aux intérêts de l'armée et ce n'est probablement pas d'ailleurs le seul attrait de quelques milliers de francs, entraînant la certitude d'une situation médiocre, ambiguë, qui disputerait à l'industrie les soldats d'élite plus que jamais indispensables à la technique. Pour les trouver nombreux, ces soldats d'élite, il est avant tout nécessaire de leur ouvrir, aussi bien qu'à leurs frères d'armes, l'espoir légitime d'une carrière sinon favorisée, du moins non limitée par le fait d'un savoir nullement incompatible avec les qualités purement militaires.

C'est ce que l'on faisait dans les anciennes armées, où l'on ne connaissait guère, il est vrai, nos subtiles distinctions d'école entre la tactique et la technique, entre l'emploi des moyens et leur pratique. Nul ne trouvait étrange, au siège de Toulon, qu'un commandant d'artillerie dirigeât des attaques d'infanterie; et quand un simple ingénieur militaire se révélait transcendant dans sa spécialité, Louis XIV n'hésitait pas à lui donner la direction d'un siège et le bâton de maréchal.

On n'agit pas autrement dans les grandes entreprises civiles, dans les chemins de fer : on y distingue un service technique et un service administratif ou commercial, mais pour choisir un directeur, les conseils d'administration s'inquiètent de la valeur générale des candidats, plus que de leur origine.

Le mode de recrutement et la situation militaire des brevetés de technique étant supposés admis, nous préciserons

assez exactement leur rôle, vis-à-vis du commandement d'une part, vis-à-vis du corps des ingénieurs militaires d'autre part, en le comparant à celui d'un architecte, intermédiaire normal entre le bourgeois qui fait bâtir et l'entrepreneur.

Le bourgeois a des idées sur la maison de ses rêves; il les expose à son architecte qui examine les possibilités de réalisation, présente des objections, suggère des améliorations, et même des dispositions entièrement nouvelles. Après discussion, l'architecte présente un plan, une maquette. Dès que le futur propriétaire, seul juge de la convenance du projet, a donné son approbation, l'entrepreneur, généralement consulté d'ailleurs au cours des études, entre en scène et la bâtisse s'élève, sous le contrôle de l'architecte, défenseur légal des intérêts de son client.

Adapter une maison à l'usage d'une famille ou une force matérielle aux besoins d'une armée sont œuvres fort analogues; il s'agit, remarquons-le, d'adaptation, non d'invention; l'invention, fleur rare à l'épanouissement capricieux, réfractaire à la culture en serre, germe dans des cerveaux prédestinés, de savants, d'ingénieurs, d'artisans et, à notre avis, l'idée d'un corps d'inventeurs patentés, ne saurait se soutenir sérieusement.

Toute découverte, que son origine soit civile ou militaire, intéresse au plus haut point l'homme de guerre moderne; peut-être va-t-il y trouver soit le puissant instrument de quelque tactique nouvelle, soit, plus souvent, la solution d'une difficulté classique, telle la liaison des armes, cauchemar de notre génération jusqu'à l'apparition du téléphone, de l'avion, de la télégraphie sans fil.

La proposition d'innovations ou de perfectionnements nés d'une invention spontanée ou suggérés par l'invention d'autrui appartient à tous, grands chefs, savants illustres, modestes citoyens; mais le commandement, après étude par les sections techniques d'armes, reste seul juge de l'opportunité des réalisations.

Les sections techniques jouent ainsi un rôle d'importance extrême et l'on comprend pourquoi nous les désirons composées *exclusivement* de vrais combattants distingués non seulement par la valeur technique mais aussi par la valeur militaire.

Au cours des labeurs du temps de paix, sur la place d'armes ou dans les bureaux, la pensée de la guerre doit orienter, vivifier toutes les activités physiques, intellectuelles et morales de l'officier; ceci exige, avouons-le, un constant effort; car si la vue d'un canon, par exemple, éveille naturellement l'idée du champ de bataille dans l'esprit d'un civil, c'est plutôt l'idée du champ de manœuvres qui se présente tout d'abord au militaire de profession. La méditation quotidienne des réalités de la lutte est le premier des devoirs du combattant chargé, dans une section technique, dans une commission d'expériences, d'apprécier, en tenant compte de tous les facteurs, la valeur d'un engin, d'un procédé de combat. De cela nous eûmes, au début de la carrière, une curieuse révélation. Nous assistions en amateur aux grandes manœuvres, à deux pas du village natal; près de nous un laboureur, qui passait pour sorcier, avait arrêté sa charrue et contemplait une batterie dont les canons, suivant la mode du temps, se profilaient fièrement sur la crête, position imposée par le pointage direct, alors seul usité. D'une voix tonnante le capitaine, à cheval, proférait d'interminables commandements, répétés par les trois chefs de section : « Pour les pièces pointées, plus près, un tour, plus un demi, plus un quart, diminuez la hausse de 12 millimètres, pour la première section, débouchez l'évent, etc. » C'était vraiment un beau spectacle.

« Mon lieutenant, nous dit le paysan, c'est-y qu'on ferait comme ça à la guerre; mais ils seraient tous tués. » Le bonhomme fut rabroué de la belle manière; mais par sa question narquoise ce vieil envoûteur nous avait imposé une véritable hantise, celle du tir indirect, et l'obsession dura plusieurs années, jusqu'à la réalisation d'un procédé libérant l'artillerie des sujétions du terrain.

« C'est-y qu'on ferait comme ça à la guerre? » Retenez la phrase du sorcier, jeunes camarades en mal d'invention; répétée cent fois par jour dans sa forme vulgaire et suggestive, elle acquiert le pouvoir magique des grandes incantations, tantôt exorcisant les démons, celui des rêves chimériques et celui des velléités stériles, tantôt évoquant les anges dispensateurs de l'intuition pratique et de la foi réalisatrice.

De tous les emplois ouverts aux officiers brevetés de tech-

nique, il n'en est pas de plus importants que ceux des sections techniques, sanctuaires des études d'armement, études vitales pour une arme, car, il n'y a des armes diverses que parce qu'il est des armements divers; ainsi les chars, par le seul fait de leur armement spécial, constituent une arme véritable, tandis que la cavalerie, si elle renonçait au combat à cheval, ne serait plus qu'une subdivision d'arme de l'infanterie.

La distinction des armes fut imposée depuis l'origine des temps par des raisons techniques, jamais par des raisons tactiques; il est donc indiqué de donner à chaque arme une section technique placée sous la haute autorité de l'Inspecteur général de l'arme et exclusivement composée d'officiers liés à l'arme par tous leurs intérêts de carrière.

La fusion en un corps unique des ingénieurs militaires non combattants présente des avantages certains, mais quand il s'agit de combattants on ne saurait trop se tenir en garde contre la séduction des analogies. La centralisation, si féconde en admirables résultats dans la grande industrie et généralement dans tous les services de l'arrière, est très souvent contre-indiquée dans les choses de la guerre; et, à notre avis très réfléchi, on ne pourrait songer à la fusion des sections techniques qu'après avoir réalisé au préalable la fusion de toutes les armes en une seule, opération fort peu recommandable.

L'artillerie et le génie disposent de sections techniques qui ont fait leurs preuves; c'est sur les bases solides de ces institutions plus que centenaires qu'il faut développer l'organisation des sections techniques des autres armes, et cela sans tarder, car l'empire des forces matérielles s'étend rapidement et le temps paraît proche où toute arme non savante, non technique, disparaîtra.

Il est bien entendu qu'aucune subordination hiérarchique n'existera entre les officiers brevetés de technique et les ingénieurs militaires; leurs fréquents rapports de clients à fournisseurs, réglés par la seule courtoisie, seront grandement facilités par la communauté des études et par un égal dévouement aux intérêts de l'armée; mais, les points de vue étant différents, la discussion s'imposera souvent : aussi est-il fort désirable que l'autorité technique soit égale de part et d'autre;

ceci exige qu'outre une solide formation d'école les brevetés militaires acquièrent en usine une sérieuse compétence pratique, dans des postes d'ingénieurs responsables et même de directeurs d'établissements. Voici un exemple qui nous fera bien comprendre sans plus d'explications.

Au lendemain de la guerre de 1870, un premier pas important et encourageant fut fait dans la voie de l'organisation d'un corps d'ingénieurs militaires non combattants : on créa les ingénieurs des Poudres et Salpêtres, chargés de la fabrication des poudres, assurée jusqu'alors par l'artillerie. Celle-ci s'amputa volontiers d'un service devenu trop lourd pour elle, à la seule condition qu'on lui laissât la direction d'une poudrerie.

Grosse cliente des poudriers, l'artillerie tenait à disposer dans sa section technique d'un ou deux officiers de l'arme, spécialistes des poudres, capables de discuter avec compétence et indépendance les conditions de réception, les mesures de conservation, etc. Pour avoir des spécialistes vraiment *compétents*, l'artillerie estimait indispensable de les former non dans un laboratoire mais dans une poudrerie, et, pour les avoir vraiment *indépendants*, elle préférait une poudrerie soustraite à l'influence du fournisseur. Voilà pourquoi la poudrerie du Bouchet se trouve encore aujourd'hui dirigée par des officiers d'artillerie.

On peut certes discuter la thèse de l'artillerie; mais, à tort ou à raison, elle inspire confiance à l'armée; et il y a une quinzaine d'années, au moment de la grande crise des explosions de bateaux, la Marine crut devoir s'inspirer de l'exemple de la Guerre, et former, dans son cadre combattant, des officiers spécialistes des poudres chargés de surveiller la fabrication en poudrerie.

III

ORIENTATION PRINCIPALE A DONNER AUX ÉTUDES TECHNIQUES

Après avoir constaté l'importance croissante des forces matérielles et suggéré les bases d'une organisation technique propre à assurer leur essor, il nous reste à dire brièvement

dans quelle voie il convient, selon nous, d'orienter le machinisme militaire.

Sans nier absolument la possibilité plus ou moins prochaine de vaincre par la seule vertu d'engins diaboliques répandant l'épouvante, nous ne nous arrêterons pas à discuter cette hypothèse, car nous venons d'éprouver l'impuissance manifeste d'une barbarie déjà bien raffinée à imposer la paix par la terreur.

Pendant quatre ans, gaz, avions, sous-marins, bombardements ont semé sur terre et sur mer, à l'arrière et au front, la ruine durable et l'effroi passager sans abattre la volonté de résister, la suscitant au contraire, l'exaspérant. On cherchait, sans trêve, parades et ripostes, on les trouvait et la guerre s'éternisait, épuisante pour les deux partis jusqu'au jour où la progression continue de l'infanterie agenouilla le vaincu.

Nous croyons trop à l'influence des inventions sur la tactique pour penser qu'une nouvelle guerre restera semblable à la précédente; il est néanmoins probable que, demain comme hier, il n'y aura victoire que si une masse de gens de pied arrive à submerger les positions ennemies et il n'y aura victoire décisive que si l'on peut, comme jadis, entamer une poursuite immédiate.

Or hier, malgré de formidables préparations, grandement facilitées par la stabilisation des fronts, la tâche de l'infanterie a souvent dépassé les forces humaines et l'arme de l'exploitation a dû généralement renoncer à sa mission séculaire.

C'est qu'hier déjà la puissance défensive des armes portatives était telle qu'il a parfois suffi de quelques individualités d'élite, ayant échappé aux obus, aux gaz, pour arrêter toute une division durant des heures, des journées.

Que sera-ce demain?

La bravoure, les artifices de manœuvre, le verbalisme tactique peuvent bien peu de chose pour la solution du redoutable problème de la bataille moderne qui consiste toujours essentiellement, sinon uniquement, à assurer la progression de l'infanterie.

S'il fallait encore se résigner à faire la guerre, faudrait-il donc aussi se résigner à ne la finir que par une ruineuse

et lente usure de l'adversaire au moyen de canons, d'avions perfectionnés? Nous espérons que non, car la technique, mère de tout progrès tactique réel est certainement capable de trouver un procédé nouveau permettant de sortir de l'angoissante situation dont elle est, en somme, responsable.

En réalisant des armes qui empêchent l'infanterie d'aborder l'ennemi, la technique a favorisé la défense; il appartient à la même technique de rétablir l'équilibre en dotant l'attaque d'engins aériens, terrestres ou même souterrains, physiques, chimiques ou mécaniques, peu importe, dont l'action intelligente et opportune *en avant de l'infanterie* réduira instantanément les résistances sans exiger comme l'artillerie actuelle des liaisons compliquées et souvent inefficaces.

Voilà le programme de première urgence qu'il convient, selon nous, d'imposer à la technique militaire.

C'est seulement quand on disposera d'engins aptes au combat rapproché et assez mobiles pour assurer par leurs seuls moyens soit l'exploitation du succès après la bataille, soit les opérations de grande police du temps de paix, qu'on pourra alléger très sérieusement les charges militaires de la nation; telle est du moins notre conviction de soldat.

GÉNÉRAL ESTIENNE

AVANT « LA CHAIR HUMAINE »

Ce qu'il y a d'intéressant, d'instructif dans cette lutte opiniâtre qui se poursuit depuis plus de vingt-cinq ans, entre la critique et l'auteur de ces lignes, ce n'est pas que la critique ait toujours été immanquablement vaincue c'est qu'elle ait toujours été du côté non de l'élite qui va de l'avant, mais de l'obstruction systématique, béotienne, butant toujours sur la partie de nouveauté, d'audace ou de réalité qui sauvegardera peut-être l'œuvre devant l'avenir, si elle ne doit pas tomber dans l'oubli, et qui la sauvegarde en tous cas devant le public contemporain. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que pour la millième fois peut-être, pour parvenir à ses fins, avec la plus visible mauvaise foi (car elle n'est tout de même pas si bête!) elle, indulgente à toutes les pornographies, à condition qu'elles émanent d'un journaliste ou d'un camarade, elle accumule des griefs d'amoralité, d'idées pernicieuses et subversives. Tous ceux qui ont eu à supporter ses assauts depuis Flaubert, Maupassant, Baudelaire, Gautier, l'ont constaté : c'est la vieille accusation dont elle a toujours chargé les œuvres humaines, animées d'un souffle de vie. Elle n'en est pas dégoûtée malgré son échec perpétuel ou la revision de ses procès. C'est la vieille arme que lui ont léguée ses pères. Elle a toujours confiance dans son efficacité. Quelquefois, il lui est arrivé d'être momentanément victorieuse et d'intimider l'opinion publique. Dans mon cas, qui est assez exceptionnel, il faut le noter, elle a toujours fait long feu et elle en éprouve une manifeste exaspération. Comme

ses cadres ne changent guère et comme, grâce à la longévité de ses généraux ou de ses caporaux, on ne voit guère se renouveler son personnel, elle court un peu après son enjeu et dès lors ce sont ou des attaques sans mesure, des campagnes violentes, exaspérées ou des manœuvres plus sournoises, des mouvements tournants à peine déguisés. Je veux rappeler ici les campagnes principales : *l'Enchantement, l'Enfant de l'Amour, l'Amazone, le Phalène* et *la Possession.* A *l'Enfant de l'Amour*, un journal organisa à mon propos une Ligue contre *l'Ordure au théâtre.* Elle réunissait les plus grands noms du théâtre. Je prévois l'attaque organisée contre *la Chair Humaine* que donnera le théâtre du Vaudeville d'ici peu et je m'en réjouis à l'avance. Comme ils se trouveront en présence d'une coupe nouvelle, ils ne manqueront pas d'en critiquer et d'en déplorer la construction. Quant aux idées que la pièce contient, et qui sont toutes de vérité et de franchise, vous verrez ce qu'elles deviendront sous la plume des salisseurs!... *Critica me juvat* : j'emploie cette citation sans forfanterie, simplement pour exprimer l'idée que si des hypocrites se sentent blessés, c'est que déjà une partie de mon but est atteint. Je ne nourris nul ressentiment contre la critique, son obstruction a été le réconfort de ma solitude. Ses injures ou ses erreurs, en même temps que la foule m'accordait pleine sympathie, ont fait mon plus grand honneur. Dès ma jeunesse, j'avais appris qu'elle était un mal indispensable et n'y ai plus attaché d'importance que pour m'entraîner sur la piste. J'ai pensé : il faut lutter contre elle ou plutôt malgré elle, car la foule, la juste foule, comme disait Mendès, a un cœur compréhensif, large, simple et sur lequel on peut compter. Je me souviens qu'à vingt ans, le jour où je reçus le premier exemplaire de mon premier livre, j'écrivis sur la page de garde : « A Francisque Sarcey avec l'expression de mon parfait dégoût ». Ce soulagement était déjà un indice ou si vous voulez un trait de caractère... Certes, je me souviens avec reconnaissance attendrie de certains enthousiasmes, de quelques mains tendues et je n'ai pas de peine à me rappeler les noms aimés, assez rares, à vrai dire, qui sont attachés au souvenir de mes premiers essais et de mes efforts. Mais c'est un fait que, depuis vingt-cinq ans et plus la critique n'a

jamais cessé, à de rares occasions près, de s'inscrire en faux contre le sens de mes ouvrages et d'incriminer leur morale. Je peux même dire qu'elle n'a jamais cessé de les flétrir devant l'opinion publique en les écrasant de charges dont ils étaient indemnes. Encore maintenant, c'est le public qui s'est fait à la longue une conception personnelle. Il n'écoute plus d'autre expérience que la sienne. Oui, il existe un malsain en art, mais c'est justement celui qui s'épanouit le plus librement, sous la protection de la presse! La sournoise pornographie de la pièce légère, la gauloiserie bien française, la convention du vice le plus vulgaire dissimulé sous la sucrerie élégiaque et bourgeoise, les voilà, avec leurs complices de la presse, les officines de salles de rédaction, les voilà les corrupteurs de la bourgeoisie française et les exploiteurs du mauvais goût public!...

Je le répète, ce qu'il y a d'admirable, ce qui est d'un salutaire enseignement et qu'il ne faudra pas oublier, c'est que le public a pour moi transgressé toujours les ordres donnés. Il a compris la sincérité indubitable de mes pièces, leur honnêteté et leur charité. Je lui garde une reconnaissance infinie.

De temps en temps, aux reprises, la presse reconnaît son erreur. Alors elle la reconnaît sans gêne aucune. Il y eut ainsi les palinodies de *l'Enchantement*, de *Maman Colibri*, de la *Marche Nuptiale*, de *l'Enfant de l'Amour*. L'antienne dans ce cas est celle-ci : « Nous nous étions trompés, l'œuvre s'est bonifiée en vieillissant (ce qui est d'ailleurs une image imbécile). Est-ce nous qui avons changé? Le public n'était pas mûr il y a quelques années pour écouter cette œuvre qui aujourd'hui apparaît claire, directe, etc. » Certains qualifient de chef-d'œuvre ce qu'ils avaient qualifié d'ordure quelques années auparavant. Oui, certes, ce sont des satisfactions pour l'auteur, mais ne vous fiez pas trop à ces repentirs. La plupart du temps, ils ne servent qu'à mieux vilipender l'œuvre nouvelle qui va surgir ou qui se joue en même temps sur une autre scène. C'est de la critique rétrospective et prospective à la fois selon l'expression de Th. Gautier.

Le combat s'est singulièrement corsé depuis quelques années, depuis que la politique s'en est mêlée. Les journaux

de réaction ont vu une arme dangereuse dans le théâtre, lorsque celui-ci représente des œuvres comme *l'Animateur* ou *l'Amazone*. Ils se sont précipités contre l'homme de gauche qui a confessé son idéal humanitaire et cette presse va jusqu'aux limites extrêmes de l'insulte et de la diffamation. Elle en arrive même à la distribution de placards aux portes du théâtre et vous lisez dans certaines feuilles, ces amènes appréciations : (je transcris) « bandit bas et louche... empoisonneur excrémentiel... faussaire lubrique... le plus nauséabond des mercantis... farceur et saligaud... gadouille de bateau, etc., etc. » Ces journaux trouvent pour faire chorus quelques confrères honteux ou souriants que le combat ranime ou amuse, quelques vieux laissers pour compte du naturalisme, des ratés du théâtre, des auteurs malheureux qui ont pris férule et que le succès d'une autre génération exaspère. Le reste est un contingent hésitant qui se range du côté de la majorité. Je ne parle pas ici, bien entendu, de ces belles sincérités, j'allais dire de ces belles sérénités qui sont l'honneur de la critique et qui émergent du flot. Même quand ils ne me sont pas favorables, je citerai de grands et de bons écrivains, en tête Henry Bidou, qui domine de beaucoup toute la critique contemporaine, Régis Gignoux, Antoine, Nozière, Savoir, Méré, Dorgèles, etc., bien d'autres; je ne veux pas ici établir un palmarès!... Ces écrivains trop rares sauvent et soutiennent l'honneur de la critique qui s'est ruinée elle-même d'année en année et que le public a presque complètement abandonnée, n'ajoutant plus foi à ces enthousiasmes qui lui ont coûté tant de déceptions ou à ces dénigrements qui lui ont valu tant d'enthousiasmes!... Et elle n'a qu'à s'en prendre à elle-même si elle a vu se ruiner son crédit, petit à petit! Elle le doit à cette « république des camarades de lettres » qui encombrent les couloirs les jours de répétitions générales et qui se sentent les coudes pour faire campagne. Celle du *Phalène*, organisée à l'avance, M. Calmette en tête, fut certainement une des plus violentes qui aient été. Elle a marqué. On ne l'a pas oubliée et elle n'est pas étrangère au discrédit dans lequel est tombée la critique. J'en ai parlé longuement dans la préface de la pièce et j'en ai retracé les principales phases; mieux, j'ai donné

les extraits des journaux. J'y renvoie les lecteurs que ces poussières pourraient intéresser. Ils y verront d'après M. Calmette, que « Paris mérite d'autres œuvres que celles que l'Allemagne interdirait comme avilissantes sur ses scènes respectées », que M. Léon Daudet s'étonnait que « ces extravagances de collégien soient examinées par la critique, tant le gibier était pourri jusqu'à la corde ». M. Jean Drault me traitait de « louftingue grandiloquent »... M. Edmond Sée prétend que le public se *déshonore* en allant à mes pièces... Un autre met ce titre à son article « Exécution d'un malfaiteur ». M. Urbain Gohier appelle ma pièce un monceau d'ordure et regrette que je ne sois pas israélite. M. Paul Léotaud prophétise « que je ne me relèverai jamais du faux pas que je viens de faire et qu'il éprouve pour moi un sentiment de pitié très sincère ». D'autres réclament des poursuites, etc., etc. M. Henri de Weindel peint la physionomie de la salle qui « témoignait, dit-il, d'un formidable enthousiasme, alors que les couloirs prirent l'allure d'un cirque où l'auteur eût été livré aux bêtes »...

Le fait signalé n'a rien d'exceptionnel. On a connu des récidives. Il vient de se renouveler pour *la Possession*, — au point que l'exagération même du coup de boutoir provoque dans le public, au théâtre même, où se joue la pièce, des enthousiasmes qui prennent des significations évidentes de protestation. Des témoignages indignés de sympathie me sont adressés, cent fois plus que d'ordinaire, par des inconnus, des provinciaux, des étrangers. Il y a eu abus : l'étonnement des gens sincères devant cette crise de pudeur convulsée, exceptionnellement déployée à mon égard, dans le troupeau des lettres, provoque des réactions; — et les intéressés ne s'en doutent même pas, aveuglés qu'ils sont par leurs œillères qui circonscrivent le champ de leur vision à quelques salles de rédaction ou de spectacle!

On ne sait, en vérité, ce qu'il faut le plus admirer de ces critiques à l'imagination perverse et obsédée comme celui-là qui s'est officiellement voué au bleu couleur du temps et qui osait naguère écrire de la pure et digne épouse de *la Vierge folle* « qu'elle éprouve une joie sadique à s'immiscer entre le couple adultère, à rechercher leur contact, à sur-

veiller leurs ébats et qu'on a presque la sensation à ce moment que, s'ils s'y prêtaient, elle en serait volontiers la spectatrice! », celui-là qui insinuait que « si la foule se rendait exactement compte de ce qu'elle acclame en *la Vierge folle*, ou même le soupçonnait, elle en serait effrayée », le même qui aujourd'hui se voile pudiquement et tristement la face, — ou bien de ces parangons de vertu qui réclament, par exemple, dans tel journal, l'interdiction de *la Possession* par le préfet de police au nom de la salubrité publique et dans tels autres mon internement dans une maison de fous!... Quand il s'agit d'une œuvre comme *la Possession*, d'un auteur qui a donné en près de trente ans le théâtre que l'on connait, et en deux ans des pièces comme *l'Animateur*, *l'Homme à la Rose*, *la Tendresse* et demain *la Chair humaine*, on est tout de même un peu pris de honte pour ces tumultueuses sincérités, si peu improvisées, qui naissent dans les couloirs de théâtre, à cette heure trouble où se concertent les courages! Voilà tant d'années qu'ils attendent l'heure de la défaite et qu'elle ne survient pas, tant d'années que le public casse leurs jugements et passe outre à l'obstruction ou au tir de barrage! On conçoit la rancune. J'ai tenu tête, indifférent à ces dénigrements qui, en France, nous le savons, sont de tradition, tandis qu'à l'étranger la critique respecte la renommée de ses écrivains et exalte leur effort vers la beauté. Qu'avais-je à redouter? La lutte n'est pas égale des deux côtés, et l'histoire est là pour nous convaincre que la foule des aboyeurs n'a jamais entamé la foi de l'artiste seul...

En ce qui me concerne, la cause est entendue. Comment le public aurait-il pu suivre ces prétendus mentors dans leurs vaines philippiques? Il se trouvait en face d'un théâtre non point indifférent à la morale, mais parfaitement moral, en prenant ce mot, non point dans un sens étriqué, mais dans son sens élevé, dans sa définition supérieure. Comment pouvait-on espérer que l'équivoque se prolongerait du moment qu'il s'agissait d'un idéaliste indéniable qui poursuit son étude dans tous les milieux? Certes cet idéaliste, ce poète pouvait jeter un jour cru sur certains aspects intérieurs de la vie, mais il obéissait toujours dans ce cas à une recherche de

beauté à travers le jardin des âmes. C'était là un programme auquel, pour le réaliser, a manqué quelquefois le talent, mais où n'ont jamais manqué, que je sache, la passion ni la bonne foi.

Si je résume ici les phases de cette lutte soutenue par un auteur durant sa vie entière, contre l'obstruction de la presse, c'est afin que de jeunes écrivains y puisent un réconfort, car cette obstruction et cette erreur, nous les avons connues maintes fois devant le roman français, au cours du XIXe siècle, mais je ne sache pas qu'il y ait eu jusqu'ici contre un auteur dramatique des attaques aussi répétées, aussi violentes et aussi vaines.

Dans mon théâtre complet, que j'ai retardé tout exprès, j'étudierai de plus près ces manœuvres, j'en expliquerai les causes, et je serai plus à l'aise encore pour le faire dans les mémoires que j'ai entrepris et dont la *Revue de Paris* a publié le premier chapitre. Là, je pourrai tirer quelques conclusions générales. Il sera bon de mettre les critiques en face de leur propre jugement. Ils se flagelleront eux-mêmes avec leurs propres textes, car (et ceci n'est pas sans intérêt à constater), ces critiques n'ignorent pas que leurs jugements sont sans lendemain, que les articles qu'ils écrivent tombent dans l'oubli après vingt-quatre heures écoulées, que nul ne les retient, même lorsque imprudemment ils les réunissent sous forme de livre; alors, ils opèrent dans l'ombre, sans nulle crainte d'un ridicule futur. Ce serait faire œuvre salutaire que de masser une fois pour toutes, dans un recueil, les critiques qui ont été autrefois dirigées contre Maupassant, Baudelaire, Flaubert, Zola, etc., contre *l'Arlésienne*, *Carmen*, *Pelléas*, etc. Malheureusement, quel auteur digne de ce nom s'adonnerait à cette misérable récolte? C'est dommage! On y trouverait pêle-mêle des signatures inconnues et des noms de qualité. J'estime que l'on ne devrait jamais oublier par exemple les injures d'un Brunetière à l'égard de Baudelaire. Les jeunes poètes devraient les savoir par cœur, de même qu'il serait tonique de relire de temps en temps les imbéciles attaques de Berlioz contre Wagner et celles de X, Y et Z, contre Debussy. Ce serait là, je l'avoue, un abominable trésor. On en tirerait par surcroît une savoureuse morale,

celle-ci : qu'il n'y a pas, devant l'art, que mauvaise foi et parti pris. L'erreur est due aussi à des causes moins basses et plus spécieuses. Il n'y a pas que déloyautés et envies embusquées; il n'y a pas que des journalistes obligés d'obéir à leurs directeurs, à des mots d'ordre émanant de leur maison! On trouve aussi à cette résistance une raison supérieure.

C'est qu'une pièce lorsqu'elle apporte une conception un peu neuve doit toujours choquer, non pas les êtres incultes, mais précisément ceux qui au contraire se sont enrichis de formules, de traditions. Je ne nie pas le tumulte des couloirs, le goût naturel de nier l'effort, la joie d'avilir, mais il y a aussi l'impossibilité de pénétrer immédiatement l'idée profonde de la pièce. Une impression neuve froisse en nous les traditions. Je l'ai déjà expliqué, je le redis ici. On devrait savoir surmonter la première impression que vous procure le contact d'une œuvre un peu nouvelle, car cette impression ne peut être que désagréable, en ce qu'elle blesse des conceptions acquises. A l'instant où la nouveauté apparaît, il se produit dans l'esprit du spectateur un petit choc, une espèce de vide intellectuel, de malaise. Les auditeurs ne savent pas s'accuser eux-mêmes d'infériorité, ni surmonter l'irritation que leur procure ce premier contact. Ce n'est que plus tard, avec un peu d'effort, de bonne volonté, et lorsque d'autres ont porté plus loin le flambeau qu'ils trouvent ces satisfactions intellectuelles, ces plénitudes d'esprit qu'ils ont refusé de ressentir à la première audition. Des gens qui, en musique, avaient la conception de la mélodie selon Gounod, devaient être nécessairement choqués par la conception wagnérienne; ainsi de suite... Chaque œuvre apporte une atmosphère à elle particulière qui l'enveloppe, l'étreint, et qui procure toujours aux premiers auditeurs une vague sensation d'incohérence. C'est la loi. En tête de la *Marche Nuptiale*, j'écrivis jadis ceci :

C'est toujours par ce qu'elle contient de vérité qu'une œuvre nouvelle choque ses contemporains. C'est toujours et seulement pour ce qu'elle aura contenu de vérité que cette œuvre est appelée à subsister dans l'avenir. Voilà la phrase qu'il faudrait inscrire au fronton de tous les théâtres. Le point déterminant de la conception suscite l'objection première et par un fatal mais

un peu mélancolique retour, c'est lui qui sera plus tard la sauvegarde et l'intérêt de l'œuvre.

Puisque je parle de la *Marche Nuptiale*, prenons comme exemple, si vous le voulez bien, la presse de cette œuvre jugée depuis dix-sept ans. Depuis elle est entrée en 1913 au répertoire des Français où elle s'est inscrite comme la plus stable et la moins contestée, peut-être, des œuvres contemporaines (ce qui ne veut pas dire qu'elle soit admirable, mais ce qui veut dire que toute discussion désormais est éteinte autour d'elle). J'ai retrouvé il y a quelque temps les articles de journaux parus en 1905. C'était déjà l'antienne habituelle! Je copie au hasard :

La *Marche Nuptiale* n'est certes pas l'œuvre du premier venu, mais on n'y constate pas que M. Bataille soit en progrès; au contraire, les travers de son esprit s'accusent de plus en plus, tandis que ses qualités faiblissent. M. Paul Bourget nous avait conté une aventure de ce genre, dans une de ses plus fines nouvelles, le *Deuxième Amour*, mais il y avait mis un souci de la vraisemblance qui a manqué à l'auteur de la *Marche Nuptiale*... Lorsqu'on dit des banalités, il faut les dire au moins simplement!.. Après divers incidents, l'héroïne se tue. Elle enseigne que l'immolation tranquille des conventions sociales sur l'autel du dieu « amour » est non seulement un droit, mais un devoir. Alors, pourquoi le pianiste et pas le raffineur?... Cette femme est étrange! Et l'on se demande où M. Bataille a rencontré sa pareille.

PAUL SOUDAY *(l'Eclair)*.

« Qu'est-ce que c'est que cette petite femme là?... Que voulez-vous, nous ne comprenons plus... On est presque au supplice à suivre la marche, la course en zig-zag de cette femme effroyablement compliquée... On n'a pas épousé les sentiments du personnage principal, on n'est pas devenu son complice. Donc, la pièce, si vraie qu'elle puisse être, est manquée... Elle se sauve par la terreur que le public a de passer pour vulgaire en ne l'approuvant pas... L'objet de l'ouvrage n'est pas atteint.

ÉMILE FAGUET *(les Débats)*.

Cette mystique me fait l'effet plutôt d'une hystérique.

Je crois qu'il y avait matière à un beau roman, plutôt qu'à une pièce de théâtre.

LOUIS SCHNEIDER *(l'Information)*.

La *Marche Nuptiale* n'est pas une des meilleures pièces qu'ait produites M. Bataille... Le dénouement, d'un exemple déplorable pour des spectateurs dont la moralité n'est déjà que trop affaiblie,

est mal compréhensible... Il fallait nous montrer une autre femme, uniquement romanesque, un peu malade, un peu folle. La pièce est illogique et surtout malsaine.

ADOLPHE BRISSON *(les Annales).*

On éprouve à écouter cet ouvrage un malaise indéfinissable qui, presque jamais, ne se dissipe, même aux endroits où l'on est remué... M. Bataille n'a pas tiré de son idée première le parti qu'il pouvait.

ALFRED ATHIS *(l'Humanité).*

L'auteur est dispensé de tenir aucun compte de la réalité et il peut, à son gré, inventer des fantoches qu'au besoin il grime en croquemitaines... En ouvrant à Grâce la porte de sortie du suicide, M. Bataille a supprimé lui-même l'intérêt de l'étude qu'il avait ébauchée... La *Marche Nuptiale* est une sorte de dérision du rêve, des aspirations généreuses et tendres.

RENÉ DOUMIC *(Revue des Deux Mondes).*

Ce personnage nous dégoûte et nous ne comprenons pas que Grâce en paraisse troublée. Elle se tue, en fin de compte; elle fait bien... Nous sommes déconcertés, voilà. Et je crois que ce n'est pas notre faute. C'est une erreur. Cela arrive aux meilleurs auteurs.

GABRIEL TRARIEUX *(l'Art et les Nouvelles).*

Le théâtre veut qu'on soit à lui et rien qu'à lui. Il ne permet à ceux qui le servent qu'une dose, qu'une faible dose de littérature. Cette dose, M. Henry Bataille vient de la dépasser hier soir. Pour avoir disséqué ses personnages avec une complaisance de casuiste byzantin, M. Bataille a obscurci son idée première... La *Marche Nuptiale*, en dépit du grand, du très grand talent qui y est dépensé et devant lequel il convient de s'incliner, est donc une pièce fort imparfaite.

ROBERT DE FLERS *(la Liberté).*

L'auteur s'applique à développer je ne sais quelle floraison de plantes grasses, exotiques et vénéneuses qu'on ne peut respirer sans malaise...

LUCIEN MAIGUE *(Revue d'Art dramatique).*

Ces prétendus chapitres ne sont-ils pas des faits divers du journal de la névrose, pimentés d'une analyse superficielle ?

(Le Soleil).

Nous devons avouer que nous n'y avons trouvé qu'un intérêt très restreint. L'héroïne nous donne avant tout l'impression d'une déséquilibrée, créant une incohérence qui laisse le spectateur indécis.

(L'Autorité).

Un sujet qui résulte bien plus de la science pathologique que de l'art théâtral... Que l'auteur étudie les devoirs d'êtres normalement

constitués au lieu des fautes commises par les dégénérés sous l'empire des rêveries morbides!...

P. D'AUTRÉMONT *(la Vie normale).*

J'arrête les citations. M. Henri Duvernois décrivait ainsi l'accueil que l'on fit à la pièce. On en reconnaîtra l'atmosphère : « Dans les couloirs de la répétition générale, on discutait furieusement. Alors que les pièces depuis quelque temps étaient acceptées, louangées et s'envolaient en fumée dans un brouhaha bénisseur et de bon ton, la *Marche Nuptiale* souleva des haines et des admirations passionnées. » M. Henri Duvernois ajoute avec quelque imprudence. « La raison en est simple; c'est une œuvre immense et profonde. » M. Duvernois se trompait certainement, mais, tout en exagérant, il ne se plaçait pas du mauvais côté.... Si j'ai relevé ces jugements, c'est parce que précisément, ceux-là ne sont nullement empreints de mauvaise foi, ou de colère. Aujourd'hui, le ton a monté. Mais que ce soit hier, que ce soit jadis ou maintenant, les arguments demeurent pareils, les objections identiques. Ajouterai-je qu'à la reprise de la *Marche Nuptiale* aux Français, la presse fut absolument palinodique et je crois bien que l'on aurait du mal à trouver un « éreintement » et même des réserves!

J'avais pris à cette occasion l'engagement écrit de continuer, dans ma bonne foi et dans ma solitude, à donner les ouvrages dont j'ai le dessein ou l'ambition. Au bout du compte, c'est l'ensemble de ces pièces et de ces personnages qui sera peut-être intéressant. J'ai annoncé que je dirais l'amour dans tous les cœurs. Ma conception est claire. J'ai pitié de tout ce qui souffre. Je hais les oppresseurs, je crois à l'affranchissement de la femme et de tous les esclaves. J'ai foi dans le progrès humain. Je déteste les idées conventionnelles. Et je mourrai avec la conviction que l'humanité marche vers des codes de justice et de fraternité en dépit de toutes les horreurs. Comme bien d'autres, je tiens de nos pères cet héritage d'idéalisme. Comme bien d'autres, il est juste que je sois frappé pour cela. Mais, si j'ai eu quelque mérite autrefois à me maintenir dans la ligne tracée, aujourd'hui, à l'approche de la cinquantaine, je ne m'illusionne pas outre mesure sur la valeur

de cette indépendance. Il est quelquefois difficile de commencer, il est plus aisé de continuer, surtout lorsqu'on a pour soi la foule et contre soi des ennemis aussi peu redoutables. La France, en dépit des résistances, a enrichi son patrimoine de toutes les œuvres libres qu'elle méritait d'avoir et qui ont fait son honneur, mais a-t-elle jamais eu la critique qu'elle méritait? Hélas! Cet esprit de dénigrement au moment même où il faudrait apporter la lucidié ou l'impartialité dans les jugements, cette complaisance devant la pornographie déguisée ou avérée, ces camaraderies de potaches, ces insultes niaises, ces diffamations éhontées de la pensée française, tout cela n'est pas très beau, mais heureusement tout cela est aussi sans mal aucun. La presse, de temps en temps, se rédime ou croit se régénérer en applaudissant au hasard quelque jeune auteur. Elle se grise alors et s'illusionne sur son rôle de prophète. Parfois elle tombe bien et nous pourrons citer avec joie Jean Sarment parmi les couronnnés de l'année dernière. Mais que d'erreurs naïves, que de banales explosions de satisfaction! A force la critique s'est si bien discréditée devant l'esprit public, que plus personne ne tient compte des opinions littéraires exprimées par un journal. Quand l'article est bon, le lecteur pense : « Tiens, un ami! », quand l'article est mauvais : « Tiens, qu'est-ce qu'il lui a fait celui-là? » C'est sommaire mais c'est à des jugements aussi simplistes et aussi formels que la foule en est arrivée! A qui la faute? Cette sorte de vieille critique subjective, si j'ose m'exprimer ainsi, est en train de mourir d'inanition, poussive et hors d'haleine. Une autre se substituera à elle un jour ou l'autre : la critique d'analyse. Mais il faudra pour cela que les mœurs du journalisme soient renouvelées de fond en comble. Nous en sommes loin! Jusque-là continuons sans péril.

Pour moi, j'ai encore quinze ou vingt ans de travail, si Dieu me prête vie, et je ne vois pas bien à quoi pourront aboutir les clameurs ou les criailleries autour de mes pièces. Pourront-elles m'empêcher de produire? Non, n'est-ce pas? Alors? Il faut tenir et résister, non point seulement pour soi-même, mais aussi pour les autres. C'est la moralité que nous devons tirer de cette histoire. Sur tous les terrains, que les artistes résistent, n'en descendent jamais aux concessions,

voilà le point important pour l'avenir des idées. Nous traversons une époque d'après guerre assez obscure et, disons-le franchement, assez laide. Il faut tenir et pour cela, point ne sera besoin d'enfler le ton démesurément, ni d'entasser des Pelions d'idées sur des Ossas de prédications, non! Permettez-moi encore de me citer moi-même. J'ai dit qu'un grand respect de l'Art, de ses lois, fût-on simple ouvrier de la basilique, une probité résolue, une volonté vigoureuse de ne pas déchoir et de ne jamais se dégrader, ce sont là des armes et des déterminations suffisamment efficaces. Plus que jamais le vieil adage « bien faire et laisser dire » sera de toute nécessité, prophétisais-je en 1917. Que chacun apporte une pierre, nourrissant dans son cœur la double ambition de bien accomplir un travail et d'aider à l'organisation générale du plus haut labeur humain. Libre aux sceptiques naturellement de n'en pas croire un mot et de hausser les épaules! L'important est de savoir qu'on ne mentira pas à soi-même.

HENRY BATAILLE

PRISCILLE SÉVERAC[1]

XI

Quand elle fut rentrée dans sa chambre, Priscille se jeta sur son lit. Supprimant le monde extérieur qui l'assaillait aux cinq portes de ses sens, aveugle, sourde, inerte, elle fit en elle, par un suprême effort de volonté, ce qu'elle appelait « le grand silence ».

L'encouragement qu'elle espérait ne vint pas. La Voix consolatrice qui avait parlé, pendant qu'elle écoutait Giorgio Nera, sur les Fondamenta Nuove, resta muette; et dans l'abîme intérieur ce fut le vide absolu, ce furent les ténèbres de la mort... Priscille demeura la face dans l'oreiller, les bras en croix, ne sachant même plus si elle vivait, ayant perdu toute notion du temps et du lieu. Peut-être s'endormit-elle, car elle eut la sensation de s'éveiller au tintement d'une cloche sonnant huit heures. Elle bougea un peu la tête et rouvrit les yeux. Dans le noir de la chambre, une lueur tremblotait, envoyée par une fenêtre éclairée de l'autre côté du canal. Cette lueur si faible, la sonnerie prolongée en vibrations lentes, l'humidité qui émanait des vieux murs, l'approche de la nuit, la solitude, tout fut une souffrance pour Priscille. Un sentiment de désolation était dans les choses, et comme un refus tacite de secours. Jamais elle n'avait connu, à ce

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1921 et 1er janvier 1922.

degré, l'affreuse détresse de l'exil; jamais ce dénuement spirituel, aggravant la misère matérielle; jamais une aussi totale absence de Dieu.

Elle se dit :

« Le Maître m'abandonne-t-il? »

Il n'y avait, dans cette forme de son angoisse, aucune révolte — à peine l'expression très humble du doute, mais ce doute n'allait pas sans un remords et le remords sans une poignante douleur. L'idée qu'elle offensait un Être adoré, qui avait mis en elle ses complaisances, lui fut plus intolérable que la pire torture physique, et cependant, pour la première fois depuis vingt années, Priscille Séverac osait dire à Celui qui l'avait choisie :

« Pourquoi?... »

Hélas! Qu'exigeait-il d'elle? Il l'avait prise à sa famille, martyrisée dans sa chair, conduite, de maison en maison, sans lui laisser le loisir d'un attachement durable. Il l'avait voulue toujours malade, toujours pauvre, toujours incomprise, souvent bafouée. Pour l'amour de lui, que d'épreuves, au sens humain, elle avait subies, et maintenant, quel fardeau elle portait! Cette mission, pourquoi cette mission? Qu'avait-elle à faire, l'humble servante, avec les grands-ducs et les empereurs? Et voilà que le secours des hommes défaillant soudain, le secours céleste défaillait aussi! Le guide retirait sa main. La Voix se taisait. Dans ce cœur de son cœur, mystérieux pour elle-même, où la pensée parlée s'exprimait comme le parfum caché s'exprime dans le calice fermé de la fleur avant l'éclosion, — tout concentré, sans expansion au dehors, et pourtant réel, âme de la rose que seule connaît la rose, — dans ce sanctuaire de la Voix, Priscille n'allait-elle pas entendre, — ô terreur! — le ricanement de l'ennemi?... Satan suit Dieu comme l'ombre suit le corps; il marche dans ses pas; il rôde autour de ses citadelles; il laisse les impies à leurs plaisirs pour tenter Job sur son fumier et Jésus sur la montagne... C'était lui qui avait détourné de Priscille l'amitié de Siora Maria; lui qui avait soufflé sur la promesse du Russe comme sur une lampe éteinte au vent de l'oubli; lui qui jetterait Priscille, sans amis et sans argent, sur le pavé de la ville étrangère...

« Non!... Non!... Il ne sera pas vainqueur!... Non! Je ne plierai pas devant lui! » cria Priscille.

Le son de sa propre voix frappa ses oreilles comme un bruit inaccoutumé. Il lui parut que quelqu'un s'éloignait dans les ténèbres et que sa souffrance s'apaisait un peu. Elle écouta en elle. Rien encore... Pourtant le silence n'était plus le même silence : c'était une sorte d'attente, un sommeil spirituel, sans rêves, mais calme, et pâli par le pressentiment d'une aube... Alors, elle s'assit sur son lit. Trop faible pour se tenir debout, elle étendit la main, trouva, sur la table de chevet, la boîte d'allumettes et la lampe où restait un peu de pétrole. La lampe étant allumée, elle prit sa Bible et l'ouvrit au hasard, comme elle avait vu faire à Samuel Séverac, comme elle avait fait, bien souvent, aux heures difficiles de sa vie.

Et elle lut :

Tu demeureras parmi ceux d'une maison rebelle, qui ont des yeux pour voir mais qui ne voient point et des oreilles pour ouïr mais qui n'entendent point, parce qu'ils sont d'une maison rebelle.

Toi donc... fais-toi l'équipage d'un homme qui va partir et pars de jour, à leurs yeux; pars de ton lieu pour aller en un autre, à leurs yeux; peut-être qu'ils y prendront garde, quoiqu'ils soient d'une maison rebelle.

Tu porteras de jour, à leurs yeux, ton équipage, semblable à celui d'un homme qui part... Tu le porteras sur l'épaule à leur vue; tu l'emporteras quand il fera obscur; et tu couvriras aussi ta face... car je t'ai mis pour être un signe dans Israël.

...La parole de l'Éternel me fut encore adressée et il me dit :

« Voici ceux de la maison d'Israël qui disent : « La vision que cet » homme voit ne s'accomplira qu'après un grand nombre de jours » et il prophétise pour des temps qui sont encore éloignés.

« C'est pourquoi, dis-leur : ainsi a dit le Seigneur l'Éternel : « Aucune » de mes paroles ne sera plus différée, mais la parole que j'aurai » prononcée sera mise à exécution, dit le Seigneur l'Éternel[1]. »

Comme Priscille achevait le dernier mot du dernier verset, elle entendit en elle la Voix qui parlait sans paroles, et cette voix commandait :

« Pars! »

1. Cf. Ezéels, XII.

XII

Majestueuse et dépeignée, vêtue d'une camisole jaune à ramages et d'un jupon vert amplement froncé sur les hanches, Siora Maria servait les premiers clients. Ils déjeunaient debout, pressés de partir pour l'embarcadère, car c'étaient de petits employés de fabrique et des ouvriers travaillant à Murano. Une vieille femme, agenouillée, lavait le carreau de la salle. Toutes les tables étaient rangées dans un coin, toutes les chaises empilées sur les tables. Quand un courant d'air faisait battre la porte de la cuisine, une odeur de café arrivait au nez des gens. On voyait, parmi les cuivres des casseroles, briller le cuivre plus riche et plus clair du haut chignon de Beppa; puis la porte se refermait en claquant; les verres du comptoir vibraient, et sur le mur, tremblaient les portraits du roi et du pape.

Dehors, il faisait doux et bleu. Le puits de marbre aux reliefs frustes, était, au centre de la placette, comme une chose précieuse. Il n'y avait pas, dans les peintures des églises, un assemblage de couleurs plus magnifiques que les ocres et les rouges des maisons, avec le vert vif des jalousies, et les reflets de ces nuances dans l'eau du canal, et le bleu du ciel par-dessus tout. Le soleil de Venise est un grand alchimiste, car il a ce pouvoir de transmuer en or ce qu'il touche. Les âmes des hommes éprouvaient aussi sa vertu. Elles étaient dorées de joie et bienveillantes. Siora Maria, elle-même, daignait rire avec les clients, et ne chipotait pas sur la petite monnaie. Enfin, l'un après l'autre, les ouvriers s'en allèrent; la vieille laveuse acheva d'éponger le carreau mouillé; Beppa et sa mère disposèrent les tables et les chaises selon l'ordre accoutumé, et Siora Maria se retira dans sa chambre. Beppa qui avait fait sa toilette dès son lever, à la chandelle, pendant que tous dormaient dans la maison, avait maintenant, un peu de liberté. Sur le seuil de la trattoria, elle se tint, respirant l'air tiède et mou, toute languissante de sa jeunesse, le cœur gonflé par le sang rapide qui l'étourdissait un peu. Elle pensait à sa robe de noces qu'elle achèterait bientôt; elle voyait Giorgio à son bras, dans l'église; et soudain, elle

s'imaginait vieille femme, telle qu'elle serait un jour, ridée et cassée, comme Priscille Séverac... Cette idée la rendait mille fois plus amoureuse...

Des barques passèrent qui allaient à l'Erberia, près du Rialto, chargées de légumes ou de poissons. Elles glissaient, sur le canal, à l'autre bout de la placette. Les paysannes qui fournissaient la *Stella d'Oro* vinrent apporter des paniers d'œufs, des fromages, des poulpes à frire et des écrevisses de mer, rosâtres au fond des paniers bruns. Beppa discutait les prix, dans le chantant dialecte qui adoucit par l'expression les sentiments les plus âpres, et le marché conclu, elle se reprenait à songer, svelte et rose en son châle noir, appuyée à la porte de la trattoria.

« O Zorzi!... »

Il était venu sans bruit derrière elle, et Beppa avait connu sa présence par le baiser qu'il lui avait mis sur le cou... Honteuse, elle rentra dans la salle, et tira la porte après elle, mais elle emportait dans sa chevelure toute la splendeur du matin, et son petit visage nacré, ses yeux verts, riant sous leurs cils fauves, éclairaient la trattoria sombre et laide. Elle dit à son fiancé :

« Attends! Je vais te servir! Il y a du café chaud pour toi. »

Il lui répondit qu'il n'avait faim que d'elle, et qu'un baiser seulement pourrait le nourrir. Beppa feignit de s'offenser, jeta une chaise entre elle et Giorgio, courut, butta contre une table, et ravie, laissa les bras du jeune homme la saisir. Il lui donna un baiser qu'elle ne lui rendit pas, et un autre, plus long qu'elle lui rendit. Et ce fut l'éternel manège des amants, les mots chuchotés, les hardiesses timides, les refus hésitants, la douce querelle de pigeons qui se jouent au bord d'un toit... A peine, quand la porte s'ouvrit, eurent-ils le temps de séparer leurs lèvres... Qu'aurait dit Siora Maria en les voyant ainsi enlacés? Mais ce n'était pas Siora Maria qui troublait le jeu charmant. Beppa reconnut la maigre silhouette, la longue figure creusée de Priscille.

— Bonjour, monsieur Nera, bonjour mademoiselle Beppa!... Je pense que votre maman se porte bien?... J'espérais la rencontrer ici, et je comptais sur vous, monsieur Nera, dont je sais l'infatigable bonté, pour me servir d'interprète...

Elle gardait cette politesse cérémonieuse à l'ancienne mode, ce tour de langage solennel, qu'elle devait à ses lectures et qui n'avait, dans sa bouche, rien de factice et d'ampoulé. Malgré l'heure très matinale, elle était vêtue comme pour le voyage, et elle portait à la main sa valise brune.

— Où allez-vous ainsi? — demanda Nera.

— Je pars.

— Comme ça?

— C'est le désir de votre bonne tante, je le sais; mais c'est aussi l'ordre du Maître. Vous voyez, mon cher monsieur Nera, tout s'accorde merveilleusement... J'admire l'ordre parfait que je découvre dans les desseins du Seigneur à mon égard... Que de bontés il a pour moi, me tirant après lui, mes pas dans ses pas, jusqu'au but...

— Si vous êtes contente, eh bien!...

Il n'osa pas dire toute sa pensée.

Priscille, chancelante, s'assit.

— Je dois quitter Venise, monsieur Nera. Comment?... Je l'ignore... Je n'ai, dans ma bourse, que vingt-trois francs soixante-cinq, somme, hélas! insuffisante pour payer mon voyage. Donc, je prie madame votre tante de vouloir bien accepter ce peu d'argent et de recevoir aussi, en gage du futur paiement de ma dette, cette boucle d'oreille dépareillée, qui me vient de ma pauvre mère... C'est tout en or, avec des grenats... Je l'ai pieusement gardée jusqu'ici, la boucle jumelle appartenant à ma sœur aînée... J'ignore absolument la valeur de cette chose, mais si madame votre tante l'estime supérieure au prix de location de ma chambre, peut-être nous sera-t-il possible de conclure un arrangement.

En parlant ainsi, Priscille avait retourné son porte-monnaie sur la table. Il en tomba deux billets de dix lire, trois d'une lire, treize sous de billon et un minuscule objet enveloppé de papier de soie.

— Qu'a-t-elle dit? — demanda la jeune fille.

Nera traduisit, tout ému. Cependant, Priscille sortait du papier déroulé une boucle d'oreille ronde, ornée d'une étoile en grenats de Perpignan, telle qu'on en voit aux vieilles femmes de campagne. Ce pauvre bijou qu'elle n'avait jamais

voulu vendre, dans les pires détresses de sa vie, tremblait au bout de ses doigts.

Elle murmura :

— Voilà tout ce qui me reste de mes parents, avec ma bible.

— Que dit-elle? — demanda encore Beppa en prenant la boucle d'oreille pour l'examiner.

— C'est tout ce qui lui reste de sa famille, — expliqua Giorgio, en italien... — O Beppa, si nous étions riches, je dirais à la tante de laisser aller cette pauvre femme et je n'aurais pas la cruauté de garder ce bijou qui, à mon avis, ne vaut pas grand'chose. Si elle quitte la maison avec un ressentiment contre nous, je suis sûr qu'il nous arrivera malheur, parce que c'est une bonne âme... Beppa, mon cœur, nous sommes si heureux que je ne peux pas supporter le chagrin des autres et que je voudrais partager mon contentement avec le monde entier.

— Zorzi! — dit Beppa qui s'attendrissait, — il n'y a pas un cœur meilleur que le tien.

Elle était troublée, parce que sa mère et le cousin Demetrio lui avaient fait grand peur en parlant d'espionnage et de police. La visite du Russe mystérieux qui devait revenir et n'était pas revenu, inquiétait aussi Beppa. Néanmoins, elle défendait Priscille qu'elle croyait un peu bizarre seulement, mais « bien douce ».

Quand Zorzi était là, et qu'il affirmait l'innocence de Priscille — lui qui pouvait causer avec elle — Beppa se rangeait à l'opinion de l'homme qu'elle aimait. Comme lui, elle était bonne, et, comme lui, elle voyait les gens et les choses, à travers leur grande joie d'amour qui embellissait le monde entier.

Elle regarda Priscille et trouva que cette pauvre femme ressemblait tout à fait à sainte Anne.

— Ce que tu penses, — dit-elle à Zorzi, — je le pense, et ce que tu feras, avec toi je le ferai, pourvu que ma mère ne me tourmente pas...

— Eh bien, elle ne saura rien, ta mère... Il y aura un secret entre nous deux.

— Ah! Zorzi! — que dirait ser Demetrio?

— Aurais-tu du regret, toi, Beppa, si nous sauvions cette personne qui, je te l'assure, est une âme sainte et si nous l'aidions à retourner dans son pays? Elle nous rendrait l'argent, et, d'ailleurs, tu conserverais, comme gage, la boucle d'oreille...

— Ah! je n'aurais pas le cœur assez dur pour l'en priver... Non, non, si tu as confiance en elle, fais ce qui te paraîtra bon. Je serai toujours de ton avis.

Ils sourirent, tous deux, envahis par une douceur qui venait du plus profond de leurs âmes, parce qu'ils étaient à cette heure de la vie où le jeune amour soulève les êtres comblés au-dessus d'eux-mêmes, où les amants ont envie d'être un peu des dieux pour quelqu'un. Alors, le spectacle de la souffrance est intolérable; l'aumône est un plaisir qu'on se fait à soi-même; le pardon des offenses passées est à peine méritoire; tout sentiment égoïste se dissout dans une sympathie générale qui déborde la personne aimée et couvrirait l'univers. Ce privilège presque divin n'appartient pas toujours aux esprits les plus cultivés; des simples, comme Giorgio et Beppa, le possèdent. Il ne dure parfois qu'un moment, mais les émotions qu'il crée et les actes qu'ils inspirent ne s'oublient plus. Il est, dans l'ordre sentimental, ce qu'est, dans l'ordre intellectuel un éclair de génie, et c'est par lui que l'amour fait son chef-d'œuvre.

« Le Maître est là » pensait l'illuminée dont se décidait le sort dans la petite salle sombre d'une auberge vénitienne. Si Dieu est amour, il était bien vrai que Dieu était là. Deux beaux jeunes gens qui s'aiment avec un si grand désir de généreuse bonté, fussent-ils bien humbles, nés dans le peuple, sans instruction, et destinés à une existence vulgaire, ils égalent en beauté Isaac et Rébecca, Rachel et Jacob. Priscille tout ignorante qu'elle était de l'amour humain, avait une sensibilité trop délicate pour ne pas deviner le miracle de sympathie qui s'accomplissait en sa faveur. Avec une confiance que rien ne justifiait devant la raison, elle attendit que Giorgio Nera se remît à parler français. Enfin, sans lâcher la main de Beppa qu'il avait prise, il parut simplement continuer dans une autre langue, la conversation commencée...

— ... C'est cela qu'il faut faire, et nous le ferons, oui,

madame Séverac. Je vous prêterai l'argent nécessaire pour payer votre chambre et votre billet; et quand vous serez revenue chez vous, vous me renverrez cet argent... pas tout à la fois, certes! A votre gré, par petites sommes, sans vous tourmenter à cause de cette dette... Siora Maria n'en saura jamais rien, parce qu'elle nous romprait la tête en criant que je suis un imbécile... Mais je sais à qui je parle, madame Séverac. Vous porterez bonheur à notre ménage... Quant à la boucle d'oreille, vous la garderez, c'est notre désir, n'est-ce pas, Beppa?

La jeune fille insista :

— Si!... Si!...

Alors Priscille fondit en larmes.

Dans l'après-midi, toute seule, se dirigeant au hasard de ses souvenirs, elle s'en alla vers les Esclavons. Elle voulait revoir, avant de quitter Venise, cette maison qui était, à ses yeux, la « maison rebelle » désignée par le Prophète.

Pendant une heure entière, elle marcha, et elle s'égara bien des fois, mais Giorgio lui avait prêté un petit plan de Venise qu'elle lisait tant bien que mal et qui lui paraissait une chose merveilleuse.

De la terrible crise nocturne, des émotions du matin, des espérances, des déceptions, elle sortait, plus forte que jamais et plus confiante. Un reste d'excitation nerveuse la rendait plus sensible à la beauté de cette ville qu'elle allait quitter. Pour la première fois elle en recevait un plaisir physique, accablant et doux, qui s'achevait en mélancolie.

Trop de couleurs autour d'elle, trop de formes charmantes! Ces marbres où le soleil indolent s'attardait pour les pénétrer de sa vie lumineuse, ces routes d'eau, entre des palais, ces monuments, ces arcades, cette église ouverte, — caverne d'or aux voûtes peuplées de géants — ces vols de pigeons dans le bleu du ciel, tout cet inconnu des siècles défunts dont Priscille sentait l'ombre invisible sur la ville, tout cela qui lui était si profondément étranger, tout cela pesait sur son âme...

Elle rêva devant les colonnes de la Piazzetta et le Lion ailé de l'Évangéliste. Que d'énigmes l'entouraient! Heureux

les savants qui comprennent la figure et le langage des pierres antiques! La fille de Samuel Séverac ne savait que le Livre de Dieu. Aucune des idées familières aux voyageurs ne pouvait naître dans son intelligence nourrie de la poésie biblique, mais elle songeait à Tyr, la cité « qui habite aux avenues de la mer et qui fait commerce avec les peuples dans plusieurs îles. Ses confins sont au milieu de la mer et ceux qui l'ont bâtie l'ont rendue parfaite en beauté [1]. »

Et pourtant, le soir de son arrivée, avec Giorgio Nera, Priscille avait trouvé Venise bien laide et bien triste; elle avait cru que c'était une ville de pauvres gens et que le Grand-Duc l'avait choisie à cause de sa misère!

Les impressions de ce premier soir lui revenaient, et celles de la visite à l'Albergo Danieli. En avançant sur le quai, au delà du pont de la Paglia, elle pouvait apercevoir la « maison rebelle », l'inhospitalière maison dont jamais plus la Porteuse de promesses ne franchirait le seuil.

Des gondoles s'arrêtaient, en face de cette maison. Des gens entraient et sortaient. Sans doute, il y avait une fête... Le Grand-Duc, oublieux de sa parole, se réjouissait-il, avec ses amis et ses serviteurs, et des femmes pareilles aux filles de Babylone, tandis que la Messagère se tenait au dehors, tandis que « l'Homme du conseil de Dieu » gémissait dans les ténèbres de la mort apparente?

« Ils ont des oreilles pour voir et ils ne voient point; ils ont des oreilles pour entendre et ils n'entendent point... »

N'importe! Priscille avait obéi au maître qui la dirigeait; elle avait fait son devoir et tout ce qui restait obscur dans la conduite du Grand-Duc, s'éclaircirait peut-être, un jour prochain. Elle s'abstenait de le condamner; elle se souvenait, avec reconnaissance, qu'il lui avait envoyé son serviteur... Et pourtant, il était de la « maison rebelle », et la Messagère l'abandonnait.

Il la chercherait, bientôt, dans Venise, et il ne la trouverait plus. Au temps de la grande calamité qui allait venir, sans doute se souviendrait-il d'elle. Ses oreilles seraient ouvertes; ses yeux dessillés. Trop tard. La Maître l'avait dit. Des

1. Egéchiel, XXVII.

cataclysmes bouleverseraient la terre. L'humanité, affligée de fléaux et de maladies, verrait, avec épouvante, l'Antechrist s'élever de l'Orient. Les armées de la Bête se déchaîneraient contre l'Agneau, et l'Ange descendrait qui tient la clé du puits de l'abîme.

Jusqu'à ce que paraisse l'Élu, « l'Homme du Conseil de Dieu », sanctifié par le martyre et sauveur désigné du monde.

XIII

Les Bridains et les Pouldu ne comptaient plus revoir Priscille. Elle leur avait envoyé, de Venise, une carte illustrée représentant le Campanile, avec ces mots écrits en travers :

Souvenir respectueux de votre dévouée

P. S.

Depuis, rien. Ils se demandaient quelquefois si leur ancienne domestique n'habitait pas quelque prison italienne ou quelque hôpital de fous. Aucun d'eux ne doutait plus, maintenant, qu'elle n'eût la tête dérangée.

Ils n'aimaient pas beaucoup parler d'elle, parce qu'ils avaient subi son influence et qu'ils craignaient le ridicule. Comment avouer que cette fille extravagante les avait obligés, naguère, eux, des bourgeois sensés, des libres penseurs, des matérialistes — à regarder du côté de l'autre monde?... Madame Bridain avait eu du vague à l'âme; madame Pouldu était retournée à l'église de son enfance; Léon, lui-même, le positif Léon, l'ennemi des superstitions cléricales, avait essayé d'évoquer des esprits logés dans un guéridon tournant!... Et ils avaient poussé la bonté — ou la bêtise — à un tel point qu'ils avaient écouté les divagations de Priscille! Ils avaient cru — ou presque — à la survivance mystérieuse du Tsar! Ils avaient espéré qu'ils toucheraient, intégralement, les coupons de leurs titres!

Priscille partie, l'enchantement s'était dissipé. Plus de livres de spiritisme sur le guéridon immobilisé! Plus d'église! plus de malaise moral! Les Bridain et les Pouldu se réveillaient d'un étrange rêve, et le souci de l'argent, le goût des

bons repas attestaient leur retour à la santé. Du fond de l'Auvergne, une bonne leur était venue qui aimait l'argent et les gros plats, une bonne qui ne chantait pas d'hymnes dans la cuisine, dormait pesamment, parlait crûment, riait fort; qui, le soir, quand on l'admettait dans la salle à manger où la famille était réunie, écoutait la lecture du feuilleton, mais ne comprenait rien à la politique.

Celle-là ne cassait pas les assiettes, par nervosité, mais elle les lavait à peine.

Lorsque Priscille arriva, sans s'être annoncée, à la fin d'avril, madame Bridain ne l'accueillit pas très chaudement.

— Que vous voilà maigrie et pâlie! — lui dit-elle avec une intention de reproche, comme si Priscille s'était engagée à revenir grasse et florissante.

L'infortunée Messagère ne tenait pas beaucoup de place sur la chaise qu'elle occupait. Ses vêtements montraient la trame; une de ses chaussures bâillait. Le crêpe de son chapeau, roussi et fripé, avait la triste couleur d'une souris morte. Quant au visage de Priscille, il était si jaune que, par contraste, le bleu obscur des yeux semblait avivé.

Poliment, elle demanda des nouvelles de la famille et s'extasia sur la belle mine de madame Bridain qui dans son fauteuil, était comme un Bouddha femelle, tassé, ramassé et cramoisi.

— Tout le monde va bien... Et, vous savez, Priscille, j'ai eu de la chance. J'ai trouvé une bonne, qui me convient admirablement.

— J'en suis heureuse pour madame... Oh! j'étais sûre que le Seigneur ne laisserait pas madame dans l'embarras...

— Et vous, Priscille?...

— Madame?

— Vous, est-ce que le Seigneur vous a tirée d'embarras?...

Madame Bridain fixait, du regard, la bottine blessée.

— Il m'a ramenée en France... C'est pour le pas décisif.

— Comment?

— Je prie madame de me pardonner. J'ai peine à expliquer les choses... Et j'aurais tant et tant à dire!... Qu'ils sont merveilleux, les desseins du Maître à mon égard! Il m'a conduite au bord de l'abîme et il m'en a sauvée, pour mani-

fester son amour... Il a suscité des serviteurs de sa gloire lorsque les hommes de peu de foi se dérobaient.

— Vous étiez partie pour voir le Grand-Duc...

— Madame l'a su?

— Oui, je l'ai su... Eh bien, l'avez-vous vu, le Grand-Duc?

— Il m'a envoyé son secrétaire, un monsieur très respectable, très noble dans ses manières, et bien que je n'aie pu le voir lui-même — sa porte est consignée à cause des bolchevistes! — il a reçu le message... Ainsi j'ai rempli toute une partie de ma mission...

L'idée que Priscille avait en relations avec un membre de la famille impériale russe, modifia les sentiments de madame Bridain.

— Mais alors, — dit-elle...

Priscille devina sa pensée.

— Madame s'étonne de me voir si mal vêtue, — dit-elle avec un radieux sourire. — C'est qu'il y a eu un petit malentendu entre son Altesse et moi... J'attendais des ordres de Son Altesse qui ne venaient pas et je n'osais partir... Et tout mon argent fondait... Alors, de braves gens... Oh! si je racontais toute cette histoire à madame, ce serait bien long... De braves gens, des cœurs charitables m'ont secourue... Ils m'ont donné le moyen de rentrer en France, dans mon village, où je me suis reposée quinze jours, par ordre du Maître... Et j'étais là depuis une semaine quand une lettre m'est arrivée, de Venise, avec un mandat de cinq cents francs! C'était le secrétaire de Son Altesse qui m'écrivait, au nom du Grand-Duc... Il disait qu'il regrettait bien de ne pas m'avoir revue, qu'il était allé à Rome pour des affaires politiques, et qu'il avait su tous mes ennuis... « Son Altesse Impériale, très touchée de votre dévouement pour le malheureux peuple russe, vous envoie cet argent afin que vous puissiez vous reposer, et elle souhaite la réalisation de nos espérances communes... » ... Oui, madame, cet excellent et respectable monsieur s'exprime ainsi, dans sa lettre... Nos espérances communes?... Madame ne comprend pas?... Il s'agit du Tsar... car il n'est pas mort, et je suis dirigée vers lui à Paris même, et je fais le pas décisif...

Madame Bridain, en tas dans son fauteuil, ahurie par des sentiments divers, écarquillait les yeux et la bouche.

— Le Grand-Duc... le Tsar... Priscille... Cinq cents francs... Faut-il qu'il y ait des toqués sur la terre!

Néanmoins elle ressentait une involontaire considération pour Priscille.

— Et maintenant, qu'allez-vous faire?

— ... Madame pense bien que je n'ai pas conservé les cinq cents francs de Son Altesse... J'ai payé une dette sacrée... Ces deux braves jeunes gens de Venise qui avaient cru en moi... Parce que, dans le train, j'avais fait la connaissance de monsieur Nera... La belle-mère tient un hôtel... *L'Etoile d'Or*... En italien, *Stella d'Oro*... Alors, monsieur Nera et sa fiancée m'ont avancé l'argent du voyage... Et l'on aurait dit que Son Altesse avait prévu exactement la somme dont j'avais besoin... Mon retour... Le temps du repos... Le remboursement à monsieur Nera... Le second voyage à Paris... Et voilà, je n'ai plus rien.

Madame Bridain perdit tout sentiment de considération

— C'est bien votre faute, — dit-elle, aigrement; — vous êtes la victime de vos idées... de vos idées saugrenues... Un Grand-Duc s'intéresse à vous; il vous envoie cinq cents francs, et vous dilapidez tout!... Demandez-lui donc de vous caser, à votre Grand-Duc... Quant à moi, qui ai perdu des mille et des mille avec les fonds russes...

— Je ne sollicite rien, — dit Priscille qui rougit, — je suis casée. Dieu a mis sous mes yeux une annonce de journal qui me concernait évidemment : on demandait une personne d'un certain âge, sérieuse, sachant bien coudre et peu exigeante pour un service très doux... Lingère dans une pension de famille, avenue de Wagram... La propriétaire est une dame du monde, âgée, très respectable : madame Quenelle... Je lui ai écrit en lui envoyant mes certificats et elle m'a acceptée.

— Vous lui avez parlé du Tsar?

— Chaque chose en son temps, — dit sentencieusement Priscille. — J'ignore les intentions de Dieu sur madame Quenelle. Aujourd'hui, qui est mon dernier jour de liberté, j'ai voulu saluer madame Bridain et sa famille, et je me

retire, en m'excusant d'avoir peut-être dérangé madame...

— Vous reviendrez nous voir, — dit madame Bridain, radoucie.

— Peut-être... Je serai très libre dans ma nouvelle place. A partir de six heures tous les jours, je disposerai de mon temps jusqu'au dîner... C'est l'effet d'une convention particulière avec madame Quenelle, la propriétaire de la pension. Pour m'assurer cet avantage, j'ai consenti à une forte réduction sur mes gages... Mais je dois une part de mon temps au Maître, et le service de l'homme passe après celui de Dieu... C'est une chose d'importance, puisque j'arrive au moment du pas décisif...

Elle se retira, sur cette déclaration renouvelée, sans avoir expliqué ce qu'était le pas « décisif » et d'ailleurs, elle ne le savait pas très bien elle-même. Ce « pas », c'était l'ensemble des circonstances inconnues qui aboutiraient à la rencontre de la Messagère et de l'Élu, rencontre certaine, imminente, préparée par les événements antérieurs. Elle aurait lieu *à Paris même*, annonçait la Voix prophétique. Priscille, comme elle avait quitté Angoulême pour Paris, Paris pour Venise, Venise pour le village charentais, était partie, brusquement, malgré les admonestations de sa famille, emportant dans la valise brune, sa bible et le portrait du Tsar, et n'ayant en poche que l'argent indispensable au voyage. Les souvenirs pénibles, interprétés après coup, changeaient d'aspect dans sa mémoire. Elle oubliait qu'elle avait maudit la « maison rebelle », et, s'il lui restait quelque chagrin de n'avoir pas vu Son Altesse le Grand-Duc, face à face, elle attribuait à un malentendu la cruelle épreuve morale des derniers jours. Si elle avait imaginé que le sécrétaire de Son Altesse était à Rome, sans doute l'eût-elle attendu sans perdre sa sérénité. Mais Dieu avait voulu éprouver la foi de sa servante, et lui démontrer que ses véritables amis n'étaient point parmi les « grands de la terre ». La bénédiction serait sur la maison de Giorgio Nera, qui avait cru. Quant à l'Altesse, sa générosité, servant les desseins du Ciel à travers Priscille, compensait dans une petite mesure, la tiédeur de sa confiance.

Et d'ailleurs, tout cela, c'était le passé. Un anneau dans la chaîne, un pas sur le chemin. Priscille allait sans tourner

la tête, vivant dans l'avenir, comme les grands imaginatifs, Juive errante qui n'avait pas toujours cinq sous dans sa poche, plus pauvre que le vieil Ahasvérus, espérant la Terre promise où elle entrerait à la suite de l'Élu. Un chapitre de sa vie commençait, qui, aux yeux des profanes n'était qu'un épisode dans un roman disparate, mais qui, à ses yeux, se révélait nécessaire et logiquement lié aux épisodes précédents. Encore une maison, après tant de maisons, où elle avait fait halte; encore des visages autour d'elle, après tant d'autres qui étaient, dans sa mémoire, comme les visages lointains des morts. Ceux d'aujourd'hui, ceux d'hier, hommes et femmes, amis et ennemis, vivaient d'une vie moins réelle, pour Priscille, que la mystérieuse figure qu'elle n'avait jamais vue de ses yeux de chair : le Martyr, l'Humilié, celui qui avait souffert une passion comparable à celle du Christ. Celui-là qu'elle aimait en Dieu, elle l'avait créé et le recréait chaque jour dans sa pensée. Il était tout près d'elle — de l'autre côté d'un voile tendu, et, de ses tâtonnantes mains, Priscille, guidée par la Voix, effleurait ce voile.

Elle avait passé chez les Bridain comme une étrangère; elle passa comme une étrangère parmi les habitants de la nouvelle maison. Si la promiscuité quotidienne de ses anciens maîtres l'avait inclinée à leur découvrir, partiellement, son secret, le rythme de la vie l'éloignait, au contraire, des maîtres nouveaux et supprimait toute occasion de confidences.

Madame Quenelle et sa fille quadragénaire, dirigeaient une pension de famille où l'Américaine abondait. Deux appartements couplés, communiquant par une porte entre les deux salons, occupaient toute la superficie d'un étage. Il y avait des chambres sur la rue et d'autres, moins coûteuses, sur la cour. Au fond de cette cour, était la lingerie qui servait aussi de chambre à Priscille. Elle vivait, confinée en cette pièce où l'électricité s'allumait de bonne heure, loin des domestiques, loin des hôtes, loin des dames Quenelle, délicieusement seule, entre sa table à ouvrage et son lit. Toute la journée, assise sur une chaise près de la fenêtre dont le rideau de vitrage était relevé, elle raccommodait du linge, et quand elle levait les yeux, elle apercevait d'autres fenêtres, percées dans une

muraille grisâtre. Pas un coin de ciel. A midi, un pâle reflet de soleil qui remontait bien vite vers le toit. Priscille travaillait dans un éternel crépuscule, usant ses yeux, courbant son dos, inattentive au roulement amorti des voitures et à l'égouttement continu de la fontaine dans la cour. Privée de tout ce qui peut distraire la vue et l'ouïe par des sensations agréables, elle se réfugiait dans son domaine intérieur, où parlait doucement la Voix. La solitude et le silence étaient bienfaisants pour ses nerfs surmenés. Toutes les lingères qui l'avaient précédée chez madame Quenelle, n'avaient pu résister à l'ennui : Priscille ne s'ennuyait jamais. Il lui suffisait de prendre ses repas à l'office, entre la cuisinière et la femme de chambre, pour satisfaire son instinct de sociabilité qui était, à la vérité, inconstant et faible. Quelquefois, madame Quenelle, digne personne à cheveux blancs, en robe de soie noire, ou mademoiselle Quenelle, forte créature un peu hommasse, entraient dans la lingerie et causaient avec Priscille. Ces dames, qui ne connaissaient rien de sa vie morale et de ses aventures, l'estimaient, pour son habileté, sa politesse, sa douceur, la correction surprenante de ses manières et de son langage. Avant de savoir qu'elle était protestante, elles la prenaient pour une religieuse laïcisée. Quant aux pensionnaires, presque tous Anglais, Américains ou Espagnols, Priscille ne les voyait guère, mais elle était frappée par la diversité de leurs races et de leurs langages et elle songeait que la maison de madame Quenelle était une réduction de la Tour de Babel.

Dès six heures de l'après-midi, Priscille considérait que le « service de l'homme » était terminé. Le « service du Maître » commençait alors, lecture de la Bible, méditations, correspondance, et par les beaux jours, une courte promenade, occupaient jusqu'au dîner le temps de la Messagère. Elle n'avait pas entièrement renoncé au travail de nuit, favorable à cette excitation nerveuse qui lui donnait l'illusion de la force, mais elle devait en limiter la durée. Cette vie aussi régulière que la vie monacale, avec la discipline volontaire qui remplace la règle imposée; avec l'alternance jamais rompue du travail manuel, du travail intellectuel, de l'exercice physique et du repos, eut la meilleure influence sur la santé de

Priscille, pendant tout l'été de 1920. Après la grande secousse du voyage en Italie, une détente suivit, une période de calme relatif où la Voix, moins pressante, permit à Priscille de goûter la paix.

Dieu, — écrivait-elle, — *dans sa bonté paternelle, m'ordonne de réparer mes forces en vue de ce* pas décisif *que je ferai bientôt. L'heure va sonner où je prendrai mon bâton et ceindrai mes reins pour le* départ; *et cette fois, ma route sera tracée, droite, jusqu'à la demeure encore ignorée, sombre comme le Sépulcre, qu'habite le nouveau* Lazare, *l'*Homme du Conseil de Dieu.

Elle savait déjà que le temps de la rencontre suprême arriverait avant la fin de l'année en cours; que le Tsar attacherait la Messagère à sa personne et lui ferait partager de terribles épreuves. Ensemble, ils connaîtraient la faim, le froid, peut-être les supplices. Et le jour de la victoire luirait,

Dieu, écrivait-elle encore, dans ce style biblique que la lecture de l'Ancien Testament lui avait enseigné par une étude de quarante ans, *Dieu assisterait-il, impuissant, à la destruction physique et morale de l'homme* créé à son image? *Qui pourrait le croire? Dans le bouleversement général, secouant le monde jusque dans ses assises, n'y aurait-il pas un* sens caché *sur lequel la* Lampe prophétique *viendrait jeter un rayon de lumière?*

Si nous remontons de quelques siècles (sic) *en arrière, que trouvons-nous? L'homme créé par Dieu, s'est détourné de son Créateur et s'est corrompu. Dieu* choisit *le peuple hébreu que désormais il désigne comme* son *peuple et dont il fait le* dépositaire *de ses desseins futurs en vue de* se glorifier. *Ce peuple, également, lui est infidèle. Dieu cherche à le ramener à lui par la voix de ses prophètes, mais en vain. En dernier lieu, il lui envoie son* Propre Fils. *Les Hébreux le* rejettent, *le mettent* à mort, *comblant ainsi la mesure de leurs forfaits. Dès lors les calamités fondent sur eux; leurs pays est conquis par l'ennemi, eux-mêmes « errant parmi les nations ».*

Dieu aurait-il abandonné son peuple? Voici la période désignée par l'Écriture comme le « temps de la détresse pour Jacob ». Dieu entend le cri de son peuple et intervient pour le délivrer. « Quand l'Ennemi viendra comme un fleuve, l'Esprit

de l'Éternel lèvera un étendard contre lui », *délivrant* celui-là *même qu'ils ont* méconnu, *comme l'Envoyé*, l'Oint *de Dieu*; *qu'ils ont rejeté, mis à mort.* « *Ils verront* Celui *qu'ils ont percé.* »

Ses pieds se tiendront, en ce jour-là, sur le Mont des Oliviers, *sur le lieu même où il a été* abaissé. *Là il sera* glorifié, *à la vue de toutes les nations. Le glaive tendu en jugement, sera transformé en sceptre de grâce, de miséricorde et de paix. Le Peuple délivré sera comme un jardin arrosé d'eaux vives... Alors les peuples, de leurs épées forgeront des socs et de leurs lances des serpes. Une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre nation et* l'on n'apprendra plus la guerre. *Ils s'assiéront, chacun sous sa vigne et sous son figuier, et la* SOCIÉTÉ DES NATIONS *sera établie par le* Souverain Maître.

Jusqu'à ce moment, les peuples travaillent pour le feu *et les nations s'épuisent pour le* néant.

Nous ne nous étendrons pas plus longuement sur ce sujet, le peuple hébreu figurant, dans le passé, le peuple russe, *autour duquel gravitent les nations; Dieu préparant un titre de gloire, à la face de l'univers, à l'Homme de son conseil, le Tsar Nicolas II là où il lui a donné* une croix. L'*Ennemi vaincu, la Russie et les Alliés avec elle, jouiront, sous le sceptre du* Vainqueur, *des fruits paisibles de la victoire*[1].

Des pages et des pages, couvertes de cette gracieuse écriture qui reflétait le tempérament délicat et morbide de Priscille Séverac, s'accumulaient ainsi, pendant les heures consacrées au « service spirituel », dans la lingerie de la pension Quenelle.

Et c'était le temps que le général Wrangel, maître de la Crimée, annonçait la chute prochaine des Rouges...

MARCELLE TINAYRE

(A suivre.)

1. Textuel.

COMMENT J'AI NOMMÉ FOCH ET PÉTAIN[1]

3e *PARTIE* : DU 30 AVRIL AU 14 JUILLET 1917

Dans notre entretien du 25 avril, le général Nivelle m'avait dit que sa démission était à la disposition du Gouvernement quand celui-ci l'estimerait nécessaire. Mais son entourage était loin d'acquiescer à une telle abnégation. Les hommes dont la fortune est attachée à celle d'un chef sont acharnés contre sa disgrâce. Il y avait, en outre, au Grand Quartier, certains groupements, installés dans la Guerre, et qui redoutaient les réformes et les changements de personnel déjà annoncés. Suivant la pittoresque expression d'un des intéressés, il s'agissait « d'avoir la peau du ministre de la Guerre » avant qu'il eût pu agir.

C'est alors que se fabriquèrent toutes ces légendes qui ont circulé par la suite : chiffres des blessés triplés, statistiques des combattants confondues avec celles des pertes, coup de téléphone arrêtant la victoire devant Hurtebise ou devant Brimont déjà enlevé. Mais la manœuvre la plus perverse fut celle qui s'adressait à nos alliés anglais.

Par un abus qu'aucun ministre de la Guerre n'avait pu

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 décembre 1921 et 1er janvier 1922.

encore réprimer en dépit de décisions de principe, le Grand Quartier Général se trouvait en relations directes avec les gouvernements alliés, et pouvait ainsi leur présenter les choses selon ses vues à l'insu du Gouvernement français. C'est par cette voie que, dès la fin d'avril, les Britanniques furent avertis que nous aurions, M. Ribot et moi, trompé le maréchal Haig en doublant sciemment les pertes de l'armée française, que j'aurais donné l'ordre de suspendre toutes les attaques, abandonnant ainsi les Anglais aux coups des réserves allemandes, et que je ne voulais consentir à de nouvelles offensives qu'après en avoir fait approuver le plan par les Commissions parlementaires [1].

Le 21 avril, le général Nivelle avait écrit au maréchal Haig, que rien n'était changé à ses plans; « en particulier, aucun arrêt des opérations n'était à envisager ». Mais le lendemain, à la suite de la lettre (du même jour 21 avril) du général Micheler et d'une visite dans les secteurs, il avait prolongé jusqu'à la fin d'avril la période de préparation et réduit l'ampleur des attaques. Il s'agissait de faire croire aux Anglais que c'était une intervention du ministre de la Guerre qui avait tout arrêté, tout gâté et qui paralysait l'armée française.

Bien entendu, rien ne pouvait me mettre en garde contre ces inventions et ces manœuvres, et j'en avais à peine le soupçon par des rumeurs qui commençaient à circuler, quand, le 4 mai, se réunissait enfin à Paris le Conseil franco-britannique que je réclamais depuis la dernière semaine d'avril. Au début de la première réunion, le langage de Lloyd George n'était pas sans refléter quelque chose des inquiétudes qui lui avaient été suggérées; mais, aussitôt après la réunion, j'eus avec lui un entretien particulier où je n'eus aucune peine à déchirer toutes les intrigues. De ce jour date, entre le Premier anglais et moi, une collaboration aussi étroite que confiante qui a duré jusqu'au jour où j'ai quitté le pouvoir.

1. A la fin de février 1917, sous le ministère Briand-Lyautey, deux députés, membres de la Commission de l'armée, MM. Albert Favre et Viollette, avaient rendu visite au général Nivelle qui leur avait exposé ses plans, et ils en avaient au retour entretenu la Commission. On retardait le fait de deux mois pour m'en attribuer la responsabilité, et on ajoutait que c'était par mon ordre que le général Nivelle avait dû parler.

Les experts militaires à cette conférence étaient les généraux Pétain et Nivelle, du côté français, le général Robertson et le maréchal Haig du côté anglais. Une réunion de ces quatre grands chefs aboutit à un protocole signé à l'unanimité et auquel les représentants des deux gouvernements donnèrent le même jour leur assentiment également unanime.

Ce protocole déclarait indispensable la poursuite des opérations offensives sur le front occidental, mais constatait que *le plan de l'offensive commencée en avril était devenu inopérant. La rupture n'était plus à envisager*, et il ne s'agissait plus de viser des objectifs lointains, mais d'abattre et d'user, avec toutes les forces disponibles, la résistance et les forces de l'ennemi, et de détruire ses divisions, par des attaques incessantes et à objectifs limités, puissamment appuyées d'artillerie.

C'était comme le martèlement de la Somme qui recommençait.

Ce protocole, inspiré, en grande partie par le général Pétain qui y avait mis sa marque, ouvrait la porte à sa nomination comme général en chef de l'armée française. De mes conversations avec Lloyd George comme avec le maréchal Haig et le général Robertson, il ressortait qu'aucune objection ne serait faite du côté anglais à une telle mesure, le jour où le Gouvernement français s'y déciderait.

***

Pendant ce temps, le plan d'opérations arrêté à la fin d'avril se déroulait sur le rythme prévu : le 30 au matin, se déclanchait l'assaut de Moronvilliers; le 4 mai, la Ve armée attaquait au nord de Brimont et la Xe armée enlevait Craonne; le 5 mai, la VIe armée donnait l'assaut aux hauteurs sud de l'Ailette.

On a prétendu que c'est la réunion franco-anglaise du 4 mai qui avait, d'autorité et malgré moi, décidé la reprise des opérations. Un énorme effort de propagande a été déployé pour faire croire que j'abandonnais les Anglais en pleine bataille et qu'il avait fallu l'arrivée en foudre et une scène violente de Lloyd George pour me contraindre à laisser s'engager l'attaque de Craonne et du Chemin-des-Dames. On

est allé jusqu'à falsifier les dates, en reportant au 5 mai, pour les besoins de la cause, la prise de Craonne qui est du 4. Mais il n'y a pas de mensonges qui tiennent contre les faits. Aucune intervention anglaise, sous aucune forme, n'a modifié, si peu que ce fût, le plan de nos opérations arrêté à la fin d'avril, et la bataille de Craonne était engagée quand s'ouvrait le Comité franco-anglais.

Les opérations de la IVe et de la Ve armée furent particulièrement ingrates. La IVe armée s'accrochait péniblement à la crête de Moronvilliers sans pouvoir avancer de plus de 200 mètres. La Ve armée se heurtait à de formidables organisations souterraines et à une guerre de mine affreuse qui dévorait régiments sur régiments. La Xe et la VIe armées, furent plus heureuses, sans atteindre, pourtant, les objectifs restreints qui leur étaient assignés; sur le plateau de Craonne, l'assaut du 16 avril ne nous avait donné que la première ligne de la première position ennemie; l'assaut du 4 mai et des jours suivants, qui fut coûteux, nous en donna la seconde ligne, et le tas de pierres en ruines qu'était le village de Craonne, en avant de cette seconde ligne; mais, quand nous voulûmes atteindre la troisième ligne, nous en fûmes violemment repoussés.

Quant à la VIe armée, elle réalisa, moyennant des pertes sévères, une avance un peu plus marquée, mais sans même nous donner complètement les hauteurs sud de l'Ailette, ni le Chemin-des-Dames.

J'avais décidé de ne remplacer le général en chef qu'après un succès au moins d'estime qui lui sauverait la face, et en même temps ôterait à la mesure le caractère d'un coup de nerfs provoqué par un échec ou une déception irréfléchie. Si les résultats des nouvelles batailles étaient médiocres et chèrement payés, du moins les apparences étaient sauves. Le nom historique de Craonne sonnait bien dans les communiqués. Sur mes instructions, la presse, du 5 au 10 mai, célébra la victoire de Craonne! Mais quand des polémistes parlent aujourd'hui de « la disgrâce scandaleuse du vainqueur de Craonne », il convient de se rappeler que la victoire de Craonne nous donnait sur le plateau, après plusieurs jours de durs et sanglants combats, la ligne que l'horaire du 16 avril nous attribuait au bout de trente minutes.

***

Aucun obstacle ne s'opposait donc plus à la solution définitive de la crise, aucun, sauf la volonté d'une partie, je pourrais dire de la majorité, des membres du Gouvernement.

Après la nomination du général Pétain comme chef d'état-major général, la plupart s'étaient habitués à l'idée que les choses pourraient durer ainsi. Le commandant en chef avait été nommé il y avait cinq mois à peine : n'était-il pas dangereux de rouvrir si vite la crise du haut commandement? Cette thèse était énergiquement défendue par MM. Léon Bourgeois et Maginot, plus énergiquement encore par M. Malvy qui était comme la tête de l'opposition à mes projets. Un malaise profond régnait dans le Gouvernement.

Il est des cas où il faut savoir avoir raison même contre tous. J'avais vécu, jour après jour, toutes les péripéties de l'offensive d'avril; chaque jour, par des renseignements accumulés, je pouvais en quelque sorte tâter le pouls de l'armée : si mes collègues avaient connu à fond, comme moi, l'état troublé, fiévreux de nos troupes, officiers et soldats, j'étais sûr qu'ils eussent pensé comme moi. Puisque seul je possédais les éléments complets d'appréciation, c'était mon devoir de faire à tout prix triompher la décision qu'exigeait, à mes yeux, le salut de l'armée.

Le 7 mai, j'estimais qu'il n'y aurait qu'inconvénient à attendre davantage, et M. Ribot adhérait à l'idée de saisir dès le lendemain le Conseil des ministres de la question du haut commandement. La délibération fut orageuse et violente. La dislocation du Cabinet semblait presque inévitable. Si le général Nivelle restait général en chef, je démissionnais, et j'eusse apporté à la tribune des faits auxquels aucun gouvernement n'aurait résisté. Si le général Nivelle était remplacé à la tête des armées, c'était M. Malvy et d'autres peut-être qui partiraient. Ce qui rendait la situation plus émouvante, c'est que, de part et d'autre, une seule préoccupation existait : adopter la solution la meilleure pour la Défense nationale. A la fin de la séance, toutefois, j'avais ramené à mon avis tout le Gouvernement, sauf M. Malvy qui restait intran-

sigeant. C'est l'époque où le général Nivelle lui écrivait pour l'assurer de « la reconnaissance collective » de l'armée.

Le Conseil du 10 fut enfin décisif : après une discussion des plus vives, où M. Malvy et quelques ministres proposaient d'attendre encore, je reçus mission à l'unanimité, de demander au général Nivelle sa démission. A l'unanimité également, il fut décidé en principe que le poste de chef d'état-major serait réservé au général Foch, quand le général Pétain serait devenu général en chef.

Le même jour, je mandais à Paris le général Nivelle. Quand il entra dans mon bureau, je n'avais plus devant moi l'homme abattu et résigné que j'avais connu le 25 avril, mais un chef prêt à la bataille. Je pensais pourtant qu'il accepterait l'inévitable.

Je lui rappelai notre entretien du 25 avril, l'engagement qu'il avait pris. Conformément à la promesse que je lui avais faite alors, j'avais le devoir de l'avertir que le Gouvernement estimait le jour venu, et de lui demander en son nom sa démission. Il pouvait la motiver pour toutes raisons qu'il lui plairait, raison de santé ou réforme exigée du Grand Quartier Général, qu'il lui serait trop pénible d'accomplir lui-même. Le Gouvernement désirait sauvegarder dans toute la mesure possible sa dignité. Puisqu'il affirmait avoir toujours regretté son armée de Verdun, accepterait-il d'en reprendre le commandement, soit immédiatement, soit après un congé de repos, à son choix?

Le général Nivelle, très fermé, très amer, me répondit qu'il réfléchirait. « Vous réfléchirez », lui dis-je, « mais vous n'avez pas oublié votre promesse du 25 avril : votre démission est à la disposition du Gouvernement? »

Le général riposta que, puisqu'on lui laissait le choix entre plusieurs solutions, il réfléchirait. D'ailleurs, il n'était pas malade, et quant à la réforme de Grand Quartier, il avait déjà pris toutes les mesures qu'on lui avait demandées. Que voulait-on de plus? Il répéta une fois encore : « Je réfléchirai. »

Il se retira sur cette réponse énigmatique.

C'était le soir. Il se rendit chez M. Malvy, à qui il déclara qu'il refusait de donner sa démission, qu'il se défendrait, qu'il se faisait fort de m'acculer à démissionner si on voulait

l'aider. Il se rendit également chez M. Briand, chez M. Maginot, chez des parlementaires, chez des journalistes. Il avait de nombreuses relations dans la presse; elles furent mobilisées, ainsi que tous les touche-à-tout des salons, de la littérature et de la politique qui gardaient leur foi en la méthode de Vaux-Douaumont. Des multitudes d'intrigues se nouèrent cette nuit-là, qui se traduisirent par des interventions presque menaçantes auprès du chef de l'État et du Président du Conseil. Un polygraphe très connu, très remuant, adressait en hâte à l'Élysée ce message : « La démission de Painlevé, c'est la fin d'un parti; la démission de Nivelle, c'est la fin de la France. » De ces intrigues, la plus perfide s'efforça (vainement d'ailleurs) de soulever contre moi les éléments de gauche, sous prétexte que je voulais livrer l'armée à des « généraux de sacristie » (*sic*). Dans tous les bureaux de rédaction, on me donnait comme perdu et démissionnaire avant quelques heures. Mais je portais en moi une force qui me permettait de traverser toutes les embûches : c'était l'inébranlable volonté de ne tenir compte d'aucune autre considération que du salut de l'armée.

Dans la matinée du lendemain 11 mai, le Comité de guerre devait se réunir. La journée allait être décisive. Par son acuité même, le différend touchait à son terme; mais sous le duel apparent de deux hommes c'était toujours en réalité, comme en décembre 1916, le duel de deux doctrines, et de l'issue de ce duel pouvait dépendre l'issue de la guerre.

***

Avant la séance, le général Nivelle s'était rendu à l'Élysée, accompagné de MM. Malvy et Maginot, et avait fait connaître au Président de la République son refus de donner sa démission : le ministre de la Guerre, affirmait-il, serait ainsi acculé à donner la sienne. Il fut surpris que son optimisme ne fût pas partagé par ses interlocuteurs.

A neuf heures et demie, le Conseil des Ministres, s'ouvrait [1] dans une atmosphère presque tragique, tant pesait sur tous

1. Etaient seuls absents M. Viviani et M. Albert Thomas, en mission l'un en Amérique, l'autre en Russie.

la gravité des résolutions à prendre. Deux jours plus tôt, c'est à grand'peine que j'avais amené l'unanimité du Conseil à l'idée d'accepter la démission promise du général en chef. Celui-ci refusant de la donner, il s'agissait de le relever du commandement suprême : la plupart des ministres reculaient devant une telle décision, et M. Malvy avait annoncé qu'il démissionnerait plutôt que d'y consentir. Dramatique conflit où les deux convictions qui se heurtaient ne s'inspiraient, l'une et l'autre, je veux le dire encore que de l'ardent désir de bien servir le pays.

Dès le début de la discussion qui fut ardente, je m'efforçai de rassembler en un bref exposé, toutes les raisons qui exigeaient la réforme immédiate du haut commandement : les fautes commises, les illusions obstinées et meurtrières, le malaise profond de toute l'armée, l'indignation des officiers combattants, le découragement des troupes qui, depuis la reprise des opérations, semblait se changer en colère et se manifestait par des symptômes inquiétants. Mais la majorité du Conseil restait hésitante ou répugnait à la mesure que je réclamais. J'en vins donc à cette déclaration : ma conviction étant absolue que le *statu quo* serait néfaste à l'armée, si je n'étais pas suivi par le Conseil, je ne pourrais me soustraire au devoir de donner ma démission et de m'expliquer devant la Chambre. C'est alors que M. Ribot prononça les paroles décisives : il annonça qu'il suivrait dans sa retraite le ministre de la Guerre. On décida de tenir une nouvelle séance l'après-midi, à laquelle serait convoqué le général Nivelle.

Elle fut pénible. Le général en chef reconnut que, le 29 avril, il m'avait promis de donner sa démission le jour où le Gouvernement la lui demanderait; mais il avait toujours sous-entendu, ajoutait-il, que c'était sous réserve d'apprécier si elle ne serait pas préjudiciable à la Défense nationale. Or il l'estimait actuellement inopportune et nuisible aux intérêts de l'armée.

Il refusa donc avec hauteur de démissionner : qu'on le relevât, si on le voulait.

Esquivant toute discussion sur la grande offensive de rupture du 16 au 21 avril, et sur ses maigres résultats comparés

à ses objectifs ambitieux, il s'efforçait de faire dévier le débat sur l'entretien téléphonique du 29 avril et l'attaque de la Ve armée en mai. Il m'accusa de lui avoir, le 29 avril, donné l'ordre au nom du Conseil des ministres, qui en aurait délibéré, de suspendre l'attaque de Brimont. Je rétablis les faits, les dates, les textes; je montrai le désaccord profond qui existait, au sujet de cette opération, entre le général Nivelle d'une part, ses subordonnés et le nouveau chef d'état-major général d'autre part : ce désaccord, préexistant à toute intervention du Gouvernement, avait été résolu le 30 avril, par une entente directe entre le général en chef et le général Pétain, deux jours avant celui où l'attaque devait se déclencher.

Un autre incident se produisit à propos du général Mangin. Celui-ci avait déclaré à M. Doumer tenir du général Nivelle lui-même, qu'il avait été disgracié sur mon ordre : le général Nivelle aurait été contraint d'obéir et de demander que le général Mangin fût relevé de son commandement. Je réclamai quelques explications à ce sujet au général Nivelle, qui démentit le propos non sans impatience : « N'avais-je pas sa lettre du 1er mai? Est-ce que quelqu'un lui ferait l'injure de supposer qu'il avait pu écrire une telle lettre par ordre, et devait-il être tenu pour responsable de tous les racontars? »

Quand le général Nivelle se fut retiré, le Comité de guerre approuva à l'unanimité mes actes et mes décisions. Le général Pétain, réclamé par l'armée entière, serait nommé général en chef. Il fut convenu seulement qu'aucune mesure officielle ne serait publiée avant le Conseil des Ministres suivant qui devait se réunir le mardi 15 mai : dans cet intervalle, on s'efforcerait d'adoucir la transition et d'éviter tout éclat.

***

Qui allait remplacer le général Pétain dans le haut poste de chef d'état-major général de l'armée? L'avis de M. Ribot, comme le mien, était, je l'ai dit, que le choix du général Foch s'imposait : ce choix avait l'adhésion chaleureuse du Président de la République et l'adhésion de principe du Conseil.

Depuis le retour de Russie du général de Castelnau, le général Foch n'exerçait plus aucun commandement effectif, même intérimaire. Un de mes premiers actes avait été de lui confier une importante mission dans le Trentin et sur le front Italien, où l'on redoutait une offensive allemande. Mission particulièrement heureuse, car elle permit au général Foch d'être immédiatement prêt le jour d'octobre 1917 où le péril l'appela sur le Piave. Il venait de rentrer de cette mission et se trouvait en quelque sorte sans emploi. Il était, suivant son expression pleine d'humour mais qui dissimulait son amertume, comme Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.

Hiérarchiquement, le poste de chef d'état-major général de l'armée française balançait celui de général en chef. Les pouvoirs attachés à la nouvelle fonction étaient considérables; M. Clemenceau prétendait même (à tort) dans *l'Homme Enchaîné* que le ministre s'était dépouillé, en la créant d'une partie de ses prérogatives essentielles. Mais le poste n'avait pu subir en quinze jours[1] l'épreuve de l'application : dans la réalité, le rôle du chef d'état-major général ne serait-il pas uniquement ce que le ministre voudrait bien qu'il fût?

Cette incertitude sur ses futurs pouvoirs n'était pas sans inquiéter le général Foch. Et surtout, le regret d'avoir été enlevé à ses armées du Nord était chez lui si vif que, s'il n'eût consulté que son goût, il aurait préféré être remis à leur tête, et que le général Fayolle[2] fût nommé chef d'état-major général. Mais nous sûmes, M. Ribot et moi, apaiser les scrupules du général Foch. Le nouveau poste était un poste de tout premier plan, dont le titulaire devait avoir auprès des Alliés un prestige insigne : or, aucun chef ne répondait à cette condition aussi complètement que le vainqueur de l'Yser et le commandant de la bataille de la Somme. Il était, suivant l'expression du général Pétain qui poussait à ce choix de toutes ses forces, « l'homme désigné ».

1. Il avait été créé le 29 avril.

2. Le général Fayolle commandait le groupe des armées du Nord, le général Franchet d'Esperey ayant, le 29 avril, remplacé le général Pétain à la tête des armées du Centre.

Le 15 mai, le Conseil des ministres prenait donc les deux décisions suivantes que publiait le lendemain le *Journal officiel :*

Le général Pétain, chef d'état-major général, était nommé commandant en chef des armées du Nord et du Nord-Est.

Le général Foch était nommé chef d'état-major général de l'armée française.

« La seconde crise du haut commandement », comme on l'a appelée, était ainsi terminée.

Le général Nivelle était nommé commandant de groupe d'armées, sans commandement effectif, et un congé de repos lui était accordé. Il se trouvait donc transitoirement dans une situation analogue à celle dans laquelle avait été placé le général Foch en décembre 1916. On évitait ainsi à la mesure adoptée l'apparence d'une disgrâce brutale provoquée par un grave échec.

Ce furent MM. Malvy et Maginot qui se chargèrent d'avertir le général Nivelle des décisions définitives du Gouvernement : il en fut à la fois surpris et indigné. Jusqu'au dernier moment, il ne doutait pas que la crise se terminât par ma démission.

Six semaines plus tard, le 29 juin, son congé de repos étant terminé, le général Nivelle était remis purement et simplement à la disposition du ministre de la Guerre.

***

La double nomination de Foch et de Pétain fut accueillie dans l'armée comme dans le pays avec une faveur universelle. Je ne crois pas qu'aucune critique se soit élevée à l'époque contre les décisions du Gouvernement : les souvenirs du 16 avril étaient trop criants. C'est un an plus tard seulement, aux heures tragiques où notre front craquait sur le Chemin-des-Dames, que des campagnes systématiques furent entreprises dans les milieux les plus divers. En prenant la résolution de relever le général en chef, je savais bien d'ailleurs que cet acte me vaudrait un jour de furieuses attaques : je n'ai donc eu de ce chef aucune surprise. Chez les peuples antiques de l'Asie, quand le grand prêtre avait démérité

l'homme de la tribu qui avait mission de l'exécuter devait payer de sa vie l'acte sauveur, mais sacrilège, qu'il avait accompli.

Toutefois, si objectif et impersonnel que soit ce récit, qu'il me soit permis de protester un instant contre la légende, vraiment surprenante celle-là, qui, durant de longs mois, a associé mon nom à la disgrâce du général Foch.

En voici l'origine.

Le 2 décembre 1918, trois semaines après l'armistice, M. Clemenceau et le maréchal Foch se rendaient à Londres qui leur faisait un accueil triomphal. Au cours d'une réception à l'ambassade de France, M. Clemenceau prononçait un discours qu'un grand journal du matin analysait le 4 décembre en ces termes, aussitôt reproduits par toute la presse :

Un point d'histoire.

Un fait raconté par M. Clemenceau pendant son séjour à Londres en dit long sur ce que nous lui devons.

Un beau jour, dit-il, le général Foch me dit qu'il était mis en disponibilité. Alors je luis dis : « Ne bronchez pas, rentrez chez vous. »

Au bout de quinze jours, il était nommé chef d'état-major général de l'armée française.

J'opposai immédiatement à ce récit un démenti catégorique qui provoqua une rectification officieuse du Gouvernement, publiée par *le Temps* du même soir daté du 5 décembre. Mais cette rectification laissait subsister le fait essentiel. Voici comment elle rétablissait « la teneur intégrale » (*sic*) de l'allocution de M. Clemenceau.

J'ai vu le général Foch un jour où subitement, sans cause, il avait été remercié et rendu à la disponibilité. Ce fut une journée inoubliable pour moi que celle où il vint me dire : « Voilà ce qui vient de m'arriver. » Il me faisait l'honneur de me demander un conseil. Je lui ai dit : « Rentrez chez vous, ne récriminez pas, ne dites rien, et avant quelques semaines on aura besoin de vous. » Il n'avait pas besoin de mes conseils. Peut-être les avait-il devancés déjà. Sa conscience eût suffi pour éviter le danger de troubler par des querelles, la grande crise nationale que le pays traversait à cette heure douloureuse. Il est rentré chez lui, sans une parole de récrimination, et je crois bien que, *quinze jours après, il était chef d'état-major général de l'armée française.*

Comparons avec les faits, avec les dates.

C'est le 22 *décembre* 1916, sous un gouvernement dont je ne faisais pas partie, que le général Foch a été relevé de tout commandement effectif, en gardant le titre de commandant de groupe d'armées.

Ce titre est celui qu'il a gardé jusqu'au 15 mai 1917, date où il a été nommé chef d'état-major général.

Dans l'intervalle, le général Lyautey lui avait confié *par intérim*, en l'absence du général de Castelnau, le commandement du groupe des armées de l'Est, mais ce commandement avait pris fin automatiquement dès le retour en France du titulaire, le général de Castelnau.

Vers la fin de mars, à peine arrivé rue Saint-Dominique, j'avais chargé le général Foch d'une mission de haute importance en Italie, et il en était revenu depuis quelques jours quand je lui proposai pour la première fois le poste de chef d'état-major général.

M. Clemenceau n'a joué aucun rôle d'aucune sorte, auprès de qui que ce soit, dans cette désignation : il s'est borné à l'approuver dans *l'Homme Enchaîné* quand la nomination a paru à l'*Officiel*.

Par quelle confusion ou quelle superposition de mémoire s'explique l'extraordinaire récit de M. Clemenceau? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est qu'il provoqua contre moi, à travers tout le pays, dans une certaine presse, une campagne dont les échos ne sont pas éteints, mais trop méprisable pour que je m'y arrête davantage.

***

Soit, répondront certains adversaires, vous avez nommé Foch et Pétain; mais c'est un fait patent que vous les avez ligotés, paralysés. Il a fallu l'arrivée au pouvoir de Clemenceau pour qu'ils fussent enfin « désentravés ».

C'est en effet, et en propres termes, la légende qu'une propagande savante et prolongée s'est efforcée d'établir, et qui mérite, elle, d'être démentie.

Jamais, du 15 mai au 13 novembre 1917 (jour où j'ai quitté le pouvoir), il n'y a eu l'ombre d'un dissentiment entre le

général Foch, le général Pétain et moi, au sujet de la conduite générale de la guerre. Comme conseiller technique du Gouvernement, le général Foch était membre du comité de guerre et assistait à toutes les séances : dans les cas où une décision importante était à prendre, le général Pétain était convoqué et participait à la délibération. Tous les projets militaires et plans généraux d'opérations ont été étudiés par les deux chefs, défendus par eux dans leurs grandes lignes au Comité et adoptés ensuite par celui-ci. Jamais, durant cette période, le Gouvernement n'a paralysé ou « entravé » une initiative quelconque du haut commandement.

C'est donc un fait que la politique de guerre suivie du 15 mai au 13 novembre 1917 a été la politique préconisée d'accord par Foch et par Pétain. Qu'on n'aille pas croire d'ailleurs que je cherche à m'abriter derrière ces deux grands noms. De quelque façon qu'on juge cette politique de guerre, c'est moi qui en assume la responsabilité intégrale, puisque ces deux chefs suprêmes de l'armée française, c'est moi qui les avais choisis et précisément à cause des qualités et des conceptions que je savais être les leurs.

Dès 1915 et pendant toute l'année 1916, au cours de visites au front nombreuses et prolongées, comme ministre des Inventions, j'avais pu connaître de près la plupart de nos chefs militaires, et particulièrement les deux hommes auxquels allait être confié désormais le destin de nos armes : Foch, dont la pensée semble souvent jeter des lueurs sur de l'inconnu, dont les phrases brèves et comme hachées, limitées à l'essentiel, laissent à l'interlocuteur le soin de rétablir les raisons intermédiaires, volonté indomptable, capable dans les heures tragiques d'une énergie farouche qui lui inspire, avec les mots qu'il faut, les consignes décisives; Pétain, intelligence lumineuse et froide volonté, s'enveloppant souvent d'ironie, pour forcer celui qui lui parle à mieux découvrir sa pensée; Pétain, visage impassible et coup d'œil que rien ne trouble dans les situations les plus graves; cerveau organisateur qui ne laisse au hasard que l'inévitable. Avec eux, j'avais eu à débattre de l'aviation, de l'artillerie de tranchée, des méthodes de signalisation, des nouveaux engins de guerre et notamment des tanks, de leur armement, de leur

emploi. Rarement deux tempéraments furent plus dissemblables, et rarement mieux associés à une grandiose œuvre commune. Tels m'étaient apparus, tels m'apparaissent encore les deux chefs à qui ont incombé, durant les dix-huit derniers mois de la guerre, la conception, la préparation et l'exécution de toute notre politique militaire. Au cours des six mois de notre étroite collaboration, jamais je n'ai eu à trancher entre eux le moindre différend.

***

La tâche qu'ils assumaient et qui devait être si glorieuse, fut tout d'abord ingrate. Il s'agissait de rétablir le moral et la confiance d'une armée où grondaient les déceptions et les colères, d'une armée qui avait perdu déjà 1 100 000 tués et 340 000 prisonniers, et qui, après des espoirs grandioses et un échec cruel où ses meilleures divisions venaient d'être « écharpées », se trouvait engagée dans des offensives meurtrières pour de très médiocres résultats.

Le protocole du 4 mai signé par le général Nivelle et le général Pétain d'une part, et le maréchal Haig et le général Robertson d'autre part, constatait que le plan de l'offensive commencée en avril était devenu inopérant, et qu'il ne s'agissait plus de rompre le front ennemi, mais d'user l'adversaire par des attaques répétées à objectifs limités.

Depuis le 30 avril, nos opérations se poursuivaient vigoureusement. Où en étaient-elles le 15 mai?

Sur le front de Moronvilliers, depuis le 30 avril, la IVe armée, malgré son admirable élan et des pertes sévères, n'a pu avancer que de 200 à 300 mètres. L'ennemi, accroché furieusement au terrain, le défend pied à pied et par ses contre-attaques menace de nous rejeter de l'autre côté du versant : c'est une série de chicanes sanglantes, de gains et de reculs insignifiants.

Sur le plateau de Craonne, la « victoire » de Craonne des 4 et 5 mai nous avait donné la deuxième ligne de la première position allemande : mais tous nos efforts pour la dépasser et atteindre le bord nord du plateau, le long duquel courait la troisième ligne allemande, avaient été brutalement réprimés.

Nous étions bloqués, sans avoir même enlevé entièrement la première position ennemie que l'horaire de l'offensive du 16 avril nous donnait en quarante-cinq minutes!

L'attaque de la VIe armée était également bloquée sans même avoir conquis tout le Chemin-des-Dames. Des préparatifs s'y poursuivaient en vue d'une nouvelle offensive dans la première quinzaine de juin.

Mais ce sont les opérations de la Ve armée qui avaient donné les plus mauvais résultats. Nous avons vu que, le 30 avril, le général Pétain n'avait donné qu'avec répugnance son adhésion à ces opérations. Elles visaient à nous établir solidement sur la ligne de crêtes Sapigneul-Mont Spin; ce résultat une fois obtenu, on prendrait le fort de Brimont en le débordant.

Malheureusement, l'ennemi disposait là de défenses souterraines qui défiaient nos efforts, « de terriers profonds creusés dans la craie, sur lesquels nos plus gros calibres étaient sans effet et d'où sortaient des multitudes de mitrailleuses à la moindre attaque ». Le terrain lui permettait des contre-attaques *à la mine*, d'une violence inouïe, dans des conditions où il nous était impossible de contre-miner. Le 30 mai, le mont de Sapigneul (cote 108) avait « dévoré déjà » un bataillon de cuirassiers à pied, de nombreuses compagnies du 147e régiment d'infanterie et des 9e et 18e chasseurs. Le 31 mai, une contre-attaque, plus puissante que les autres, nous enlevait presque entièrement la position, anéantissant un de nos plus beaux bataillons (22e chasseurs).

Ordre ayant été donné par le général commandant le 2e corps d'armée de reprendre immédiatement le terrain perdu, le colonel de Reynies, commandant le sous-secteur intéressé, présentait par voie hiérarchique, le 1er juin, des observations qui faisaient ressortir l'insuccès certain de l'opération et les sacrifices entièrement stériles qu'elle entraînerait. Si l'attaque réussissait, « nos troupes seraient encore condamnées à sauter »; elle ne pouvait d'ailleurs réussir devant un ennemi prévenu et qui ferait jouer ses puissants et indestructibles moyens. « Si le devoir militaire m'impose d'obéir », écrivait le colonel en terminant, « ma conscience m'oblige à dire mon sentiment, entièrement partagé par le commandant de l'attaque, le

commandant Lafont, et tous les officiers qui ont vécu avec moi la journée du 31 mai. »

Le Grand Quartier Général, consulté par le corps d'armée, donna raison au colonel de Reynies et décida de renoncer à toute attaque dans la région Sapigneul-Mont Spin C'était renoncer du même coup à l'opération subséquente de Brimont.

En définitive, le 2 juin, les quatre offensives partielles, substituées le 23 avril par le général Nivelle à la tentative, désormais abandonnée, de la rupture, — décidées dans leur détail les 29 et 30 avril, — et commencées dès la fin d'avril, se trouvaient « stoppées » de par la résistance ennemie.

La tentative de rupture d'avril et les offensives de mai coûtaient au total à l'armée française 61 000 tués et 9 000 disparus (prisonniers), c'est-à-dire, en six semaines, des pertes presque égales à celles que lui avait coûtées en quatre mois la bataille de la Somme (80 000 tués et prisonniers) : de ces pertes, un peu plus d'un tiers incombait aux opérations de mai.

Du côté anglais, la nouvelle et puissante bataille sur la Scarpe, rallumée le 24 avril, s'était éteinte également sans résultats importants.

Toutefois, mesuré par l'usure des forces ennemies, le rendement des opérations franco-anglaises de mai était très supérieur à celui des opérations d'avril. Autant qu'on en peut juger par les statistiques d'outre-Rhin que nous connaissons aujourd'hui, les pertes allemandes en mai 1917 auraient été une fois et demie plus fortes qu'en avril, tandis que les pertes franco-britanniques[1] de mai n'atteignent qu'un peu plus de la moitié de celles d'avril. En mai, l'usure franco-britannique, tout en dépassant l'usure allemande, lui était pourtant comparable, alors qu'en avril, elle lui avait été terriblement supérieure.

***

La conduite de nos attaques de mai était donc beaucoup plus raisonnable que celle de notre offensive d'avril. Mais

1. Du 1er avril au 1er juin sur *tout le front occidental*, les pertes totales en tués et prisonniers étaient de 80 000 pour l'armée française et de 66 000 pour l'armée anglaise.

eussent-elles été impeccables, qu'en présence d'un ennemi si puissamment organisé, installé et groupé, elles seraient restées meurtrières et ingrates. Or, de l'avis de tous les officiers qui connaissaient la troupe, ce qu'il aurait fallu pour remonter le moral, c'étaient quelque bonne opération, donnant beaucoup de prisonniers, des résultats tangibles, et très peu de pertes. Mais une telle opération était impossible dans les conditions où nous nous trouvions. Par surcroît, des fautes persistantes, des habitudes mauvaises et mal corrigées, des préparations insuffisantes entraînaient encore trop souvent des pertes lourdes et inutiles, qui retentissaient profondément sur l'esprit ébranlé des soldats.

Aussitôt qu'après l'échec de la rupture, des opérations nouvelles avaient été annoncées, le découragement des troupes avait commencé à se transformer en défiance et en colère. Dès le 26 avril, ces symptômes inquiétaient le général Franchet d'Espérey qui avait désormais sous ses ordres la VIe armée où se préparait une attaque partielle sur l'Ailette, et il s'en ouvrait au général Nivelle : mais celui-ci lui répondait sèchement d'obéir sans invoquer des considérations « dont les exécutants n'ont pas à se préoccuper dans l'exécution des ordres donnés ».

Le 3 mai, une velléité d'insubordination collective se manifestait à la 2e Division d'infanterie coloniale; elle fut facilement réprimée, mais une sourde agitation ne faisait que croître aussi bien dans les unités déjà éprouvées et qu'on ramenait au feu après un repos écourté, que dans les divisions fraîches qui, en approchant des lignes, recueillaient les récits émouvants des camarades qu'elles remplaçaient.

Les lettres écrites à l'époque par les officiers comme par les soldats témoignent de ce malaise croissant. En voici une que je choisis entre beaucoup d'autres semblables, parce qu'elle me fut transmise alors par un des plus ardents défenseurs du général Nivelle, M. Gustave Hervé. Elle émane d'un lieutenant d'infanterie qui, le 4 mai, avait attaqué un bois à l'ouest de Brimont.

10 mai 1917.

Nous venons de participer à un des crimes les plus évidents de cette guerre. L'année dernière, on se plaisait à reconnaître un progrès

dans nos procédés de guerre. La Somme, avec sa préparation minutieuse, semblait le début d'opérations sagement conduites par des hommes de valeur. Il semblait qu'en haut lieu on eût compris qu'au matériel boche, il fallait opposer un matériel plus formidable encore, et non des poitrines d'hommes.

Et voilà qu'au début de 1917 nous voyons s'écrouler toutes ces belles illusions.... Dans le même endroit, exactement; en août, la 41e division s'était fait massacrer aussi inutilement; le 4 mai, j'ai assisté et participé à une autre tuerie où, en moins d'une heure, 2 000 à 2 500 hommes sont tombés inutilement.

Suit une description minutieuse de l'opération : préparation d'artillerie absolument nulle; la veille même de l'attaque, à la suite d'une reconnaissance du sous-lieutenant Z., « un des officiers les plus courageux et les plus brillants » qui soient, l'arrière est prévenu : « défenses intactes, bois à peu près intact (les oiseaux y chantaient), les mitrailleuses pullulent, dont plusieurs sous casemates ».

Attaquer était une folie, poursuit l'officier : on attaque pourtant La nuit du 3 au 4, on nous fit prendre position dans la tranchée de départ. Aucun ordre préparatoire, on ignorait tout de l'attaque. L'artillerie était absolument muette et le resta jusqu'à cinq heures trente. De cinq heures trente à six heures cinquante, notre artillerie légère fit un semblant de préparation sur le bois; à la fin, ils tirèrent trop court et ils devaient nous tirer ainsi dans le dos jusqu'à la fin de l'attaque. J'ai gardé un éclat qui vint m'atteindre au bras.

Pourtant, malgré tout cela, à six heures cinquante, nous enjambâmes le parapet. Ce fut vraiment superbe, mais hélas! combien triste! Deux bataillons attaquèrent, et après deux heures de corps à corps dans le bois, plus de la moitié de ce dernier était à nous. Nous avons fait 192 prisonniers, pris de nombreuses mitrailleuses, du matériel... Malheureusement, les deux chefs de bataillon n'existaient plus, les deux capitaines adjoints étaient tués, vingt officiers étaient tombés; nous ne restions que quelques-uns dans le bois conquis... Des troupes ennemies toutes fraîches arrivèrent, les hommes en bras de chemise, pour nous contre-attaquer à dix contre un; ce fut, après une courte lutte, la panique, puis la retraite sanglante, jusqu'à notre tranchée de départ. Nous en pleurions de rage.

...Vous croyez peut-être qu'après cette malheureuse affaire où deux régiments sur trois avaient été épuisés, la division allait être relevée. Pas du tout. Avec ce qui restait des deux bataillons, on en forma un en réserve, et le 409e prit notre place sur le tremplin. Le 9, il attaquait le même objectif dans des conditions plus mauvaises encore, puisque sans préparation d'artillerie. Le résultat fut le même, et voilà comment nous restons dans nos tranchées de départ après avoir

laissé devant ce bois nos meilleurs combattants. Vous voyez où nous en sommes en 1917... C'est navrant.

***

De telles opérations ne pouvaient, hélas! réconforter le moral des troupes. Par le ton des lettres d'officiers, on peut augurer du ton des lettres des soldats. Durant toute la première quinzaine de mai, les menaces de désobéissance s'y multiplient. « On veut bien garder les tranchées, mais on n'attaquera plus ». — « On en a assez de se faire tuer sur des fils de fer ». — « C'est trop bête de marcher sur des mitrailleuses intactes ». Le 15 mai, le jour même où je signais les nominations de Foch et de Pétain, un cri d'alarme m'arrivait pour la première fois du Grand Quartier sur l'effervescence de l'armée. Le 20 mai, les premières mutineries graves éclataient. Elles allaient se succéder durant trois semaines, tantôt dans un régiment, tantôt dans un autre, sans lien entre elles, mais sous le coup de circonstances toujours semblables; la montée en ligne immédiate ou prochaine d'unités déjà décimées et arrachées au repos, ou au contraire d'unités fraîches, mais qu'indignaient et que surexcitaient les récits de leurs camarades descendant de la bataille.

Voici le tableau d'une de ces mutineries, la mutinerie d'un beau régiment d'infanterie, le 128e, décrit avec une frappante sincérité dans une lettre d'un jeune sous-officier, magnifique soldat.

Le moral du 128e régiment d'infanterie était excellent lorsque, le 16 avril, faisant partie des troupes d'exploitation du succès espéré, il franchissait l'Aisne pour attendre son tour d'entrer en action. Cette action se fit toute en marches et contre-marches, qui l'amenèrent finalement en arrière : il avait appris en cours de route l'échec de l'avance projetée, le peu de succès de nos tanks, la fausse nouvelle de la prise de Lens, dont beaucoup d'hommes étaient originaires, l'insuffisance des hôpitaux de l'arrière et les pertes énormes, toujours enflées, de certains régiments.

Malgré ces nouvelles si propices au découragement, le régiment monte en ligne le 29 avril plein d'entrain, car il sait qu'il doit attaquer à son tour; sa mission est d'enlever le Mont Spin et ses abords à l'est. Sa situation est mauvaise, même avant l'attaque; mais il a confiance en ses chefs et son ardeur habituelle ne lui fait pas redouter

les difficultés. Dans un bel élan, il part le 6 mai au matin, à l'heure prévue, et atteint en partie son premier objectif, là seulement où une brèche avait été pratiquée par l'artillerie; car les avis donnés par le colonel et les chefs de bataillon n'ont pas été entendus en haut lieu; ils précisaient cependant par écrit que la préparation d'artillerie était totalement insuffisante et que des seize brèches annoncées et fixées sur des croquis, une seule existait, celle par laquelle pénétrait le 1er bataillon dans la tranchée de Lemberg. Le 2e bataillon était arrêté par des fils de fer intacts et les feux des mitrailleuses allemandes qui n'avaient pas été neutralisées par notre artillerie. Ce demi-succès valait au 128e les félicitations écrites du général de brigade avec des promesses flatteuses de hautes récompenses. Le régiment justifia son ancienne réputation en restant *jusqu'au 15 mai* dans des tranchées sans abris et malgré de violents bombardements quotidiens. A peine était-il parti, le 15 au matin, que la position enlevée aux Allemands était reprise par eux, et ce fut un gros désappointement pour ceux qui avaient dépensé tant d'efforts et d'énergie pour maintenir en leurs mains la portion de terrain si difficilement conquise.

Le régiment vient au repos aux abords du village de Rouilly; deux bataillons seulement y trouvent des abris. Quelques unités sont mélangées avec le 120e régiment d'infanterie et le 117e régiment territorial. On songe alors aux pertes subies par le régiment, à l'insuffisant appoint de notre artillerie qui le devance ou le protège toujours avec parcimonie, et à l'inertie apparente, mais si décourageante, de notre aviation qui le laisse survoler chaque jour, par les avions ennemis, à de si faibles hauteurs. On songe que son action est bien inefficace, inutile peut-être, puisqu'elle est toujours isolée, à peine soutenue des autres armes. Un seul espoir reste, celui *du grand repos* qui a été annoncé par le général en récompense de l'effort soutenu qu'il a donné pendant quinze jours consécutifs; les permissions vont reprendre aussi.

Le 20 *mai*, le régiment reçoit l'ordre de remonter en ligne; adieu le repos, adieu les permissions! L'atmosphère est lourde; le temps orageux et déprimant. Le 120e régiment d'infanterie, le voisin, descendu deux jours avant le 128e, ne remonte pas; il dit qu'il va au repos et il appartient cependant au même corps d'armée. Chacun a touché en quatre jours deux prêts successifs augmentés des indemnités de tranchées, et le vin est facile à trouver dans les coopératives régimentaires et surtout chez les habitants du pays.

La lettre décrit alors l'excitation croissante de ces soldats qui trouvent trop de vin et trop peu de vivres à acheter. Un renfort de quatre cents hommes, insuffisant d'ailleurs à combler les vides, est venu du dépôt divisionnaire où souffle un mauvais esprit. Des groupes se forment autour des fortes têtes. Deux compagnies refusent de remonter en ligne.

Meeting, orateurs en plein air. Les uns invoquent la fatigue, d'autres flétrissent le scandale des privilégiés de l'arrière, ces embusqués du front; d'autres, l'incapacité des états-majors qui savent s'attribuer honneurs et profits, mais non organiser la victoire promise chaque jour; d'autres vantent les idées de la nouvelle Russie et l'exemple des soldats Russes.

Après intervention des cadres supérieurs, l'agitation finit par se calmer. La plupart des soldats remontent en ligne. Quelques-uns se refusent à rejoindre ou ne s'y décident que tardivement : ils sont arrêtés et traduits en conseil de guerre.

Toutes les mutineries ressemblent à celle-là, avec des détails plus ou moins graves, avec une résistance plus ou moins longue, avec parfois des voies de fait contre les officiers ou des menaces. Dans un cas, les mutins abandonnent leurs cantonnements emportant fusils chargés, munitions, mitrailleuses, et s'installent dans une creute. Dans un autre cas, à Soissons, à la suite de fausses rumeurs venues de Paris, deux régiments, le soir, désertent leur caserne, envahissent la gare, s'emparent d'une locomotive, annoncent qu'ils vont marcher sur le Parlement, et, après des violences, finissent par se soumettre.

Sur tout le front, flambaient et s'éteignaient ces petits incendies, brefs, sporadiques, comme des feux follets sur un étang.

***

Le nouveau commandement, à peine installé, avait donc à faire face à une situation des plus dangereuses et des plus délicates.

Sans doute l'effervescence était plus étendue que profonde. Mais un feu qui s'allume au milieu de tant de matières inflammables, où s'arrête-t-il? Devant l'adversaire allemand si redoutable, installé à 100 kilomètres de Paris, le seul fait de n'être pas certain que l'ordre donné à un régiment quelconque serait exécuté automatiquement, créait un grave péril. Qu'on imagine un duelliste, engagé dans un combat mortel, et qui ne serait pas sûr que l'un de ses muscles ne va pas brusquement lui manquer.

Nous avons vu que toutes les opérations, tant sur le front anglais que sur le nôtre, se trouvaient éteintes à la fin de

mai. D'autres attaques étaient en préparation. On avait d'abord envisagé, pour le mois de juin, une attaque franco-britannique sur Saint-Quentin : mais l'étude sérieuse des organisations allemandes avait montré, contrairement aux illusions antérieures du Grand Quartier, qu'avec l'artillerie dont disposaient les alliés, on irait à un échec rude. Il était donc décidé qu'avant la mi-juin, les Anglais attaqueraient la position de Messine en même temps que notre VIe armée reprendrait une action offensive sur le Chemin-des-Dames.

Mais le 3 juin, le général Maistre, qui commandait la VIe armée depuis le départ du général Mangin, demandait, étant donné l'état moral de cette armée et le fléchissement de certaines unités, à remettre en juillet l'opération projetée.

J'estime, écrivait-il, que pour permettre d'asseoir le jeu des relèves en vue de remettre au repos (avec permissions) les unités les plus fatiguées, il importe que la VIe armée soit stabilisée, pour un certain temps, sur l'ensemble du front.

Dans les conditions actuelles, terminait-il, il ne fallait pas se faire d'illusions : « *Nous risquerions de voir les hommes ne pas sortir des tranchées.* »

Conformément à cette demande, et après accord avec le maréchal Haig, le général Pétain, le 4 juin, ordonnait l'ajournement de l'opération de la VIe armée.

A ce moment, entre Soissons et Paris, il n'y avait plus que DEUX DIVISIONS sur lesquelles on pût absolument et intégralement compter. Si les Allemands avaient attaqué à fond à ce moment, la situation aurait pu devenir critique[1].

Le général Pétain m'a dit plus tard qu'aux temps de février et mars 1916, à Verdun, il avait connu bien des heures anxieuses, mais qu'aucune n'avait égalé celles où il sentait fléchir et ployer entre ses mains l'armée de la France qui lui avait été confiée.

Quelles que fussent les causes profondes de cette agitation et les circonstances atténuantes qu'on pût lui trouver, le salut du pays exigeait que l'ordre fût rétabli sans délai.

1. D'après les mémoires de Ludendorff, ils n'ont eu vent de la crise morale de l'armée française que trois semaines plus tard, dans la seconde quinzaine de juin : ils ont alors attaqué à fond sur le Chemin-des-Dames, mais, Dieu merci, l'heure périlleuse était déjà passée.

Un grand nombre de chefs de corps réclamaient des mesures draconiennes, des exécutions impitoyables, faute de quoi tout était perdu. L'immense mérite de Pétain fut, grâce à son sang-froid et à sa connaissance du troupier, de comprendre que la mesure n'était pas moins nécessaire que la fermeté. Jamais situation n'exigea un tel doigté dans l'énergie. Toute faiblesse entraînait la dissolution de l'armée, toute brutalité, sa révolte.

Le 7 juin, l'état du front était si menaçant que le général Pétain demanda, en son nom et au nom de tous les officiers responsables, le rétablissement des cours martiales[1]. Les délais qu'entraînaient les formalités des Conseils de guerre, le pourvoi en révision et l'exercice du droit de grâce par le Président de la République, enlevaient au châtiment son efficacité d'exemple. Mais pour donner satisfaction à cette demande, il eût fallu une loi, une discussion à la Chambre et au Sénat : même en comité secret, quel aveu d'une terrible crise intérieure de l'armée, que cette nécessité de revenir aux cours martiales, malgré leurs tragiques abus dénoncés un an plus tôt à la tribune des deux Chambres! Quel débat douloureux, dangereux, décourageant, et quelles conséquences funestes pourraient découler d'une pareille mesure! Je décidai donc de maintenir les Conseils de guerre en abrégeant au maximum les délais légaux, mais par un décret du 9 juin, je supprimai la procédure de revision dans les cas de refus collectifs d'obéissance : en outre, le Président de la République abdiquait son droit de grâce entre les mains du général en chef.

Toute discussion devant le Parlement était ainsi évitée. Je prenais sur mes épaules la responsabilité de ces mesures si pénibles. Elles provoquèrent toutefois, à l'intérieur de la Commision de l'armée de la Chambre, des protestations violentes dont je ne comprenais que trop la généreuse indignation et auxquelles je ne voulais pas répondre en révélant toute l'étendue du mal. Je revendiquai le droit d'agir pour le bien de l'armée, je répondis de tout. Qu'on me fît fusiller,

1. En 1916, une loi avait supprimé les cours martiales et les avait remplacées par des conseils de guerre réguliers : elle ouvrait en outre aux condamnés le recours en grâce auprès du Président de la République qui était rétabli. Un décret ultérieur de la même année avait rétabli en outre le recours en révision.

si l'on voulait, m'écriai-je, quand tout serait fini, mais qu'on me laissât rétablir l'ordre.

Les décisions du Gouvernement furent portées dès le 10 mai à la connaissance de l'armée. Ainsi que je l'espérais, ce fut comme un rappel à l'ordre brutal dans un coup de *cafard*. Aucun cas de refus collectif d'obéissance ne se produisit au front après le 10 juin, et comme le décret du 9 juin ne pouvait avoir d'effet rétroactif, aucune condamnation ne fut prononcée du fait des mutineries, que conformément aux garanties complètes fixées par les loi et décret de 1916.

Durant ces douloureuses semaines de juin, chaque soir, par courriers urgents, arrivaient à mon cabinet les funèbres dossiers des condamnations à mort dont aucune autorité militaire ne demandait la commutation. Après une étude attentive, une longue discussion téléphonique s'engageait, au fil direct, entre le général en chef et moi, sur les possibilités de clémence, à moins encore qu'une auto ne m'emportât rapidement à Compiègne. Le général Pétain n'était pas un de ces chefs qui s'étonnent qu'on les « chicane sur quelques exécutions », alors qu'un ordre d'offensive, qui dépend de leur décision, peut coucher par terre des milliers d'hommes. Il apportait à l'examen de la suprême décision le plus profond sentiment d'humanité. Le Président de la République ratifiait toutes les grâces auxquelles avait acquiescé le général en chef. Le total des condamnations à mort prononcées pour refus collectif d'obéissance atteignit presque cent cinquante sur lesquelles vingt-trois seulement furent exécutées.

On a parlé, on parle encore de centaines, de milliers d'exécutions, de « flots de sang versés »! Simples inventions de polémique. Un fait toutefois a pu, dans une certaine mesure, être à l'origine de la légende : c'est que, sur la demande expresse du Grand Quartier, tous les condamnés graciés furent envoyés immédiatement au Maroc, en Algérie, en Indo-Chine, et que leurs camarades, durant plusieurs mois, n'en eurent aucune nouvelle.

Mais les chiffres sont là. C'est en moins d'un mois, et au prix de vingt-trois exécutions, que le général Pétain est parvenu à rétablir l'ordre dans une armée de quatre millions d'hommes, douloureuse, meurtrie, frémissante. Les polémistes qui s'obs-

tinent, contre toute vérité, à évoquer les mois de juin et juillet 1917 comme une période d'effroyable et meurtrière répression, feraient bien de songer à certaines semaines de 1915 et de se renseigner sur certains excès des cours martiales, dont quelques-uns seulement nous sont révélés. Cette comparaison les rendrait plus prudents.

Dans une interview parue l'été dernier et que nous citons à titre documentaire, Ludendorff exprime son admiration pour l'extraordinaire redressement du moral que le général Pétain a obtenu en quelques semaines. C'est là, dit-il, un résultat plus important que le gain d'une grande bataille. Il ajoute que ce résultat n'a été possible qu'à cause du ferme soutien que le général Pétain a trouvé à l'intérieur, auprès de MM. Ribot et Painlevé, et que lui, Ludendorff, ne trouvait pas auprès du Gouvernement allemand.

Néanmoins, si modérées que fussent ces mesures de rigueur en ces heures de péril, elles étaient d'autant plus douloureuses, qu'elles atteignaient trop souvent des soldats vaillants, héroïques, que leur courage même poussait à prendre la tête des manifestations tumultueuses. C'est pourquoi, dès la victoire obtenue, j'ai réclamé l'amnistie pour les mutins de mai et juin 1917.

Il est un cas notamment qui, au milieu de l'immense drame, m'a laissé un souvenir ineffaçable. C'est celui du petit caporal Lefèvre, un enfant de moins de vingt ans, venu des pays envahis à travers les lignes, après avoir vu fusiller son père par les Allemands. Il s'était bravement battu, mais en juin il avait été le meneur d'une rébellion violente, et on lui avait arraché son fusil à temps quand il allait tirer sur un officier. Jusqu'à minuit je parlementai avec le général Pétain pour arracher cette grâce; mais l'affaire était trop grave, c'était lui le plus coupable; si de tels actes n'entraînaient pas une sanction exemplaire, les officiers du corps affirmaient énergiquement ne plus pouvoir répondre de la discipline. A trois heures du matin, je me levai, je fis réveiller le généralissime et tentai auprès de lui un dernier et inutile effort. L'affaire fut évoquée longuement plus tard à la tribune de la Chambre en Comité secret et en séance publique : je crois que le chagrin que j'en avais gardé était plus sincère que celui

qu'exprimaient, en effets oratoires faciles, certains interpellateurs.

Quand le danger est passé, les sévérités qui furent nécessaires revêtent facilement un caractère odieux. Que l'on compare donc celles dont j'ai dû assumer la responsabilité et les désastres qui seraient advenus si la résistance de l'armée française avait craqué! « La pire trahison que je pourrais commettre à l'égard de la démocratie », répondais-je le 7 juillet, devant la Chambre, aux reproches de l'extrême-gauche, « ce serait de laisser fléchir la discipline d'une armée dont dépendent le sort de la civilisation et la liberté des peuples[1]. » Je ne m'étonne ni ne m'indigne des critiques, si excessives soient-elles, que m'adressent parfois les orateurs populaires au sujet de la répression des mutineries de mai et juin 1917 : mais si je n'avais pas fait alors tout mon devoir, ceux qui m'incriminent seraient aujourd'hui sous la botte d'un caporal Prussien.

***

Il ne suffisait pas de réprimer. Il fallait guérir, et guérir à fond, et pour cela chercher les causes.

La double nomination de Foch et de Pétain, je l'ai dit déjà, avait été accueillie partout, mais notamment au front, avec une faveur universelle. Comme l'écrivait un jeune et brillant officier tué peu après : C'était « le seul rayon de soleil en des temps obscurs et troublés ».

Je ne m'arrête donc pas à l'opinion tendancieuse d'après laquelle ce serait le remplacement du général Nivelle qui aurait provoqué les troubles de l'armée. Au lendemain du 16 avril, une telle imagination n'eût pas été prise au sérieux. Qu'on relise donc les lettres (d'avril et de mai) des officiers et des soldats engagés dans l'offensive : c'est au contraire l'excitation croissante du front qui rendait urgente la réforme du haut commandement.

Je ne m'arrête pas davantage à l'opinion inverse d'après laquelle cette agitation serait tombée d'elle-même si, au lendemain du 16 avril, pour apaiser l'indignation de l'armée,

1. *Journal officiel* du 8 juillet 1917.

le Gouvernement avait pris contre les chefs responsables des sanctions beaucoup plus sévères et rendues publiques.

En admettant que la chose eût été possible, légale et juste, elle aurait eu les plus graves conséquences dans le présent et dans l'avenir. C'est le devoir d'un gouvernement de garder la mesure dans les heures les plus graves et de modérer les mouvements sincères, mais excessifs et irréfléchis de l'opinion.

Les vraies causes des mutineries de mai et de juin 1917, elles ressortent du tableau si exact et si minutieux de la démoralisation progressive d'un régiment d'infanterie, tel que l'a tracé plus haut un modeste témoin oculaire.

La cause principale, celle qui domine toutes les autres, c'est la fatigue de trois années de guerre et des pertes subies, et surtout la fatigue et la désillusion des opérations d'avril si coûteuses et si décevantes. Ne plus se heurter à des champs de fil de fer non détruits, ne plus marcher sur des mitrailleuses intactes, ne plus être sacrifiés inutilement, voilà la réclamation unanime qui monte de l'armée.

Toutes les armées belligérantes, entrées en guerre en même temps que l'armée française, subissaient une crise analogue. Celle de l'armée austro-hongroise et celle de l'armée russe étaient autrement graves. Quant à l'armée et à la marine allemandes, nous savons aujourd'hui qu'à la même époque étaient travaillées, la marine surtout, de révoltes violentes, où des officiers furent tués. L'armée italienne, mobilisée dix mois après la nôtre, allait connaître en octobre une terrible période de défaillance [1].

L'enquête officielle ordonnée en Italie après le désastre de Caporetto a abouti à cette conclusion que la démoralisation de l'armée italienne avait eu pour cause principale « des pertes excessives et inutiles ». Que dire des pertes de l'armée française, trois fois plus considérables, tandis que nos classes annuelles sont moindres? A population égale aucun pays n'a jamais supporté des sacrifices d'hommes et des dommages comparables à ce qu'avait supporté la France depuis le début de la guerre. Que, dans ces conditions, le moral de

1. La grande armée anglaise n'était entrée en scène qu'en 1916, et ses effectifs, inférieurs mais comparables aux nôtres, n'occupaient que 130 kilomètres du front, alors que nous en gardions 540 kilomètres.

son armée n'ait subi qu'un fléchissement passager et si vite redressé, c'est le plus éclatant témoignage de l'héroïsme et de la résistance de la race, facteurs principaux de la victoire.

Voilà la cause profonde des effervescences de mai et de juin, telle qu'elle s'impose à tout esprit impartial, qui étudie les faits, les récits directs des combattants, non les légendes tendancieuses, fabriquées dans certaines officines. Sur cette cause se greffent des causes secondaires : repos écourtés malgré les promesses, isolement moral dans lequel les officiers laissaient trop souvent leurs hommes et, surtout, privation de permissions. Des causes locales agissent également : organisation défectueuse des cantonnements, surabondance de vin, alors que les hommes touchent leur prime au retour des tranchées, et rareté des vivres.

Une autre cause de dépression était une conséquence des pertes elles-mêmes : pour combler les vides laissés par nos offensives dans nos meilleures unités (et c'étaient, trop souvent, les plus vaillants qui avaient disparu), il fallait recourir aux dépôts. Or, ces dépôts étaient alimentés, en grande partie, par ce qu'on a appelé « les fonds de tiroir » : c'est-à-dire par des hommes, les uns plusieurs fois exemptés, à juste titre, et physiquement inférieurs à la rude tâche qu'on exigeait d'eux; les autres (ce qui était pire), véritables embusqués, qui avaient trouvé, par ruse, le moyen de se soustraire, jusque-là, au devoir patriotique. Un troisième contingent, dont l'esprit était plus que médiocre, était constitué par les jeunes ouvriers d'usine : depuis longtemps livrés à eux-mêmes, habitués à de bons salaires, et à de faciles camaraderies féminines, et brusquement arrachés à tout cela, ils partaient sans aucun enthousiasme, pour cette vie de tranchées que la durée indéfinie de la guerre rendait chaque jour plus pénible à tous. Un régiment écharpé dans la bataille ne recevait donc de son dépôt, pour réparer ses pertes, que des contingents inférieurs par le nombre et plus encore par la valeur morale.

***

Reste enfin l'influence des événements de Russie.

Les multiples et saisissants détails fournis par les journaux

à grands tirages sur la Révolution russe surexcitaient les esprits lassés, aigris, excédés du présent et avides de nouveau. Mais lors même que la presse se serait tue, la présence des brigades russes eût suffi à renseigner les troupes.

Un des premiers actes du gouvernement provisoire de Pétrograd, présidé par le prince Lvof[1], avait été la publication d'un *prikase*, imposé par le soviet de Pétrograd et qui enlevait aux officiers le droit de punir et les soumettait à l'élection. Dès mon arrivée rue Saint-Dominique, j'avais télégraphié au ministre de la Guerre Goutchkof pour l'adjurer de ne pas donner suite au vote du soviet : je lui rappelais l'exemple de nos armées révolutionnaires qui avaient introduit imprudemment l'élection des officiers par les troupes et qui n'avaient pu vaincre qu'une fois cette pratique abolie. Mais le souffle qui emportait la Révolution russe était plus fort que les individus.

Pendant quelques jours, on avait pu laisser ignorer aux brigades russes le nouveau régime militaire instauré dans leur pays; mais quand le gouvernement provisoire désigna des représentants pour s'aboucher avec ses troupes de France, il fallut bien s'accommoder de la réalité. La veille de l'offensive du 16 avril, les soldats votèrent dans chaque brigade pour décider s'ils prendraient ou non part à l'attaque. Une grosse majorité se prononça affirmativement, et ils se firent hacher très bravement devant Brimont. Mais les semaines suivantes, l'exemple qu'ils donnaient par leurs soviets, leurs délibérations, leur attitude vis-à-vis de leurs officiers, démoralisaient les troupes françaises voisines, et la répercussion se faisait sentir sur tout le front. Le seul remède fut de les tranférer à l'intérieur. Mais leur influence avait déjà produit ses effets.

***

Pour remédier à ces causes multiples de dépression et de désordres, tout un ensemble de mesures étaient nécessaire qui intéressaient et le front et l'intérieur. Depuis les derniers jours

1. Keranski et Milioukoff faisaient partie de ce Gouvernement. Goutchkof était ministre de la Guerre.

de mai jusqu'au début de juillet, le rétablissement du moral fut une des préoccupations essentielles du Gouvernement et du Comité de guerre. C'est dans les séances de ce Comité, après des délibérations approfondies auxquelles participaient le général Foch et le général Pétain, que furent arrêtées, en un complet accord, les décisions qui allaient, si rapidement, ramener partout le calme. J'ai dit comment les mutineries s'étaient trouvées entièrement réprimées avant le 11 juin. Mais l'armée restait nerveuse et frémissante. Le prestige du nouveau commandement, la certitude que c'en était fini des attaques imprudentes et mal préparées raffermirent les esprits. Sous l'impulsion et le contrôle vigilant du général en chef, des relations plus étroites s'établissaient entre les officiers et leurs hommes. Ceux-ci sentirent qu'il y avait quelque chose de changé, et que le souci de leur bien-être, de leur santé physique et morale, était une préoccupation constante de leurs chefs. Les permissions, si passionnément désirées et si longtemps retardées, furent accordées à dose massive dans tous les corps.

Ce brusque et considérable afflux de permissionnaires, que le front ne pouvait écouler assez vite, ne fut pas sans entraîner tout d'abord des inconvénients graves, qui montraient, après le 15 juin, que le feu couvait encore sous la cendre. Au départ, les permissionnaires stagnaient des heures sous un soleil torride, rassemblés dans des champs entourés de fil de fer et destinés aux prisonniers allemands. De bonnes gens leur donnaient et des mercantis leur vendaient largement à boire. Excités par l'attente, la chaleur, la boisson, encore tout pleins de leurs souffrances de la veille, ils échappaient d'un coup à toute surveillance et se livraient, à travers les gares de passage, aux plus fâcheux excès, criblant de pierres vitrages et wagons, molestant les officiers qu'ils rencontraient et qui s'efforcaient de les rappeler à la raison. Ils donnaient ainsi, bien plus que la chose n'était vraie au fond, l'impression de bandes déchaînées, consternant les populations patriotes et encourageant les éléments de désordre. Les quelques gendarmes qui surveillaient les gares étaient impuissants.

Les préfets signalaient unanimement la dangereuse

impression de défaitisme laissée par les permissionnaires partout où ils passaient ou séjournaient. En revanche, tous les chefs de corps se plaignaient, au retour de leurs hommes, des excitations dont ceux-ci avaient été l'objet dans les grandes villes et les centres ouvriers[1]. A Paris, derrière des grèves innocentes et légitimes, une effervescence superficielle, mais pourtant inquiétante, se manifestait : et c'est à ce moment qu'affluaient certains jours, à la gare de l'Est, à la gare du Nord, des dizaines de milliers de permissionnaires, ne sachant où passer la nuit, abandonnés à eux-mêmes et par suite aux louches entreprises. Dans le bassin de la Loire, une immense population ouvrière accumulée, que les mercantis de tous genres exploitaient sauvagement, devenait de plus en plus menaçante presque chaque jour, depuis la fin de mai, les télégrammes du préfet annonçaient les pires catastrophes et réclamaient des tirailleurs sénégalais et de la cavalerie. Bref, il fallait faire face, à la fois, sur tous les fronts, à tous ces périls.

Le grand litige qui, en présence de cette situation, s'éleva au sein du Comité de guerre, fut de savoir s'il fallait fermer la Bourse du Travail, dissoudre la C. G. T. et arrêter ses meneurs. Parmi ces meneurs, il en était un qui concentrait alors toute l'attention; c'était le secrétaire du Syndicat des métallurgistes, et on peut dire que le dilemme se posait ainsi : arrêterait-on ou n'arrêterait-on pas Merrheim?

Un dilemme analogue et non moins dramatique s'était posé devant le Gouvernement au début de la guerre, quand il s'était agi d'appliquer ou non le carnet B. En mai et juin 1917, comme en août 1914, le Gouvernement se refusa à rompre avec la classe ouvrière. En juillet 1917, M. Clemenceau a reproché sévèrement à M. Malvy d'avoir ménagé Merrheim : ce ne fut pas une décision de M. Malvy, ce fut une décision unanime du Gouvernement, ce fut l'avis unanime du Comité de guerre qui, après de longues discussions auxquelles prirent part le général Foch et le général Pétain, aboutit à cette conclusion que des mesures brutales conduiraient à des

1. Je discuterai plus loin à ce sujet, la lettre dont il a été tant question, adressée par le général Nivelle le 26 février 1917 à M. Malvy et au général Lyautey, au sujet du moral de l'armée et de l'intérieur.

catastrophes. De cette décision, je revendique toute ma part de responsabilité, car j'en fus un partisan résolu.

Quand M. Clemenceau arriva au pouvoir le 17 novembre 1917, il ne ferma pas la Bourse du Travail, il n'arrêta pas Merrheim. Au contraire, pour la première fois, celui-ci fut reçu directement par le Président du Conseil, ministre de la Guerre.

***

Une politique d'ailleurs se juge par ses résultats. Quels furent les résultats des mesures adoptées par le Gouvernement?

La robuste énergie du général Foch que, durant toute cette crise, j'avais constamment sentie comme un réconfort à côté de moi, sait, avec des moyens presque dérisoires, mettre fin aux désordres le long des voies ferrées de l'intérieur : en entente étroite avec le général Pétain et sans enlever d'effectifs au front, il organise une surveillance efficace des trains de permissionnaires. Dans la seconde quinzaine de juillet, les manifestations tumultueuses que j'ai décrites sont de plus en plus rares; elles s'éteignent complètement en août.

Tout un ensemble de mesures paralyse la propagande révolutionnaire dans les usines. A Paris, l'effervescence est tombée, grâce à l'autorité et à l'esprit de décision du nouveau préfet de police, M. Hudelo; les abords des gares sont étroitement surveillés, les permissionnaires soustraits aux contacts interlopes.

A Saint-Étienne, je n'envoyai ni cuirassiers ni Sénégalais, j'envoyai avec mes pleins pouvoirs deux hommes d'expérience : un des membres de mon cabinet, le colonel Dhé, aussi clairvoyant et résolu que pondéré, et le spécialiste des coopératives ouvrières, M. Héliès. En quelques jours, ils organisèrent, dans des baraquements, des restaurants et des dortoirs ouvriers, brisèrent le despotisme des mercantis et réglèrent par un barème équitable la difficile question des salaires. Jusqu'au jour où j'ai quitté le pouvoir, aucun désordre ne s'est plus produit dans ce bassin de la Loire, où la situation avait, à certains moments, semblé tragique.

Au début de juillet, les choses avaient pris un cours si favorable que je résolus de frapper un grand coup et de passer la Revue du 14 non à Longchamp, mais en plein milieu ouvrier,

à la Barrière du Trône. Malgré des avertissements pessimistes, le Préfet de Police, consulté, se montra favorable au projet, qui fut adopté par le Conseil des ministres. Ce fut la plus belle manifestation militaire de la guerre : tous les régiments à fourragères avaient envoyé une délégation avec leur drapeau. A travers la rue Saint-Antoine et les rues les plus populeuses de Paris, le landau ouvert qui conduisait le président de la République accompagné du ministre de la Guerre, du général Foch et du gouverneur militaire de Paris, défila SANS ESCORTE, sans autre service d'ordre que le service strictement nécessaire pour assurer la circulation. Il ne recueillit que des acclamations. La foule entassée sur les trottoirs ou massée aux fenêtres, fit un accueil inoubliable aux glorieux emblèmes, déchirés par la mitraille. La journée eut à l'étranger un énorme retentissement; elle coupait net la propagande savante et perfide qui, depuis des semaines, représentait la France comme moralement à bout et Paris comme prêt à la révolte.

Au front, je l'ai dit déjà, après le 10 juin 1917, aucun refus collectif d'obéissance ne se produisit plus. Chaque jour dans la seconde quinzaine de juin, nous sentions avec une joie profonde, le général Pétain, le général Foch et moi, décroître l'accès de fièvre qui avait secoué cette héroïque blessée qu'était l'armée française. En juillet, un certain malaise persistait encore. Mais, à la fin du mois, à Bischoote, l'armée Anthoine, aux côtés des Anglais, remportait une brillante victoire, enlevant d'importantes positions au prix de pertes insignifiantes; mais le 20 août, à Verdun, le Mort-Homme et la cote 304, — noms symboliques, terres arrosées de sang —, étaient reconquis dans un assaut magistral qui ne coûtait presque rien à l'infanterie. Ce jour-là, j'ai vu, à quelques centaines de mètres de la ligne de feu, des fantassins porter en triomphe des artilleurs et des aviateurs, hommage de simples au beau travail de l'artillerie : la méthode de guerre que réclamaient les combattants était acquise. C'en était fini, et bien fini, de la crise morale, de l'indiscipline, des dissensions qui avaient causé tant d'inquiétudes. L'armée française avait retrouvé sa santé, sa confiance en elle-même et en ses chefs, son unité.

PAUL PAINLEVÉ

(A suivre.)

SUR

L'ALBUM DE LA VAGABONDE

« OU SONT LES ENFANTS? »

La maison était grande, coiffée d'un grenier haut. La pente raide de la rue obligeait les écuries et les remises, les poulaillers, la buanderie, la laiterie, à se blottir en contre-bas tout autour d'une cour fermée.

Accoudée au mur du jardin, je pouvais gratter du doigt le toit du poulailler. Le Jardin-du-Haut commandait un Jardin-du-Bas, potager resserré et chaud, consacré à l'aubergine et au piment, où l'odeur du feuillage de la tomate se mêlait, en juillet, au parfum de l'abricot mûri sur espaliers. Dans le Jardin-du-Haut, deux sapins jumeaux, un noyer dont l'ombre intolérante tuait les fleurs, des roses, des gazons négligés, une tonnelle disloquée... Une forte grille de clôture, au fond, en bordure de la rue des Vignes, eût dû défendre les deux jardins; mais je n'ai jamais connu cette grille que tordue, arrachée au ciment de son mur, emportée et brandie en l'air par les bras invincibles d'une glycine centenaire...

La façade principale, sur la rue de l'Hospice, était une façade à perron double, noircie, à grandes fenêtres et sans grâces, une maison bourgeoise de vieux village, mais la roide pente de la rue bousculait un peu sa gravité, et son perron boitait, six marches d'un côté, dix de l'autre.

Grande maison grave, revêche avec sa porte à clochette d'orphelinat, son entrée cochère à gros verrou de geôle

ancienne, maison qui ne souriait que d'un côté. Son revers, invisible au passant, doré par le soleil, portait manteau de glycine et de bignonier mêlés, lourds à l'armature de fer fatiguée, creusée en son milieu comme un hamac, qui ombrageait une petite terrasse dallée et le seuil du salon... Le reste vaut-il la peine que je le peigne, à l'aide de pauvres mots? Je n'aiderai personne à contempler ce qui s'attache de splendeur, dans mon souvenir, aux cordons rouges d'une vigne d'automne, que ruinait son propre poids, cramponnée, au cours de sa chute, à quelque bras de pin. Ces lilas massifs dont la fleur compacte, bleue dans l'ombre, pourpre au soleil, pourrissait tôt, étouffée par sa propre exubérance, ces lilas morts depuis longtemps ne remonteront pas grâce à moi vers la lumière, ni le terrifiant clair de lune, — argent, plomb gris, mercure, facettes d'améthystes coupantes, blessants saphirs aigus, — qui dépendait de certaine vitre bleue, dans le kiosque au fond du jardin.

Maison et jardin vivent encore, je le sais, mais qu'importe si la magie les a quittés, si le secret est perdu qui ouvrait, — lumière, odeurs, harmonie d'arbres et d'oiseaux, murmure de voix humaines qu'a déjà suspendu la mort, — un monde dont j'ai cessé d'être digne?...

Il arrivait qu'un livre, ouvert sur le dallage de la terrasse ou sur l'herbe, une corde à sauter serpentant dans une allée, ou un minuscule jardin bordé de cailloux, planté de têtes de fleurs, révélassent autrefois, — dans le temps où cette maison et ce jardin abritaient une famille, — la présence des enfants, et leurs âges différents. Mais ces signes ne s'accompagnaient presque jamais du cri, du rire enfantins, et le logis, chaud et plein, ressemblait bizarrement à ces maisons qu'une fin de vacances vide, en un moment, de toute sa joie. Le silence, le vent contenu du jardin clos, les pages du livre rebroussées sous le pouce invisible d'un sylphe, tout semblait demander : « Où sont les enfants? »

C'est alors que paraissait, sous l'arceau de fer ancien que la glycine versait à gauche, ma mère, ronde et petite en ce temps où l'âge ne l'avait pas encore décharnée. Elle scrutait la verdure massive, levait la tête et jetait par les airs son appel : « Les enfants! Où sont les enfants ? »

Où? nulle part. L'appel traversait le jardin, heurtait le grand mur de la remise à foin, et revenait, en écho très faible et comme épuisé : « Hou... enfants... »

Nulle part. Ma mère renversait la tête vers les nuées, comme si elle eût attendu qu'un vol d'enfants ailés s'abattît. Au bout d'un moment, elle jetait le même cri, puis se lassait d'interroger le ciel, cassait de l'ongle le grelot sec d'un pavot, grattait un rosier emperlé de pucerons verts, cachait dans sa poche les premières noix, hochait le front en songeant aux enfants disparus, et rentrait. Cependant au-dessus d'elle parmi le feuillage du noyer, brillait le visage triangulaire et penché d'un enfant allongé, comme un matou, sur une grosse branche, et qui se taisait. Une mère moins myope eût-elle deviné, dans les révérences précipitées qu'échangeaient les cimes jumelles des deux sapins, une impulsion étrangère à celle des brusques bourrasques d'octobre... Et dans la lucarne carrée, au-dessous de la poulie à fourrage, n'eût-elle pas aperçu, en clignant les yeux, ces deux taches pâles dans le foin : le visage d'un jeune garçon et son livre? Mais elle avait renoncé à nous découvrir, et désespéré de nous atteindre. Notre turbulence étrange ne s'accompagnait d'aucun cri. Je ne crois pas qu'on ait vu enfants plus remuants et plus silencieux. C'est maintenant que je m'en étonne. Personne n'avait requis de nous ce mutisme allègre, ni cette sociabilité limitée. Celui de mes frères qui avait dix-neuf ans et construisait des appareils d'hydrothérapie en boudins de toile, fil de fer et chalumeaux de verre n'empêchait pas le cadet, à quatorze ans, de démonter une montre, ni de réduire au piano, sans faute, une mélodie, un morceau symphonique entendu au chef-lieu; ni même de prendre un plaisir impénétrable à émailler le jardin de petites pierres tombales découpées dans du carton, chacune portant, sous sa croix, les noms, l'épitaphe et la généalogie d'un défunt supposé... Ma sœur aux trop longs cheveux pouvait lire sans fin ni repos : les deux garçons passaient, frôlant comme sans la voir cette jeune fille assise, enchantée, absente, et ne la troublaient pas. J'avais, petite, le loisir de suivre, en courant presque, le grand pas des garçons, lancés dans les bois à la poursuite du Grand Sylvain, du Flambé, du Mars farouche,

ou chassant la couleuvre, ou bottelant la haute digitale de juillet au fond des bois clairsemés, rougis de flaques de bruyères... Mais je suivais silencieuse, et je glanais la mûre, la merise, ou la fleur, je battais les taillis et les prés gorgés d'eau en chien indépendant qui ne rend pas de comptes...

« Où sont les enfants? » Elle surgissait, essoufflée par sa quête constante de mère-chienne trop tendre, tête levée et flairant le vent. Ses bras emmanchés de toile blanche disaient qu'elle venait de pétrir la pâte à galette, ou le pudding saucé d'un brûlant velours de rhum et de confitures. Un grand tablier bleu la ceignait, si elle avait lavé la havanaise, et quelquefois elle agitait un étendard de papier jaune craquant, le papier de la boucherie; c'est qu'elle espérait rassembler, en même temps que ses enfants égaillés, ses chattes vagabondes, affamées de viande crue...

Au cri traditionnel s'ajoutait, sur le même ton d'urgence et de supplication, le rappel de l'heure : « Quatre heures! ils ne sont pas venus goûter! Où sont les enfants? ... » « Six heures et demie! Rentreront-ils dîner? Où sont les enfants?... » La jolie voix, et comme je pleurerais de plaisir à l'entendre... Notre seul péché, notre méfait unique était le silence, et une sorte d'évanouissement miraculeux. Pour des desseins innocents, pour une liberté qu'on ne nous refusait pas, nous sautions la grille, quittions les chaussures, empruntant pour le retour une échelle inutile, le mur bas d'un voisin. Le flair subtil de la mère inquiète découvrait sur nous l'ail sauvage d'un ravin lointain ou la menthe des marais masqués d'herbe. La poche mouillée d'un des garçons cachait le caleçon qu'il avait emporté aux étangs fiévreux, et la « petite », fendue au genou, pelée au coude, saignait tranquillement sous des emplâtres de toiles d'araignée et de poivre moulu, liés d'herbes rubannées...

— Demain, je vous enferme! Tous, vous entendez, tous!

Demain... Demain l'aîné, glissant sur le toit d'ardoises où il installait un réservoir d'eau, se cassait la clavicule et demeurait muet, courtois, en demi-syncope, au pied du mur, attendant qu'on vînt l'y ramasser. Demain le cadet recevait sans mot dire, en plein front, une échelle de six mètres, et rapportait avec modestie un œuf violacé entre les deux yeux...

— Où sont les enfants?

Deux reposent. Les autres jour par jour vieillissent. S'il est un lieu où l'on attend après la vie, celle qui nous attendit tremble encore, à cause des deux vivants. Pour l'aînée de nous tous elle a du moins fini de regarder le noir de la vitre, le soir : « Ah! je sens que cette enfant n'est pas heureuse... ah! je sens qu'elle souffre... »

Pour l'aîné des garçons elle n'écoute plus, palpitante, le roulement d'un cabriolet de médecin sur la neige, dans la nuit, ni le pas de la jument grise. Mais je sais que pour les deux qui restent elle erre et quête encore, invisible, tourmentée de n'être pas assez tutélaire : « Où sont, où sont les enfants?... »

***

LA « FILLE DE MON PÈRE »

Quand j'eus quatorze, quinze ans, — des bras longs, le dos plat, le menton trop petit, des yeux pers que le sourire rendait obliques — ma mère se mit à me considérer, comme on dit, d'un drôle d'air. Elle laissait parfois tomber sur ses genoux son livre ou son aiguille, et m'envoyait par-dessus ses lunettes un regard gris-bleu étonné, quasi soupçonneux.

— Qu'est-ce que j'ai encore fait, maman?

— Eh... tu ressembles à la fille de mon père.

Puis elle fronçait les sourcils et reprenait l'aiguille ou le livre. Un jour, elle ajouta, à cette réponse devenue traditionnelle :

— Tu sais qui est la fille de mon père?

— Mais c'est toi, naturellement!

— Non, mademoiselle, ce n'est pas moi.

— Oh!... Tu n'es pas la fille de ton père?

Elle rit, point scandalisée d'une liberté de langage qu'elle encourageait :

— Mon Dieu si! Moi comme les autres, va. Il en a eu... qui sait combien? Moi-même je n'en ai pas connu la moitié.

Irma, Eugène et Paul, et moi, tout ça venait de la même mère, que j'ai si peu connue. Mais toi, tu ressembles à la fille de mon père, cette fille qu'il nous apporta un jour à la maison, nouvelle-née, sans seulement prendre la peine de nous dire d'où elle venait, ma foi. Ah! ce Gorille... Tu vois comme il était laid, Minet-Chéri? Eh bien, les femmes se pendaient toutes à lui...

Elle leva son dé vers le daguerréotype accroché au mur, le daguerréotype que j'enferme maintenant dans un tiroir, et qui recèle, sous son tain d'argent, le portrait en buste d'un « homme de couleur » — quarteron, je crois, — haut cravaté de blanc, l'œil pâle et méprisant, le nez long au-dessus de la lippe nègre qui lui valut son surnom.

— Laid, mais bien fait, poursuivit ma mère. Et séduisant, je t'en réponds, malgré ses ongles violets. Je lui en veux seulement de m'avoir donné sa vilaine bouche.

Une grande bouche, c'est vrai, mais bonne et vermeille. Je protestai :

— Oh! non. Tu es jolie, toi.

— Je sais ce que je dis. Du moins elle s'arrête à moi, cette lippe... La fille de mon père nous vint quand j'avais huit ans. Le Gorille me dit : « Élevez-la. C'est votre sœur. » Il nous disait *vous*. A huit ans, je ne me trouvai pas embarrassée, car je ne connaissais rien aux enfants. Une nourrice heureusement accompagnait la fille de mon père. Mais j'eus le temps, comme je la tenais sur mes bras, de constater que ses doigts ne semblaient pas assez fuselés. Mon père aimait tant les belles mains... Et je modelai séance tenante, avec la cruauté des enfants, ces petits doigts mous qui fondaient entre les miens... La fille de mon père débuta dans la vie par dix petits abcès en boule, cinq à chaque main, au bord de ses jolis ongles bien ciselés. Oui... tu vois comme ta mère est méchante... Une si belle nouvelle-née... Elle criait. Le médecin disait : « Je ne comprends rien à cette inflammation digitale... » J'écoutais, épouvantée, ce mot « digitale » et je tremblais. Mais je n'ai rien avoué. Le mensonge est tellement fort chez les enfants... Cela passe généralement, plus tard... Deviens-tu un peu moins menteuse, toi qui grandis, Minet-Chéri?

C'était la première fois que ma mère m'accusait de mensonge chronique. Tout ce qu'une adolescente porte en elle de dissimulation perverse ou délicate chancela brusquement sous un profond regard gris, divinateur, désabusé... Mais déjà la main posée sur mon front se retirait, légère, et le regard gris, retrouvant sa douceur, son scrupule, quittait généreusement le mien :

— Je l'ai bien soignée après, tu sais, la fille de mon père... J'ai appris. Elle est devenue jolie, grande, plus blonde que toi, et tu lui ressembles, tu lui ressembles... Je crois qu'elle s'est mariée très jeune... Ce n'est pas sûr. Je ne sais rien de plus, parce que mon père l'a emmenée, plus tard, comme il l'avait apportée, sans daigner nous rien dire. Elle a seulement vécu ses premières années avec nous, Eugène, Paul, Irma et moi, et avec Jean le grand singe, dans la maison où mon père fabriquait du chocolat. Le chocolat, dans ce temps-là, ça se faisait avec du cacao, du sucre et de la vanille. En haut de la maison, les briques de chocolat séchaient, posées toutes molles sur la terrasse. Et chaque matin, des plaques de chocolat révélaient, imprimé en fleurs creuses à cinq pétales, le passage nocturne des chats... Je l'ai regrettée, la fille de mon père, et figure-toi, Minet-Chéri...

La suite de cet entretien manque à ma mémoire. La coupure est aussi brutale que si je fusse, à ce moment, devenue sourde. C'est, qu'indifférente à la Fille-de-mon-père, je laissai ma mère tirer de l'oubli les morts qu'elle aimait, et je restai rêveusement suspendue à un parfum, à une image suscités : l'odeur du chocolat en briques molles, la fleur creuse éclose sous les pattes du chat errant...

COLETTE

LE RIRE DE MOLIÈRE

Dans deux articles qui parurent ici même, et qui furent réunis ensuite en un volume, M. Bergson a donné une théorie du rire et du comique qui se rattache à l'idée générale de sa philosophie, et qui, après vingt-cinq ans, paraît aussi solide qu'au premier jour. Mais les idées de M. Bergson ne nous sont jamais présentées comme des vérités toutes faites, arrêtées une fois pour toutes; ce sont des idées en mouvement, qui nous excitent moins à adopter ces idées qu'à épuiser ce mouvement. La critique littéraire a une tendance fâcheuse à considérer les philosophes comme des intrus dans son domaine; de leur côté, les philosophes abordent parfois les problèmes de l'art et du goût avec une terrible ingénuité. Ce dernier cas n'est pas celui de M. Bergson, qui a démêlé avec une singulière finesse les replis et les nuances du comique. Et loin d'épuiser la matière, il indique à la critique la manière de l'exploiter. J'en voudrais donner un exemple à propos de Molière.

M. Bergson lui-même a pris à Molière plusieurs de ses références. Et son essai sur *le Rire et la signification du comique* aurait aussi bien pu recevoir la forme d'un essai sur Molière. Car le comique, c'est le comique de Molière, et la comédie, c'est la comédie de Molière. « Disons, écrivait Brunetière, qu'après cinquante ans écoulés bientôt, de même qu'un bon roman est celui qui se rapproche le plus du roman de Balzac, — d'*Eugénie Grandet* ou du *Ménage de Garçon* — à condition

d'être un peu mieux écrit, de même en France une bonne comédie, fût-elle de Labiche ou d'Augier, sera toujours celle qui nous rappellera le plus la comédie de Molière; et nous ne la louerons peut-être jamais mieux qu'en montrant comment, par où, par quels mérites, et au besoin par quels défauts, elle rappelle celle de Molière. » Toutes réserves faites sur le rapprochement avec le roman (M. Bourget serait aujourd'hui de l'avis de Brunetière), il est certain que Molière nous présente — après La Fontaine — l'exemple d'un genre qui s'identifie avec un de ceux qui l'ont traité et absorbé chez eux en une expression définitive. Au lieu que l'élan vital de la tragédie et du drame aboutît également sur plusieurs voies, sans qu'on puisse dire qu'Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Corneille, Racine, soient allés plus loin l'un que l'autre, l'élan de la comédie ne franchit tous les obstacles qu'avec Molière, comme l'élan vital proprement dit ne les a franchis, sur notre planète du moins, qu'avec l'homme.

***

La théorie de M. Bergson, dans ses directions essentielles, tiendrait en peu de lignes. La vie a pour ennemi, pour contraire, et aussi pour pente inévitable, l'automatisme; l'énergie vitale, en se dégradant, donne du mécanisme. Or le rire fait fonction de sifflet avertisseur, de réaction, de défense, contre cet automatisme et ce mécanisme. Nous rions quand du mécanique est plaqué sur du vivant, et le rire suffit à frapper de mauvaise conscience ce mécanique, à maintenir leur primat aux puissances de création, de souplesse et de fraîcheur. Dans les sociétés animales, qui réalisent la perfection de l'automatisme instinctif, il n'y a rien qui ressemble au rire; rire est le propre de l'homme, ou plutôt des sociétés humaines. M. Bergson lui attribue ces trois caractères : il est purement humain; il ne s'adresse qu'à l'intelligence pure; il ne concerne que l'homme en société.

Comme le génie tragique provoque la terreur et la pitié et les élève au sommet de l'art, le génie comique provoque le rire et en fait une réalité esthétique. Or l'art du XVIIe siècle constituait pour le rire vrai, le comique naturel et profond,

un milieu privilégié, puisque ces trois caractères du rire sont ceux-là mêmes que toute la critique classique reconnaît aux formes littéraires nées autour de Louis XIV.

Le rire est purement humain, et l'art classique du XVIIe siècle, s'il n'est pas purement humain, tend de toutes ses forces à l'être. Le sentiment de la nature se cantonne à peu près dans La Fontaine, regardé d'un œil terne par Louis XIV et exclu des grands genres par Boileau, ou dans madame de Sévigné, qui n'écrit pas des livres pour le public, mais des lettres à sa famille. Comme au centre de la sculpture grecque et de la peinture de la Renaissance, il y a, pour principe de cette littérature, sinon l'homme et la femme nus, du moins l'homme et la femme vrais, — l'*Homo sum*. La raison d'être de ce siècle littéraire est de descendre dans la nature humaine plus profondément et de l'exposer plus lucidement qu'on ne l'a fait avant ni après lui.

Le rire ne s'adresse qu'à l'intelligence pure. Il n'y a pas, dit M. Bergson, de comique sans impossibilité. La comédie doit donner au spectateur l'illusion qu'il comprend entièrement un personnage comique, qu'il le manie comme un objet, qu'il le possède. Le mécanique, c'est ce que l'intelligence comprend, et rire du mécanique revient à une façon de le comprendre. Dès que nous sommes émus, dès que nous sympathisons, nous ne rions plus. Or aucun siècle n'a mis plus haut que le XVIIe les valeurs d'intelligence. La philosophie qu'il a produit, le cartésianisme, est à la fois un intellectualisme et un mécanisme. Ses écrivains représentatifs sont ses auteurs dramatiques et ses moralistes. Il a voulu comprendre, comprendre, d'abord et surtout, l'homme.

Enfin le rire ne concerne que l'homme en société. Et l'art du XVIIe siècle, c'est l'art de l'homme en société, comme le lyrisme du XIXe, après Rousseau et Chateaubriand, c'est l'art de l'homme individuel, isolé, révolté. Brunetière a longuement et fréquemment montré que les genres propres au XVIIe siècle peuvent s'appeler les genres communs, les genres qui exigent un public, présent en chair et en os, comme le théâtre, le sermon, l'oraison funèbre : les moralistes, comme La Rochefoucauld et La Bruyère, ont tiré leur littérature des salons, des cercles, des sociétés. Non Pascal à vrai dire

qui a écrit ses *Pensées* seul dans une chambre : mais n'a-t-il pas fallu attendre Rousseau, Chateaubriand et le siècle du lyrisme pour que les *Pensées* apparussent ce qu'elles sont aujourd'hui? Et il ne faut pas confondre les *Pensées* avec *l'Apologie*, qui eût été un vrai livre du XVIIe siècle. L'art de la comédie, qui fait appel au rire commun, représente le genre commun par excellence.

Si nous essayons de réunir ces trois points de vue en un seul, nous pourrons dire que le XVIIe siècle s'est efforcé de créer, de diverses manières et en divers sens, des caractères, depuis les caractères tout en force comme ceux de Corneille, — ce Michel-Ange, — jusqu'aux caractères tout en modelé et en vérité, comme ceux de La Bruyère, — ce peintre hollandais. — Or il est un art dont on a épuisé toute l'essence quand on a dit qu'il crée des caractères, c'est la comédie. « En un certain sens, écrit M. Bergson, on pourrait dire que tout *caractère* est comique, à la condition d'entendre par caractère ce qu'il y a de *tout fait* dans notre personne, ce qui est en nous à l'état de mécanisme une fois monté. » Nous vivons non en tant que nous exprimons, analytiquement et de façon prévue, notre caractère, mais en tant que notre caractère évolue, se modifie, choisit. Cet enrichissement et ce choix, la comédie les laisse absolument de côté. Le caractère qu'elle met en scène peut être, comme c'est le cas dans Molière, fortement vivant; il n'en demeure pas moins un type prévu, et que nous reconnaissons parce qu'il est tiré autour de nous (non en nous bien entendu) à des centaines d'exemplaires. La comédie, dit M. Bergson, « est le seul de tous les arts qui vise au général ». Beaucoup plus que la tragédie. Un personnage tragique est lui-même bien avant d'être une passion ou un vice, et cette passion, ce vice, ne deviennent tragiques qu'en s'incorporant à lui, en passant dans la substance même de son individu. Mais le vice comique ne s'incorpore pas aux personnages, il « jouera d'eux comme d'un instrument ou les manœuvrera comme des pantins ». Tandis que le personnage de drame existe par lui-même, le personnage de comédie existe par son vice, c'est-à-dire par son caractère. « Si je vous demande, écrit M. Bergson, d'imaginer une pièce qui s'appelle le Jaloux, vous verrez que *Sganarelle* vous viendra

à l'esprit, ou *George Dandin*, mais non pas *Othello*; *le Jaloux* ne peut être qu'un titre de comédie. » Notons d'ailleurs que lorsque Molière écrivit *le Prince Jaloux* sous forme de tragi-comédie, il connut le seul échec absolu de sa carrière dramatique. La tragédie de Vénus tout entière à sa proie attachée, c'est *Phèdre*, et Racine n'eût pu appeler sa pièce *Amoureuse*. Mais ce titre parut tout indiqué à M. de Porto-Riche quand il prit la femme en émoi d'amour comme un sujet de comédie, ou de quasi-comédie (ce n'est pas un hasard si le théâtre n'a donné ses chefs-d'œuvre qu'avec les genres tranchés, et si les genres mixtes n'ont encore ni leur *Phèdre*, ni leur *Tartuffe*).

Ainsi le rire de Molière, le comique de Molière, la comédie de Molière sont installés dans l'art du XVIIe siècle comme dans leur lit naturel. Toutes les puissances de cet art tendent à réaliser la perfection de la comédie, à se traduire par le rire, par un grand rire non élémentaire et dionysiaque comme celui de Rabelais, mais clair, cristallin, apollonien, humain. Ce n'est pas seulement parlant contre le siècle, mais parlant contre son siècle que Bossuet a proféré le *Væ videntibus!* de l'Évangile, et montré, d'un geste théâtral, après le cadavre d'Henriette d'Angleterre dans la basilique de Saint-Denis, celui de Molière entre les médecins du *Malade Imaginaire*. Peut-être n'eût-il pas osé s'attaquer, du vivant de Molière, au comédien ordinaire du roi. Mais il était naturel que le prédicateur de l'Évangile dénonçât en Molière mort ce que les puissances d'immortalité avaient déjà fait de lui : le comédien ordinaire de l'humanité.

***

On a écrit souvent sur la philosophie de Molière. S'il y a une philosophie de Molière, elle ne saurait être que celle de la comédie. S'il y a une philosophie de la comédie, elle ne saurait être que celle de Molière.

Mais avant la philosophie de la comédie, il y a une philosophie du rire et du comique. Et la raison pour laquelle M. Bergson a écrit *le Rire*, c'est sans doute qu'ayant réfléchi à ce problème, il a constaté, peut-être avec quelque sur-

prise, que la philosophie du rire se rapprochait de la sienne, et que l'homme qui rit est un bergsonien qui s'ignore. Le rire, comme le bergsonisme, est une réaction contre le mécanique et le tout fait, une prise de courant sur la spontanéité de la vie. Nous rions quand la vie devient automatique, et comme l'automatisme guette la vie à chacun de ses tournants, comme nous sommes, ainsi que le disait Leibnitz, automates dans les trois quarts de nos actions, comme la vie sociale, la vie professionnelle sont des systèmes d'automatisme, il n'y a presque rien dans l'individu ni dans la société qui ne soit comique par un certain côté. Le comique, dit M. Bergson, est plutôt raideur que laideur. « Toute raideur de caractère, de l'esprit ou même du corps, sera suspecte à la société, parce qu'elle est le signe possible d'une activité qui s'endort et aussi d'une activité qui s'isole, qui tend à s'écarter du centre commun autour duquel la société gravite, d'une excentricité enfin. » On peut tomber dans l'automatisme et s'isoler, soit comme individu, d'où le comique de la distraction, soit comme faisant partie d'un groupe, d'où le comique professionnel, celui du militaire, du bureaucrate, du médecin, du professeur.

Or Molière n'a eu d'autre philosophie que l'art de dénoncer, de rendre sensibles, l'automatisme et la raideur, et d'en faire rire. L'enfant, qui est tout spontanéité et besoin de rire, discerne de bonne heure et avec finesse l'automatisme chez ceux qui l'entourent. Une maman dont parle, je crois, James Sully, fut très humiliée lorsque, après une semonce que son petit garçon paraissait écouter attentivement et les yeux fixés sur elle, l'enfant lui dit : « C'est drôle! Quand tu parles, il n'y a que ta mâchoire d'en bas qui remue. » (Eût-elle été suffisamment consolée par cette remarque de M. Bergson : « Est comique tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral seul est en cause? ») Mettons que ce soit là une exception. Les enfants aiment leurs parents, et s'ils rient à ce qu'ils aiment, ils ne rient pas de ce qu'ils aiment. C'est généralement l'automatisme du professeur qui fournit la plus riche matière aux observations comiques du jeune âge. Et l'automatisme propre à l'homme instruit se nomme pédantisme. Le Pédant

était, au temps de la jeunesse de Molière, une figure traditionnelle des troupes comiques, et il faisait pendant au Matamore, qui incarnait l'automatisme propre au militaire. *Le Pédant joué* (que Molière a utilisé comme on sait) a été inspiré à Cyrano par un de ses maîtres, comme *Ubu-roi* à Jarry. Or presque toutes les premières farces de Molière dont nous avons conservé les titres, ont le Pédant (le Docteur) comme personnage principal, et le Docteur est même le personnage le plus comique de *la Jalousie du Barbouillé.*

Le Pédant ou le Docteur prennent l'automatisme à l'une de ses sources les plus naturelles. Et cependant Molière, après en avoir usé si largement dans ses premières farces, y renonce presque après *le Dépit Amoureux*, ne l'introduit que comme pantin de hasard dans des farces rapides telles que *le Mariage Forcé* ou *la Comtesse d'Escarbagnas.* C'est que le Pédant traditionnel n'est qu'un personnage de collège, et, à partir du moment où Molière s'installe à Paris, il sent que sa comédie, faite pour des spectateurs hommes, doit s'attaquer à l'automatisme des sociétés d'hommes, non à l'automatisme des sociétés d'enfants (la pire farce s'adresse à l'enfant qui subsiste en l'homme). Le métier du pédant est de régenter l'enfant avec des formules apprises. Et le Pédant fait partie de l'enfance de la comédie au même titre qu'il appartient à la comédie de l'enfance. La comédie adulte fera rire de ceux qui régentent non plus les enfants, mais les hommes, la société, avec leurs formules apprises. Le médecin y prendra la place du Pédant. Le pédantisme sera ridiculisé non d'après des souvenirs de collège, mais sous des formes qu'il contracte dans la société, celles des précieuses, des femmes savantes, des poètes et des savants de salons, des quadragénaires qui se remettent sous la férule, comme M. Jourdain. Le rire, police sociale, se porte non aux places traditionnelles (ce qui serait un automatisme), mais aux points menacés.

L'École des Femmes, que l'on considère parfois comme le chef-d'œuvre de Molière, présente à l'état nu la lutte de l'automatique et du vivant, c'est-à-dire les puissances élémentaires du comique. Nous le voyons d'autant plus clairement que Molière (les scènes épisodiques de Georgette et

d'Alain mises à part) a réalisé ce tour de force de construire sa pièce avec un seul personnage comique, celui d'Arnolphe. Tout le comique des cinq actes coïncide donc avec le comique d'un caractère. Et pourquoi Arnolphe est-il comique? Est-ce parce qu'Arnolphe, âgé de quarante-deux ans, veut épouser une fillette de seize? Pas du tout. *L'École des Maris* nous présente comme naturelle et heureuse une union encore plus disproportionnée. Le ridicule d'Arnolphe consiste à avoir voulu et à vouloir encore préparer mécaniquement ce qui doit être le fruit le plus naturel, le plus spontané, le plus délicat de la vie, — l'amour. Il y a douze ans qu'il a choisi Agnès pour la rendre idiote autant qu'il se peut, la former aux soins de son ménage et à l'honneur de sa couche. Il s'y est pris par la force, la contrainte, le mécanique, — et il continue. Comme le docteur dispute selon les principes du syllogisme, comme le médecin guérit ou tue selon les règles, Arnolphe veut se faire aimer avec de l'autorité, des procédés, des maximes. Et plus il plaque du mécanique sur la vie, plus la vie, par ses seules forces, fait tomber ce mécanisme, le rend inutile et ridicule. Nous savons que, s'il se mariait, les précautions qu'il prend depuis douze ans pour éloigner l'infortune conjugale n'aboutiraient qu'à rendre plus assuré et plus opulent l'ombrage de son front. Tout le rythme de la pièce tient en ceci : un homme qui comprime la vie, et la vie qui, à chaque fois qu'il pèse sur elle, le repousse, le jette à terre et le bafoue. Bien qu'il soit mis par Horace lui-même au courant de toutes les ruses des deux amoureux, chacune des précautions qu'il prend tourne contre lui, comme ses douze ans de précautions ont fait tourner contre lui toute la nature d'Agnès. De sorte que l'action comique n'est que la projection dynamique d'un caractère comique. Qu'est-ce à dire, sinon que tout le comique du caractère d'Arnolphe et toute l'action de *l'École des Femmes* expriment le thème que M. Bergson appelle le diable à ressort? Mais ce serait un exemple inverse de ceux qu'il donne. Dans ceux-ci (*Le pauvre homme? Qu'allait-il faire dans cette galère?* Le Docteur du *Mariage Forcé*) le personnage comique figure un ressort sur lequel on appuie, et qui, en se détendant, en revenant à son idée fixe, fait rire. Ici au contraire le personnage comique fait rire en appuyant

mécaniquement sur une réalité vivante qui, retrouvant son équilibre et sa nature, lui heurte et lui meurtrit le nez.

Les valeurs comiques de *Tartuffe* sont inverses de celles de *l'École des Femmes*. Ici, le personnage central n'est pas comique. M. Bergson nous dit bien, et très finement : « Il est si bien entré dans son rôle d'hypocrite qu'il le joue, pour ainsi dire, sincèrement. C'est par là, et par là seulement, qu'il pourra devenir comique. » Et je crois d'ailleurs que Coquelin l'avait compris ainsi. Tartuffe n'est pas l'imposteur, c'est le cagot, ou, mieux, le cafard. Ce que Molière (pour des raisons de prudence) donne pour un masque est bien une figure. J'accepterais ces lignes de M. Bergson à condition de changer le *pourra* en *pourrait*. Car enfin, à aucun moment de la pièce (sauf un seul, auquel je vais venir, et l'exception confirmera la règle) Tartuffe n'est comique. On conçoit fort bien un Tartuffe comique, et (Molière y a peut-être d'abord songé) comique de la manière que dit M. Bergson. Alors c'était une autre pièce. Le plan de Molière veut que d'un bout à l'autre Tartuffe reste odieux : mais d'autre part *Tartuffe* est une comédie, il a pour sujet la mécanisation de l'homme et le grotesque humain, et l'on sait quel art prodigieux Molière a employé à maintenir sur le plan comique un sujet qui ne l'est pas. L'homme comique sera Orgon, et nous pourrons considérer *Tartuffe* comme le type de la pièce conçue sur le deuxième thème bergsonien : le thème du pantin à ficelles. Le pantin à ficelles, c'est Orgon, les doigts qui le font mouvoir c'est Tartuffe. Toute la tirade

> Ah! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre!...

et la scène où Orgon chasse son fils nous en donnent la sensation physique, nous font éprouver dans nos membres même le jeu de ficelles qui réunit au corps de la dupe la main du scélérat. On trouverait un exemple non certes plus important, mais encore plus caractéristique, dans la scène de *l'Avare* entre Harpagon et Frosine. Harpagon est le pantin, Frosine la main. Mais la ficelle ne peut faire marcher que la moitié du pantin. Quand Frosine lui laisse espérer l'amour de Marianne, il prend son air gai, il « marche ». Quand Fro-

sine lui demande de l'argent, il prend son air sérieux, il ne « marche pas ».

J'ai dit que Tartuffe, au théâtre, ne faisait rire qu'une fois, et d'une explosion générale : c'est quand il est démasqué par Orgon. Sarcey écrit qu'il a vu jouer Tartuffe des centaines de fois, et que l'effet, sur tous les publics, est toujours prodigieux. A ce vers :

Ah! ah! l'homme de bien! vous m'en vouliez donner?

« un rire s'élève de tous les coins de la salle : un rire de vengeance, si vous voulez, un rire amer, un rire violent, peu importe! » Et ces épithètes indiquent que pour Sarcey ce n'est pas le rire ordinaire. On ne rit pas seulement du mot d'Orgon, qui est en effet comique, et qui apporte, comme un fleuve à la mer, son tribut à l'insondable bêtise du personnage. On rit bien de Tartuffe, — non de ce qu'il dit, puisqu'il ne dit rien, mais de cela même qu'il ne peut plus rien dire. Au fond c'est le rire qui vous prend devant une personne qui tombe. Un enfant qui tombe ne fait rire personne. Un grave magistrat qui s'étalera par terre en suivant un cortège officiel fera rire toute une ville, parce que ce qui tombe avec lui c'est le prestige social, le masque public, qui en impose à toute cette ville, à toute une nation. Cette fiction de vie sociale, qui, brisée un moment, devient tout à coup du mécanique et du physique, cela fait rire. Dans *Tartuffe*, ce qui tombe tout à coup, ce qui se brise d'une façon retentissante avec les éclats même du rire, c'est le masque de Tartuffe, ce masque qui n'en est pas un pour les psychologues, mais qui en est un pour le public (et cela légitime après tout le titre de *l'Imposteur*). Le comique n'est pas dans le caractère de Tartuffe, pas plus que dans celui du magistrat qui s'aplatit, mais bien dans l'accident qui leur arrive. Vous me direz que si nous avions pour l'un ou pour l'autre de l'amour, de la vénération, nous ne ririons pas (la fille de Triboulet ne rit pas de son père) et que par conséquent le caractère social de l'un, le caractère individuel de l'autre, entrent pour quelque chose dans notre rire. D'accord. Nous rions quand Tartuffe tire la ficelle à laquelle répond Orgon, et nous rions encore quand la ficelle casse dans ses mains.

Au troisième thème comique que dégage M. Bergson, celui de la boule de neige, il semble au premier abord que rien ne réponde dans Molière. M. Bergson n'en donne pour exemple que les péripéties accumulées par le hasard dans le vaudeville ordinaire. En réalité il s'agit du type de vaudeville dont la formule a été fournie à la deuxième moitié du XIXe siècle par *le Chapeau de paille d'Italie*, et dont la vogue ne paraît pas encore épuisée. N'est-ce pas cependant à ce thème qu'on peut rattacher *l'Étourdi*? Le fait que la pièce est empruntée à un original italien, d'ailleurs fortement modifié, n'importe pas : Molière a choisi, traité, animé le sujet. *L'Étourdi* est un enlèvement différé par des circonstances qui font boule de neige, comme *le Chapeau* est une noce dont le terme est différé par un enchaînement analogue. Mais la boule de neige, qui soumet les caractères aux circonstances, n'est que le plus bas degré du comique, et Molière, dès *les Précieuses Ridicules*, retournera définitivement cette formule, en soumettant les circonstances aux caractères. Déjà dans *l'Étourdi*, l'intérêt était non seulement dans la boule de neige, mais dans l'entrain et le génie de Mascarille, crevant tous les obstacles comme un écuyer de cirque des cercles de papier.

Si le plus bas degré du comique est représenté par une comédie où il n'y a que des circonstances sans caractères, le plus haut degré serait peut-être atteint par une comédie où il n'y aurait que des caractères sans circonstances. Et tel est précisément le cas du *Misanthrope*. D'autre part, selon la définition bergsonienne, ce qui fait le comique d'un caractère, c'est la raideur. Il était dès lors naturel que Molière considérât cette raideur à l'état pur, l'isolât en un caractère, qui est précisément celui d'Alceste. Le rire provoqué par la raideur vient de ce que la raideur est suspecte à la société, de ce que la société exige au contraire de l'individu une souplesse constamment entretenue et disponible. A la raideur devait donc s'opposer, dans la comédie même, la vie de société, et la comédie de la raideur devait s'identifier avec la mise en scène de la vie de société. Le ridicule, dans Alceste, ne porte nullement, comme l'a dit lourdement Rousseau, sur la vertu, mais sur la raideur. Si Molière avait donné un vice ou un

travers à Alceste, le ridicule eût porté sur ce vice ou ce travers. Et, comme il ne lui en a pas donné, le ridicule ne porte que sur la raideur, c'est-à-dire sur l'essence du comique. Cette pointe extrême et logique du comique ressemble à ce que devient chez Corneille la pointe extrême et logique du tragique : le tragique est à base de volonté comme le comique est à base de raideur; et la formule dramatique de Corneille produit dans *Pompée* ou *Rodogune* la volonté pour la volonté, comme celle de Molière devient dans *le Misanthrope* la raideur pour la raideur. Il serait intéressant (mais il y faudrait trop de juges) de rechercher pourquoi la comédie réussit pleinement là où la tragédie échoue à moitié.

Alceste fait rire par la seule raideur de son caractère. Cette raideur est mise en valeur d'abord par les agitations et les grimaces de trois pantins à ficelle, Oronte, Acaste, Clitandre, — deuxième figure comique —; ensuite par un Tartuffe femelle entre les mains duquel la ficelle casse deux fois, Arsinoé (la première fois sur la souplesse de Célimène, la seconde fois sur la raideur d'Alceste), troisième figure comique —; enfin par cette souplesse de Célimène, qui n'est pas un personnage comique, mais qui est un personnage vivant. Nous pouvons ne pas aimer Célimène, mais nous l'admirons toujours un peu, et nous n'en rions jamais. Si elle nous fait rire, c'est, comme Molière lui-même, et comme Rivarol, par son esprit. Même lorsque après avoir arrangé comme on sait Arsinoé, devant les marquis, elle l'accueille avec des démonstrations d'amitié, nous rions d'Arsinoé plus que de Célimène, et le

Madame, sans mentir, j'étais de vous en peine!

suffit pour que Célimène soit de moitié dans notre rire, et le gouverne. Ce rire de joie qui secoue la salle quand Tartuffe est démasqué, vous ne l'entendrez pas quand, dans la scène des billets, Célimène est pareillement découverte. Or si nous rions, c'est d'Alceste et des marquis envers lesquels tromperie était justice. Eux partis, on ne rit ni d'Alceste ni de Célimène, et la scène n'a plus rien de comique, elle est simplement humaine.

Le Misanthrope occupe dans la comédie une place à part.

On pourrait l'appeler la comédie de la comédie. Dans ce milieu de conscience claire, paraissent être contredites les lois ordinaires du comique, qui implique chez les personnages une certaine inconscience. « Le comique, dit M. Bergson, est inconscient. Comme s'il usait à rebours de l'anneau de Gygès, il se rend invisible à lui-même en devenant visible pour tout le monde. Un personnage de tragédie ne changera rien à sa conduite parce qu'il saura comment nous la jugeons; il pourra persévérer, même avec la pleine conscience de ce qu'il est, même avec le sentiment très net de l'horreur qu'il nous inspire. Mais un défaut ridicule, dès qu'il se sent ridicule, cherche à se modifier, au moins extérieurement. » Pourrait-on le dire d'Alceste? Alceste est peut-être le seul personnage comique qui ne craigne pas le ridicule, qui l'exige au contraire et qui y trouve son élément naturel.

> Tous les hommes me sont à ce point odieux
> Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

Il paraît donc invulnérable, intérieurement, au ridicule. Et cependant, puisque c'est un personnage comique, il faut bien qu'il ait un talon d'Achille, un travers dont il ne saurait accepter de prendre conscience sans le démentir ou s'en corriger. Et ce point vulnérable, il ne faut rien moins, pour le trouver, que la finesse de Célimène. Les derniers vers du portrait qu'elle trace d'Alceste nous le font connaître :

> Et ses vrais sentiments sont combattus par lui
> Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

Alceste pourra accepter toutes les conséquences de sa raideur et de sa misanthropie, sauf celle-là. Le voilà pire que Philinte. Philinte se contente, par « philanthropie », de cacher ses vrais sentiments, de leur en substituer d'autres. Alceste, par misanthropie, par manie de la sincérité, les combat. Pour rendre Alceste ridicule, Célimène le fait paraître dans cette fausseté même qu'il vient de reprocher aux autres. Elle met en lumière, chez lui, le contradicteur. Et le contradicteur est franchement ridicule, d'un ridicule bien classé. Il rentre dans le genre du pantin à ficelles. Il suffit de prendre devant lui une attitude ou d'exprimer une opinion, pour

qu'il se transporte automatiquement vers l'attitude ou l'opinion contraire. Alceste n'est peut-être pas cela, mais Célimène veut qu'il soit cela pour être ridicule à son tour, lui qui vient de ridiculiser autrui. Car, devant la raideur, Célimène représente l'esprit social qui la dénonce. Et Alceste lui-même rend hommage à son succès :

Les rieurs sont pour vous, madame, c'est tout dire.

Célimène a d'ailleurs une bonne raison de ne pas être ridicule : elle a vingt ans. Il est vrai qu'Alceste n'en a peut-être pas beaucoup plus (nous avons aujourd'hui besoin d'un effort de réflexion pour l'admettre, et au théâtre son rôle, comme celui de Célimène, s'est fixé vers la quarantaine) et que les deux marquis les ont à peine. La jeunesse, dans Molière comme dans le XVIIe siècle, n'est presque jamais ridicule, et les jeunes filles jamais : il n'y a pas de Thomas Diafoirus femelle (il est vrai que les auteurs dramatiques et les romanciers se sont rattrapés depuis). C'est que la jeunesse n'est pas l'âge de la raideur, et surtout qu'elle ne l'était pas au XVIIe siècle, où l'éducation mondaine était plus rapide, et où l'âge ingrat se prolongeait moins qu'aujourd'hui. En tout cas les raideurs et les travers de la comédie ont besoin de caractères fixés, invétérés, ankylosés. Les vrais personnages de comédie seront les vieillards, ou tout au moins des personnages déjà pourvus de fils et de filles à marier. Le mariage de ces fils et de ces filles sera (*le Misanthrope* mis à part) le sujet presque obligatoire de la comédie. L'attitude insolente du *Fils Naturel* devant son père, dans la pièce de Dumas fils, ayant révolté le public, Sarcey se demande pourquoi le même public accepte si bien les pères ridicules et bafoués de Molière. Cela tient, répond-il, au respect traditionnel qu'on a pour Molière. Mais pourquoi les acceptait-on déjà au XVIIe siècle? Sarcey en donne ces deux raisons que l'autorité paternelle était bien assise, les pouvoirs les moins discutés étant les plus tolérants, — et que le public de Molière étant un public lettré qui se rappelait l'antiquité, respectait la tradition de Plaute comme nous respectons celle de Molière. Les deux raisons me paraissent médiocres. Il n'est pas vrai que les pouvoirs les moins discutés sont les plus tolérants : s'ils ne

sont pas discutés c'est qu'ils ne tolèrent pas de l'être, et ils ne le tolèrent que lorsqu'ils ne peuvent plus l'empêcher. Et à supposer que la seconde raison fût valable pour le XVIIe siècle, le serait-elle pour le temps de Plaute, dont le public ignorait les modèles grecs, et considérait l'autorité paternelle comme une magistrature sacrée? La vraie cause paraît être (et Sarcey, homme de théâtre, aurait dû le voir) dans les exigences mêmes du genre comique. Le rire et le sens du comique font partie d'une police inconsciente de la société qui cherche à éliminer du corps social la raideur de l'automatisme. Or la raideur et l'automatisme sont l'apanage inévitable de la vieillesse et de l'âge qui la précède immédiatement. L'homme alors vit sur ses habitudes acquises et sur son caractère formé. Il est donc une proie toute désignée pour le rire, et le terme vieillard de comédie s'entend fort bien. Le cadre naturel de la comédie, de Ménandre à Molière, c'est une famille où la vie jeune et souple triomphe de la vie mécanisée. Cette dérision à l'égard des vieillards, localisée dans la comédie, peut fort bien coexister, à Rome et en France, avec le respect ordinaire de la vieillesse : ils ne mettent pas en jeu le même appareil social, pas plus que le châtiment des enfants et l'amour des enfants ne mettent en jeu le même appareil moral. Reste la question de savoir pourquoi le public n'a pas accepté l'outrage au père dans *le Fils Naturel*. Tout simplement parce que *le Fils Naturel* n'est pas une comédie, mais un drame bourgeois, qui comporte des lois dramatiques très différentes. Le public du XVIIe siècle n'eût pas davantage accepté cela dans une tragédie. Le père du *Fils Naturel* peut être odieux, il n'est pas ridicule, et comme le public ne rit pas de lui, comme son fils non plus ne rit pas de lui, mais l'insulte, nous n'avons plus du tout affaire aux lois ordinaires du rire et du comique.

Car le comique de Molière, de lui-même, ne tourne jamais au drame. Mais il dépend de nous d'en tirer, si nous voulons, du drame. Le vers célèbre d'Alfred de Musset serait plus vrai s'il disait non qu'on devrait pleurer de cette gaîté, mais qu'on en pourrait pleurer. La foule qui rit aux pièces de Molière le comprend pleinement, sainement, et comme il a voulu être compris. Celui que *l'École des Femmes* et *le Tar-*

tuffe induisent à des réflexions tristes sur la nature humaine, ajoute à Molière une philosophie qu'il n'a pas cherchée, mais qui ne le dénature pas, et que son œuvre accepte et supporte. Quand on représenta *Boubouroche*, Courteline voulait qu'on jouât une partie du second acte en drame, et Antoine lui dit ce vrai mot d'homme de théâtre : « Il faut tout jouer en farce; s'il y a du drame, il sortira tout seul. » Ainsi, du rire de Molière, le sérieux, le drame sortent tout seul, sortent d'autant mieux que tout est poussé vers la gaîté et la farce. C'est que le vrai rire comique est un flux qui a pour reflux la réflexion sur le rire, réflexion qui ne fait plus rire.

***

Les fines analyses que M. Bergson a données du rire et du comique nous ont servi à reconnaître les sources du rire et les directions du comique moliéresques. Mais Molière n'est pas seulement un homme qui fait rire et un inventeur de comique : c'est un créateur de ces êtres organisés, complets, vivants, que sont ses comédies. Et si le rire et le comique ont leurs lois, la comédie aussi a les siennes, des lois nouvelles, originales, qui ne peuvent se déduire de celles du rire et du comique, et qui exigent qu'on pose à leur sujet d'autres problèmes, qu'on emploie une autre méthode, plus littéraire que psychologique.

M. Bergson lui-même nous fournira un exemple intéressant de ce besoin où nous sommes de nous adapter ici à un problème nouveau. Il remarque avec raison que rien n'est plus naturellement comique que la distraction, isolement individuel que le rire social corrige ; « avec la distraction, on n'est peut-être pas à la source même du comique, mais on est sûrement dans un certain courant de faits et d'idées qui vient tout droit de la source ». Mais il ajoute, ou plutôt il conclut que le distrait « a tenté généralement la verve des auteurs comiques ». Or l'expérience nous montre qu'il n'en est rien. Il n'y a pas un seul distrait professionnel chez Molière, bien qu'on trouve une jolie scène de distraction dans *l'École des Femmes*. Il n'existe au théâtre qu'une seule comédie qui roule sur la distraction. C'est *le Distrait*, de

Regnard. Et *le Distrait* est la plus médiocre comédie de Regnard, la seule qui ait absolument disparu, et depuis longtemps, du répertoire. Aucun public ne la supporterait. M. Bergson nous cite comme un bon exemple de comique un philosophe aux théories duquel on objectait l'expérience, et qui répondit : L'expérience a tort. Or l'expérience nous montre, dans la distraction, du comique incontestable qui n'est jamais devenu comédie. Il est peu probable qu'elle ait tort, peu probable que les auteurs dramatiques qui se sont méfiés de ce sujet aient eu tort. M. Bergson nous a trop bien appris à ne pas conclure de la solution d'un problème particulier à la solution d'un autre problème particulier, pour que nous négligions cette occasion de distinguer, fût-ce contre lui, le problème du comique et celui de la comédie.

Quand Regnard écrivit *le Distrait*, le théâtre comique était sous l'influence des *Caractères* de La Bruyère. Déjà les *Caractères* de Théophraste étaient probablement en recueil d'exemples à l'usage de la comédie attique, et il y aurait tout un livre à écrire sur l'imitation de La Bruyère par la comédie postérieure à Molière. Influence peut-être fâcheuse : La Bruyère c'est, artistiquement, l'anti-Molière, comme Fénelon c'est, moralement, l'anti-Bossuet. Or le Ménalque de La Bruyère, morceau de bravoure dans son livre, sautait trop aux yeux pour qu'on n'essayât pas bien vite de le mettre au théâtre. Regnard s'y essaya, échoua, et on ne recommença plus.

Déjà, en lisant le portrait de Ménalque, nous sommes frappés de ceci : que chacun des traits rapportés est comique, et que l'ensemble du portrait l'est fort peu. Ménalque nous paraît un personnage mécanique créé pour supporter tous ces traits de distraction, laborieusement colligés, et dont l'accumulation est invraisemblable. Ce qui manque absolument à ce portrait c'est le mouvement, et par conséquent la vie. Ce portrait, si artificiellement construit, paraît égaré dans le livre de La Bruyère comme il est perpétuellement égaré dans le monde. C'est que le distrait n'est pas un caractère, mais le contraire d'un caractère, et à plus forte raison d'un caractère comique. Un distrait c'est une série d'actes de distraction, avec lesquels on ne peut ni remplir cinq actes,

ni créer un mouvement continu et croissant. « Avec toutes vos interruptions, disait le président de la Chambre à je ne sais quel braillard, vous feriez un très beau discours. » Voire! Pas plus qu'on ne fait une comédie avec des actions comiques.

Une comédie c'est un mouvement, je ne dis pas nécessairement une action. Il n'y a guère d'action dans *le Misanthrope*, et pourtant il y a comédie parce qu'il y a mouvement; le mouvement furieux d'Alceste lâché dans un salon, dans le monde, et qui, du premier vers, mimé par le mouvement du corps autant que dit par la voix, jusqu'au dernier, celui de la fuite vers un endroit écarté, anime et entraîne tout. Toutes les pièces de Molière sont en mouvement physique, aussi bien réglé sur le corps humain que la période antique sur les poumons de l'orateur, et c'est pourquoi nous le voyons si à son aise dans la comédie-ballet. Il y a du ballet, du mouvement puissant, réglé, comique, jusque dans *le Misanthrope* et dans *le Tartuffe*. Got disait à Sarcey, des scènes de Molière, « qu'il n'y avait rien de si facile que de mettre de la musique dessous; le moment des modulations est indiqué, et la progression constante de la phrase musicale est suivie avec un art prodigieux jusqu'à l'explosion finale de la masse de l'orchestre ». Ce que Got dit de chaque scène, on peut le dire, mieux encore, de chaque pièce.

On a parlé beaucoup des trois unités, mais il en est une dont on n'a rien dit, sans doute parce qu'elle va de soi, dans la tragédie aussi bien que dans la comédie : c'est l'unité de mouvement. Une comédie sur le distrait, faite de cette série de petits mouvements tourbillonnaires que sont les distractions, manquerait de cette unité, et c'est pourquoi elle est impraticable. Les pièces qui sont toutes en « mots » laborieusement amenés et qui manquent de mouvement général fatiguent vite le spectateur. « Est comique, dit M. Bergson, tout incident qui appelle notre attention sur le physique d'une personne alors que le moral est seul en cause. » C'est exact. Mais il ajoute que le poète tragique a soin d'éviter tout ce qui pourrait rappeler la matérialité de ses héros : ils ne boivent pas, ne mangent pas, ne se chauffent pas, même ne s'assoient pas. Soit. Mais les personnages comiques guère plus, et

la vraie raison est-elle bien celle-là? Si les trois quarts au moins d'une pièce tragique ou comique sont joués debout, si les personnages marchent, passent, s'arrêtent momentanément sur la scène, c'est qu'ils figurent le mouvement tragique ou comique, qu'ils sont autant de mobiles animés par la *vis comica* ou l'*aura tragica*. Qu'il s'agisse de *Tartuffe* ou du *Misanthrope*, de *Cinna* ou de *Britannicus*, on s'assied au milieu de la pièce, dans une scène d'arrêt, d'explication ou de conversation. Mais il est absolument de règle qu'une tragédie ou une comédie ne commencent ni ne finissent jamais sur une scène assise; parce qu'elles doivent commencer sur du mouvement et finir sur du mouvement. Prenez les tragédies de Corneille et de Racine et les comédies de Molière. Deux fois sur trois, au moins, l'un des six derniers vers commence par le mot *allons!* ou bien contient un terme de mouvement analogue. Si la première scène du *Tartuffe* est le chef-d'œuvre de l'exposition comique, comme l'exposition de *Bajazet* est le chef-d'œuvre de l'exposition tragique, cela tient à ce que l'une et l'autre sont conçues sur un thème de mouvement, celle de *Tartuffe* sur la marche endiablée de madame Pernelle, la seconde sur l'arrivée d'Osmin. Une tragédie ou une comédie finissent sur *Allons!* comme la messe sur *Ite missa est*. Voyant madame Sarah Bernhardt mutiler la fin de *Phèdre*, supprimer le *Allons!* de Thésée pour avoir l'avantage de terminer la pièce sur les vers qu'elle-même prononçait en mourant, cette sardoufication de Racine me donnait autrefois à peu près la sensation des feuilles de vigne qui corrigent les antiques au Musée du Vatican.

Le mouvement est, si possible, encore plus essentiel à la comédie qu'à la tragédie. Il y aurait une manière originale et féconde de refaire toute la critique dramatique : ce serait de découvrir et de formuler le schème moteur de chaque pièce, un schème moteur qui, à la limite, s'exprimerait peut-être soit par une formule algébrique, soit par une phrase musicale. Mais au-dessus des schèmes moteurs de chaque comédie, on pourrait formuler un schème moteur général de la comédie. M. Legrand a donné à un livre érudit et bien fait sur la comédie nouvelle à Athènes, le titre *Daos*. Daos, le Davus latin, c'est l'esclave habile, le *servus callidus* qui

mène la pièce, et qui se retrouve dans la comédie italienne, dans Molière, jusqu'à ce qu'il arrive avec Figaro à l'apothéose où il disparaîtra. Comment se fait-il donc qu'à Athènes, à Rome, en France, dans les trois littératures classiques, la comédie ait tourné autour de ce type? La tradition ne se serait pas établie s'il n'y avait eu une raison profonde. Tout simplement le *servus callidus* est le délégué au mouvement. Ce n'est pas le personnage comique, sauf quand il reçoit des coups. Il fait rire de ses dupes beaucoup plus que de lui. Mais il est mieux que le personnage comique. Il est la comédie elle-même. La comédie française classique commence et finit sur ce thème, avec *l'Étourdi* et avec *Figaro*. Or qu'est-ce que *l'Étourdi?* C'est Mascarille en mouvement. Et qu'est-ce que *le Mariage?* C'est Figaro en mouvement. *l'Étourdi* a été écrit à Lyon peut-être dans les plus joyeuses années de Molière, celles dont d'Assoucy nous a laissé un gai crayon. Rien d'étonnant que Molière y ait omis le lyrisme pour du mouvement comique. *Vivat Mascarillus fourbum imperator!* Mais *imperator* de comédie, et qui ne veut que la comédie, et qui ne vit que pour elle. Quant à Figaro, la fin de son mouvement est de sauter de la comédie dans la vie politique, de faire la Révolution, et d'enterrer, avec l'héritage de Philémon et de Ménandre, deux mille ans de théâtre.

Mais si les farces de Molière sont menées volontiers par le Daos comique (Scapin, Mascarille, Sbrigani) il ne saurait en être de même des grandes comédies. Il faut qu'elles soient menées non du dehors par un maître fourbe, mais du dedans par les vices et les travers humains. Et cependant la figure extérieure du mouvement comique reste la même. Ce n'est plus le serviteur, c'est la servante. Ces servantes, invention originale de Molière, les Dorine, les Nicole, les Toinette, à quoi servent-elles dans l'action proprement dite? A rien. Elles ne servent qu'à mettre du mouvement, à incarner la force comique. Et c'est pourquoi elles sont, avec ce mouvement, l'âme de la comédie. Enlevez de *Tartuffe*, Dorine, madame Pernelle, monsieur Loyal. Il vous reste tous les caractères et toute l'intrigue, vous n'avez en apparence supprimé que des hors-d'œuvre, des entr'actes. En réalité, vous avez supprimé, avec le mouvement de la comédie, la comédie

même, vous lui avez coupé bras et jambes, il ne vous reste et il n'en reste qu'un drame.

Voyez ce miracle de mouvement qu'est la scène de monsieur Loyal succédant à celle de l'incrédulité de madame Pernelle. Monsieur Loyal ne bouge guère, mais sa froide impudence excite les bras à frapper comme le violon exciterait les jambes à danser. On ne donne pas de coups de bâton dans la haute comédie, et Boileau (aussi agélaste en ces matières que notre distingué confrère du *Temps*) ne voudrait même pas qu'on en donnât dans les *Fourberies de Scapin*. Mais voyez-les, ces coups de bâton, frémissants et peints sur la scène (comme la possession physique dans tels vers de *Phèdre*) mieux que s'ils étaient reçus en chair et en os. D'abord le poing d'Orgon

> Du meilleur de mon cœur je donnerais sur l'heure
> Les cent plus beaux louis de ce qui me demeure,
> Et pouvoir à loisir sur ce mufle asséner
> Le plus grand coup de poing qui se puisse donner.

Puis les fourmis qui se communiquent au bras de Damis :

> A cette audace étrange
> J'ai peine à me tenir, et la main me démange!

Mais Dorine, qui représente l'âme de la comédie, tient à ce que les formes traditionnelles soient observées, à ce que tout se passe sous le bois classique :

> Vous pourriez bien ici, sur votre noir jupon,
> Monsieur l'huissier à verge, attirer le bâton!

La comédie étant un art de mouvement, Molière n'est le maître de la comédie que parce qu'il est le maître du mouvement comique. La comédie c'est le comique plus que le mouvement organisateur, et quand ce mouvement organisateur est puissamment et pleinement présent, le comique lui-même passe au second plan. Il peut n'y avoir dans une comédie de Molière qu'un seul personnage comique : c'est le cas de *l'École des Femmes*, et jamais tous les personnages d'une de ses pièces ne le sont. Il peut y avoir, en même temps que des situations comiques, des situations tragiques : c'est le cas du *Tartuffe*. Mais, si les caractères et les situations ne sont pas nécessairement comiques, le mouvement est toujours un

mouvement comique : condition nécessaire et suffisante d'une comédie.

Analyser ce mouvement comique, coïncider avec l'élan créateur de la comédie, demanderait de longs développements. J'ai voulu montrer seulement, à propos de Molière, que cet élan créateur pose des problèmes originaux qui dépassent le problème du comique et ne sauraient y être ramenés. Si j'écrivais une *Philosophie de Molière,* elle serait plus proche de Sarcey que de Brunetière. Elle porterait sur la manière dont Molière a vécu son art, sur les habitudes qui ont peu à peu fait coïncider son génie avec le génie même de la comédie. Son cas est sans doute analogue à ceux de Shakespeare et de Corneille. Savoir parler une langue c'est savoir penser en cette langue. Ces hommes n'ont parlé ainsi théâtre que parce qu'ils pensaient théâtre. Mais leur pensée qui est une pensée de théâtre, la critique la considère comme si elle se produisait à la ville. Et les conditions mêmes de la critique font qu'on ne parviendra sans doute jamais à dissiper complètement ce malentendu. Je crois qu'une philosophie comme celle de M. Bergson, une analyse du mouvement, peuvent nous y aider.

ALBERT THIBAUDET

DERRIÈRE LES VIEUX MURS EN RUINES[1]

20 *décembre* 1915. — Trois fumeurs de kif rêvent au coin de la place, devant l'échoppe du kaouadji [2].

Le jour s'achève, triste et sombre, quelques feuilles d'un vert flétri jonchent le sol. Elles ne savent pas mourir en beauté. L'automne est une apothéose pour notre vieux monde, le suprême éclat des choses finissantes, plus exquises d'être à l'agonie. L'Afrique ne connaît que l'ivresse ardente du soleil; dès qu'il disparaît, elle s'abandonne, lamentable.

Mais les fumeurs échappent à la mélancolie des saisons : un chardonneret chante au-dessus de leurs têtes, dans une cage suspendue à l'auvent de la boutique; un pot de basilic, placé devant leurs yeux, arrondit sa boule verte et le kif s'évapore lentement, fumée bleuâtre, au bout des longues pipes ciselées et peintes.

Ils ont ainsi toutes les chansons, toute la verdure et tout le soleil...

Ce sont deux jeunes hommes et un vieillard. Leurs yeux vagues larmoient, perdus dans le mystère d'une extase; ils ne bougent pas, respirent à peine. Leurs visages doux et béats s'alanguissent en une même torpeur voluptueuse.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er janvier 1922.
2. Vendeur de café.

Le vieillard murmure des paroles sans lien, d'une étrange voix chantante et suave :

— Viens Lella!...

... ô ma gazelle!

... mon petit œil!

... mon petit foie!

... Viens, ô ma dame! ma cherifa!...

... Viens!

Le jour s'éteint.

Les fumeurs de kif continuent à contempler le vide.

Mollement un mûrier trempe ses branches dans la nuit, et les feuilles tombent silencieuses, comme à la surface d'un étang.

10 *janvier* 1916. — Ma voisine de terrasse, — la farouche, l'inquiète, la chevrette noire et soupçonneuse, — ne s'enfuit plus à mon approche. Lella Meryem dut lui faire savoir que je serais une alliée.

Parce que les tourments sont trop lourds à supporter dans l'isolement, parce que sa mère et les autres femmes du logis la trahiront pour quelques réaux, c'est à moi, l'étrangère, la Nazaréenne, que Lella Oum Keltoum découvre sa détresse... Un soir, elle osa m'appeler, et depuis lors, au moghreb, comme toutes les Marocaines et tous les oiseaux babillards, perchée sur le mur qui sépare nos terrasses, elle bavarde inlassablement.

Mais, à mesure que le crépuscule assombrit le monde, Lella Oum Keltoum sent épaissir les ténèbres de son cœur et noircir la fatalité.

Étrange enfant, mauvaise, irascible, sans beauté ni grâce, et cependant attachante en sa révolte désespérée. Elle lutte, elle se cabre, elle brave sa mère, son tuteur, les notaires et le cadi, tous vendus au chérif pour la livrer comme une proie. Elle crie sous les coups, a des ruses puériles, répond à la violence par de fausses promesses, mais jamais ses lèvres ne prononcent l'acceptation solennelle qu'imposa la prudence du père. L'entêtement de cette fillette l'emporte sur le superbe Moulay Hassan et déjoue ses profonds desseins.

Lella Oum Keltoum exècre sa mère, ses négresses et les

parentes de son entourage. Elle les maudit, par derrière, d'effroyables malédictions.

— Puissent les punaises rouges te dévorer tout entière!

— Puisse ta langue enfler dans ta bouche et t'étouffer!

— Puisse ton ventre se couvrir de lèpre!

— La cécité dans tes yeux, s'il plaît à Dieu!

Elle affirme son autorité sur les esclaves comme une enfant rageuse, leur jette ses babouches au visage, les humilie et les frappe haineusement.

Lella Oum Keltoum éprouve une joie mauvaise en me contant les tourments qu'elle leur inflige. Ses yeux de chatte, vifs et perçants, luisent de cruauté...

Chaque jour cependant approche le terme de son malheur... Qui saurait modifier les arrêts d'Allah?

— Pourquoi, — lui dis-je, — refuses-tu d'épouser Moulay Hassan? Il est riche, noble et grand parmi les grands!... Combien de vergers, de terres et de belles demeures il possède! Il te donnerait beaucoup de présents.

— Il est vieux, — réplique-t-elle d'une voix irritée, — il a trois femmes, et moi je veux mon cousin Moulay El Fadil...

— Quoi, ce jouvenceau qui étudie à la mosquée?

— Oui, sa barbe est encore toute petite... nous avons joué ensemble quand nous étions enfants. C'est lui que je préfère.

— Sais-tu seulement s'il te veut pour épouse?

— Par Allah, qui donc refuserait mes biens? — riposte la fillette en se rengorgeant. — Mais Moulay Hassan est puissant et le fils de mon oncle a peur... Moi, je ne crains personne, — ajoute-t-elle avec un rire acide.

Sa brusque expansion s'arrête, son regard s'éteint... et j'aperçois sa mère, la grosse négresse mielleuse qui s'approche, tout épanouie d'affabilité. Ses hanches trop lourdes la font osciller de droite et de gauche, tel un kemkoum[1] de hammam. Elle exhale un parfum de roses et d'huile rance.

Nous échangeons d'innombrables politesses et nos sourires les plus suaves.

1. Cruche ventrue en cuivre dont le fond est arrondi et qui ne peut se tenir sans branler.

— Puisses-tu, — ajoute enfin Marzaka la négresse, — raisonner un peu cette folle! Je n'ignore pas ton entendement et les gens louent ta prudence.

— Il ne saurait y avoir meilleurs conseils que ceux d'une mère, — répondis-je, afin de ne point éveiller sa méfiance. — Les jeunes ont tout avantage à consulter leurs devanciers.

Je craignis, un instant, de m'attirer, par ces paroles, la rancune de Lella Oum Keltoum. Mais, habituée aux ruses, elle sut deviner la mienne, car elle insista pour que je vinsse le lendemain, sur l'invitation que m'en faisait la négresse.

Bien que nos demeures soient mitoyennes, il me fallut faire un long détour afin d'arriver chez mes voisines. Leur porte se terre au fond d'une impasse, à laquelle on n'accède que par un dédale de ruelles sombres et ruinées.

Le palais de Sidi Mhammed Lifrani se dégrade aussi lamentablement que les masures d'alentour. De longues crevasses, d'où s'échappent des herbes et des résédas sauvages, lézardent ses murailles; les pluies ont raviné sa façade. La somptuosité du patio, pavé de marbres noirs et blancs, proteste contre l'incurie des habitantes. Une lèpre jaunâtre ronge les ciselures des stucs; les colonnes s'effritent, les mosaïques arrachées aux murs y ont laissé de petits trous poussiéreux; les précieuses peintures et les ors des boiseries meurent sous les infiltrations de l'hiver. Dans les salles négligées, traînent de vulgaires ustensiles; les esclaves roulent le couscous et allument des canouns sur les tapis... Les sofas n'ont pas même la décence de leur misère, de larges déchirures bâillent à travers leurs brocarts où les arabesques d'or n'ont laissé que des traces jaunâtres. Les taches de bougie maculent toutes les étoffes. Des mousselines salies et trouées protègent de flasques coussins, dont les esclaves ont dérobé la laine...

Lella Oum Keltoum, à qui toutes ces choses appartiennent, n'est encore qu'une faible petite fille. Par l'appui de Moulay Hassan et la complaisance du tuteur légal, Marzaka, la négresse, règne seule en cette demeure. Elle domine toutes les femmes et ne sait les diriger.

Après la mort de Sidi Mhammed Lifrani, son premier soin fut de vendre les esclaves, ses compagnes, dont la peau

trop claire assombrissait la sienne. Ce ne sont plus à présent que faces de nuit, où luisent des yeux et des dents.

Le teint bronzé de Lella Oum Keltoum y gagne un éclat imprévu. Au milieu de cet étonnant entourage, elle semble vraiment une souveraine. Pauvre petite sultane ployée sous la tyrannie maternelle et plus esclave que ses esclaves!

Ses révoltes augmentent le malaise qui plane en ce logis. On y sent des intrigues, des convoitises, des haines.

Nous échangeons de vagues politesses, tout en buvant du thé. Marzaka, assise auprès de moi sur le sofa, épuise les compliments. Lella Oum Keltoum garde un silence maussade et son visage devient plus dur lorsque sa mère l'en réprimande. Chacune m'épie, les paroles se font rares.

... De la rue, à travers les murs, parvient une mélopée dont le sens m'échappe. Mais les femmes ont reconnu cet appel, car toutes, sans plus se soucier de ma présence, elles se précipitent vers le vestibule.

Seule, Lella Oum Keltoum reste avec moi. Son visage aussitôt se détend :

— O chérie! — me dit-elle, — tu rafraîchis mon cœur. En te voyant, j'oublie mes peines si cuisantes... Ce matin, on voulait chercher les notaires pour entendre mon consentement. J'ai dit « Non! » et l'esclave m'a battue.

— Quelle esclave osa frapper Lella Oum Keltoum?

— Ma mère, ce charbon, cette truie!

Le retour des femmes interrompt l'enfant. Deux Bédouines les accompagnent, sordides et belles en leurs haillons drapés. La plus jeune, une superbe créature au profil rigide, couverte de tatouages, svelte et musclée, étend sur le sol du sable divinatoire.

L'excitation est extrême parmi les négresses, toutes interrogent à la fois. — Lella Oum Keltoum réclame avec insistance, des prédictions!

— O Allah! — dit la devineresse, — tout est noir autour de moi, je ne distingue rien... Apportez quelque chose de blanc, afin de m'éclairer...

Marzaka lui glisse une piécette d'argent, qu'elle saisit avidement. Sa vision devient plus nette :

Lella Oum Keltoum, — reprend-elle d'une voix chantante, —

tu m'es envoyée par le Seigneur et son Prophète. Sur lui, la bénédiction et le salut!

En toi, je vois le désir d'une chose qui ne fut pas écrite au livre de ta destinée.

Laisse-là!

En une chose proche sera pour toi le bien.

Cet homme est celui qui t'apportera la félicité.

Il t'aime. Et toi, tu dis un jour « oui » et l'autre « non ».

Il faut te conformer aux desseins du Puissant.

Contente-toi de peu, en attendant qu'il te donne beaucoup.

Car alors, — s'il plaît à Dieu! — rosira ton visage, et jaunira celui de tes ennemis.

La fillette écoute avec émotion. Elle ne songe point que sa mère et les esclaves ont reçu les sorcières dans le vestibule... Elle ne s'étonne pas de la précision de son horoscope et de l'obscurité de tous les autres.

Il t'est venu un gros pain, dont tu mangeras ainsi que les tiens, — disent les Bédouines à Marzaka.

Celui qui goûtera ce pain se réjouira, les autres pleureront.

Et à moi :

Tu tiens, entre tes mains, ta destinée comme un oiseau captif.

Une parole a été prononcée, une autre suivra.

Ce qui doit s'accomplir, bientôt s'accomplira.

Chacune découvre ce qui lui plaît dans le jargon des devineresses, et, malgré que les femmes aient influencé l'oracle d'Oum Keltoum, il leur semble qu'il se passe là quelque chose de grave, de religieux, d'évident. Leurs cervelles primitives accueillent l'extraordinaire avec simplicité. Ces Bédouines en haillons, dont on excite le verbe par des piécettes, savent, à n'en point douter, tous les secrets du Temps.

13 *janvier* 1916. — Rêve écroulé d'un grand prince, cité trop vaste et déchue, Meknès somnole dans l'engourdissement de l'Islam.

Seules, désormais, les cigognes hantent les palais de Moulay Ismaïl. Parmi les ruines, des rosiers escaladent les citronniers, les grenadiers, les orangers et mêlent leurs fleurs aux fruits éclatants que nul ne cueille.

Les cimetières sont des jardins où l'on s'assemble, sous les micocouliers aux lourdes ramures, pour contempler, à l'heure

du moghreb, l'horizon des montagnes lointaines derrière les tombes.

J'aime en Meknès ses contrastes de gloire et d'agonie.

Quelques bourricots, silhouettes minuscules et brunes, traversent l'immense place el Hedim. Des autruches à demi sauvages règnent sur l'Aguedal, destiné au déploiement des armées chérifiennes. Les rues enchevêtrent leur labyrinthe, coupé de soleil et d'ombre; des gamins, échappés à la médersa, troublent parfois leur quiétude... Un grave chérif, dont les passants baisent dévotement le burnous, frôle la poussière de ses draperies. Des femmes voilées heurtent à un seuil, s'engouffrent, silencieuses et gauches, par la porte entr'ouverte... Un notable trottine sur sa mule, suivi d'esclaves noirs et luisants. Les muezzins jettent leurs invocations du haut des minarets... et la vie s'écoule, monotone, calme, heureuse, facile, à l'ombre des treilles et des vieux murs.

Pourtant, chaque année, vers cette époque du Mouloud, Meknès sort de sa léthargie pour devenir la plus frénétique cité de l'Islam.

Depuis deux jours, ses fils, frappés d'une subite et sanguinaire folie, se sont mués en aïssaouas aux regards hallucinés, aux cris rauques, aux trépidations épileptiques.

De tout le pays accourent, par bandes, les membres de la confrérie : maigres Sahariens, élancés, vigoureux et bruns; habitants des rivages et des villes, dont la démence passagère secoue la nonchalance; pâtres, cultivateurs, guerriers; Berbères aux vêtements grossiers et aux traits rudes; Algériens et même Tunisiens que la longueur du trajet ne détourna pas du pèlerinage au tombeau de leur très saint patron Sidi ben Aïssa.

Mais les lettrés jugent et déplorent leurs pratiques, si contraires aux enseignements de Notre-Seigneur Mohammed, envoyé d'Allah.

Certes, Sidi ben Aïssa fut un homme sage, ennemi du désordre. Il n'avait pas prévu les excès auxquels ses disciples se livreraient en son nom, et s'en fût assurément fort affligé. Il prêchait la prière et le renoncement devant Allah, qui surpassent tous les soins de ce monde.

Le sultan, qui régnait alors, imprimait sur Meknès le sceau de sa gloire. Il voulait en faire une cité colossale et splendide, rivale des plus célèbres capitales de l'Europe. Des milliers de captifs chrétiens, d'esclaves noirs venus du Soudan, de prisonniers assujettis pendant les combats, construisaient, sans relâche, des remparts et des palais. Les plus habiles artisans, recrutés jusqu'aux confins de l'Empire fortuné, mettaient leur art au service du souverain, pour en exécuter les orgueilleuses conceptions. Une effervescence, un excès d'activité bouillonnaient dans toute la ville...

Sidi ben Aïssa voyait avec tristesse que les « serviteurs d'Allah », oubliant leurs premiers devoirs, s'employaient uniquement à l'exaltation du puissant despote. Et comme, par la grâce du Seigneur, il était fort riche en biens de ce monde, il se prit à parcourir les souks, chaque matin, à l'heure où se recrutent les ouvriers, afin d'embaucher, à un prix supérieur, tous ceux qui désiraient du travail. Puis, il les mettait en prière jusqu'au moghreb, et les rétribuait suivant ses promesses.

Ainsi, les chantiers se vidèrent peu à peu, à la fureur du Sultan. Pourtant il n'osa faire mourir son pieux concurrent, et se contenta de le chasser.

Sidi ben Aïssa, s'éloignant de la ville, suivi de quelques fidèles, passa près de la demeure de Sidi Saïd, également réputé pour sa sainteté, et dit :

— Celui qui n'a pas de feu en emprunte au voisin.

A ces paroles, Sidi Saïd saisit une outre vide, souffla dedans avec force et, par un prodige d'Allah, — lui seul est tout-puissant, — le ventre du Sultan se mit à gonfler démesurément, en même temps que l'outre...

Le souverain, affolé, implora son pardon. Il ne l'obtint qu'en rappelant l'exilé à Meknès et en s'humiliant devant Dieu.

Mais les disciples de Sidi ben Aïssa, frappés par le miracle, voulurent abandonner leur maître pour se ranger sous la direction de Sidi Saïd.

— Qu'avez-vous à faire de mes conseils? — leur demanda celui-ci. — Votre cheikh est complet.

Et il les renvoya, persuadés, auprès de lui.

C'est ainsi que Sidi ben Aïssa fut surnommé le « Cheikh el Kamel » (le cheikh complet) et que sa mémoire demeura jointe à celle de Sidi Saïd, en une même vénération.

Après la mort de Sidi ben Aïssa, ses disciples donnèrent les marques d'une excessive douleur.

Depuis lors, ils se réunissent chaque année à Meknès, pour le Mouloud, emplissant la ville de leurs chants, de leurs musiques et de leurs danses.

Ceci nous fut conté, un jour, par le cadi, tandis que nous traversions le pittoresque cimetière où le Saint repose.

A travers les aloès, les hautes herbes et les oliviers aux troncs difformes, on aperçoit le marabout de Sidi Saïd, émergeant d'un bosquet.

Svelte, et nettement profilé sur l'horizon, un palmier solitaire le domine.

— Les hommes, — avait ajouté mélancoliquement notre compagnon, — ne sont que des hommes, les jours ne sont que des jours, les époques ne sont que des époques, et l'Univers est au Vainqueur.

10 *février* 1916. — Vrais joyaux des *Mille et une Nuits*, les bijoux des Marocaines sont lourds et somptueux. Ils s'harmonisent avec les soieries trop magnifiques, les fards trop violents, les parfums trop enivrants, les demeures trop luxueuses.

Ils éclipsent la beauté des femmes, ils éblouissent, ils accablent... Les khelkalls qui s'entre-choquent au moindre pas, pèsent aux fines chevilles qu'ils enserrent. Les rkhaïs meurtrissent et déforment les oreilles, malgré la chaînette qui les soutient sur la tête. Les énormes pierreries jettent un éclat dont la brutalité blesse et déconcerte.

Dans les demeures en fête, il y a des femmes vêtues de brocarts et plus étincelantes que des idoles.

Des bracelets d'or ciselé chargent leurs bras; des rangs de perles fines encerclent leurs cous bruns; les cabochons précieux font d'étranges saillies sur leurs bagues; les ferronnières enrichies de diamants brillent au milieu du front sous l'échafaudage compliqué des turbans rehaussés de

broderies et de plumes. Quelques-unes portent de hauts diadèmes où les pierreries jettent des lueurs vertes et rouges parmi les entrelacs du métal. D'autres ont la tête ceinte d'un souple bandeau, d'où tombent de longs glands en rubis. Les nattes noires encadrant le visage sont piquées d'agates et d'améthystes. Des émeraudes scintillent sur les boucles de ceinture, délicatement ouvrées.

Étincelante d'or et de gemmes précieuses, la Marocaine tout entière est un joyau dont on ne perçoit que le resplendissement.

Sur l'ordre de Lella Fatima Zohrah, les esclaves ont apporté ses coffrets. La vieille chérifa, en femme de traditions, résiste aux nouvelles coutumes. Ce ne sont point des boîtes européennes, vulgaires et prétentieuses, selon les goûts d'aujourd'hui, mais d'anciennes cassettes peintes, rehaussées de clous aux dessins réguliers, incrustées d'ivoire ou de nacre.

Elle en tire d'invraisemblables bijoux : des « tagerat » en grosses perles de filigrane d'où pendent trois rosaces d'or, constellées de pierreries; des plaques précieuses et lourdes, d'une allure toute byzantine; des émaux rutilants comme des flammes figées; des boucles d'oreilles dont le chaton d'émeraude se ferme d'un petit couvercle en or perforé, afin qu'on y puisse enclore les parfums qui tomberont goutte à goutte sur les épaules...

Est-ce croyable? Tant de parures, et si merveilleuses, à une vieille femme dédaignée de son époux, et qui ne les porte jamais!... Un trésor où la perfection du travail rivalise avec la valeur des pierres.

Lella Fatima Zohrah me fait constater leur splendeur désuète.

— Ce sont, ô ma fille, de très vieilles choses, passées de mode. Elles appartinrent à la sultane Aïcha Mharka, mère de Moulay Hassan. J'en fus parée moi-même dans ma jeunesse, et, s'il plaît à Dieu, je t'en prêterai lorsque tu iras à des fêtes, car certains de ces colliers restent encore appréciables...

» Regarde ces perles, — continua-t-elle en s'animant, —

ne dirait-on pas des gouttes de lune? Et ces bagues, excellemment ciselées, réjouissantes à l'infini... Cette sfifa [1] que brodent les émeraudes, plus transparentes et vertes que les ailes de sauterelles, me couronnait au jour de mes noces... Et ces bracelets me furent donnés en présent par Moulay Hassan alors que j'étais son unique épouse.

La voix de la vieille cherifa s'est insensiblement altérée.

Émoi des souvenirs évoqués, des années où elle fut jeune et peut-être charmante?...

Regret d'un amour qu'elle aurait éprouvé pour l'inconstant mari?...

Ou, plus simplement, volupté des bijoux, toujours palpitante au cœur des femmes?...

Je ne sais...

Lella Fatima Zohrah resserre les cassettes et les bijoux merveilleux.

Son visage n'a point changé.

Il garde son secret sous une constante et sereine expression d'apathie.

12 *mars* 1916. — Deux paons se promènent dans un beau jardin.

Nonchalants et fiers, ils s'en vont à petits pas étudiés, comme ceux d'une belle. Et le bout de leur queue balaye le sol qui reluit, fraîchement lavé.

Des profonds parterres, les arbres et les fleurs jaillissent, pleins de sève. Jamais émondés, livrés à leur fantaisie et mêlés de plantes sauvages, ils croissent au hasard dans leur rigide encadrement de mosaïques. Par caprice ornemental, plutôt que pour séparer le jardin du reste de la cour, Si Ahmed Jebli le fit entourer de balustrades en bois tournés et peints, à travers lesquelles s'évadent quelques branches.

Une touffe de bananiers agonise en un enchevêtrement de palmes jaunes que le vent froisse; un poirier tendrement fleuri abrite leur déclin de son triomphant renouveau; des oranges éclairent la sombre masse de leurs arbres, d'invisibles violettes exhalent leur odeur.

1. Bandeau frontal réservé aux mariées.

Allégresse des fleurs dans la lumière et dans l'azur; des rameaux très blancs, balancés par la brise, qui papillonnent sur le ciel; des boiseries multicolores; des treillages; des petits papillons aux couleurs vives; des superbes oiseaux dont la somptuosité s'unit si parfaitement à celle du décor, et qui réussissent, — comme ce palais, — à faire de la beauté avec de trop insolentes splendeurs!

Savent-ils, ces paons, qu'ils sont bleus, au paroxysme du bleu, — du même bleu que les balustrades extrêmement bleues, et que l'incroyable bleu profond du ciel? Ont-ils conscience de leur harmonie, en ce beau jardin artificiel et passionné, lorsqu'ils vont boire aux bassins cerclés de mosaïques et qu'ils font la roue sous les arcades, auprès des portes où miroitent autant d'ors et de rayonnantes magnificences que les leurs?

Savent-elles, ces belles recluses chargées de bijoux et de soieries, accroupies dans l'ombre des salles, savent-elles, ces négresses qui circulent, portant à bras tendus les corbeilles de fruits ou les plateaux de cuivre, — l'accord qu'elles forment avec toutes choses de leurs demeures?

Et celui qui voulut cet ensemble, qui mit ces femmes et ces oiseaux dans le jardin, qui allia le désordre des parterres à la précieuse recherche des boiseries et des vasques, Si Ahmed Jebli, sait-il quel chef-d'œuvre il réalisa?

Non, sans doute... Les Mauresques, les paons, les esclaves, les fontaines et les fleurs ne raisonnent point.

Ni le riche marchand aux conceptions d'artiste, ni ses frères musulmans qui, sans cesse, créent de la beauté, qui sont eux-mêmes de la beauté.

Mais d'instinct, et d'autant plus intensément, ils en vivent.

20 *mars* 1916. — C'était au grand soir des noces, dans une des plus riches familles de Meknès.

La mariée, accroupie sur la mertha, — haute estrade dressée au milieu du patio, — présidait comme une sultane la cour de ses femmes en vêtements somptueux. Quatre d'entre elles portaient l'izar, luxe suprême, draperie de gaze formant une sorte de peplum impondérable et chatoyant, qui amortit l'éclat du caftan de brocart.

Aussi les avait-on installées sur des sièges élevés, garnis de coussins. Elles s'y tenaient très raides, recueillies et scintillantes, toutes pénétrées de leur importance, car la parure devient, en cette occasion, une chose grave, d'un caractère rituel, presque religieux. Et les autres invitées, simplement accroupies sur les sofas, ne s'étonnaient pas de ce que les plus belles fussent mises ainsi en évidence, — puisque telle est la coutume.

Des passantes, attirées par la fête, occupaient, anonymes, enveloppées de leurs haïks, un autre coin du patio. Elles contemplaient la mariée, fantôme voilé d'or et de pourpre; les fillettes portant des cierges; les invitées aux atours merveilleux et, surtout, les quatre idoles immobiles.

Deux d'entre elles voilaient leurs caftans sombres d'un izar en mousseline jaune. La troisième, une négresse fort noire, l'air bestial et satisfait, avait un izar blanc sur un caftan rose à ramages. La quatrième — la plus splendide — était revêtue d'un caftan émeraude, broché d'or, et d'un izar géranium. Sa volumineuse coiffure, ceinte de bandeaux d'or, se couronnait d'un turban de plumes. Une ferronnière de diamants brillait au milieu de son front, d'énormes anneaux d'oreilles enrichis d'émeraudes, des colliers de perles et de pierreries aux longues pendeloques, la paraient d'une manière somptueusement barbare, et, hiératique, elle pensait :

— Oh! que cette coiffure me fait mal!... Je voudrais tant remuer un peu... Cette fête a un caractère étonnant! Voilà bien les *Mille et une Nuits*!... Ces vêtements m'écrasent, je n'en peux plus... il faut cependant rester jusqu'au bout.

Pendant ce temps, la neggafa[1], aux pieds du fantôme doré de l'arousa[2], faisait la présentation des cadeaux :

Allah! — psalmodiait-elle d'une voix chantante, —
Allah soit avec ma maîtresse, ma bénédiction!
Allah soit avec Lella Fatima
Qui a jeté ce caftan broché
En faveur de la mariée,
Et que cela lui soit rendu avec le bien!
S'il plaît à Dieu!

1. Sorte de maîtresse des cérémonies.
2. La mariée.

Allah soit avec ma maîtresse, ma bénédiction!
Allah soit avec la haute influence!
Allah soit avec la femme du hakem
Qui a jeté ces bracelets
En faveur de la mariée.
Et que cela lui soit rendu avec le bien!
S'il plaît à Dieu!

Tous les regards se tournaient, un moment, vers l'idole impassible que j'étais...

Depuis trois jours, je suivais les cérémonies de ces noces et j'avais varié mes toilettes, selon l'usage, en graduant savamment leur splendeur.

Lella Fatima Zohra me parait chaque fois de ses nobles mains. Elle m'avait prêté quelques-uns de ses lourds et inestimables joyaux pour ajouter aux miens.

— Car, — me disait-elle, — du moment que tu revêts nos costumes pour les fêtes, il convient que tu sois la plus belle, afin que les critiques t'épargnent. On te regardera plus qu'une autre, ô ma fille! Sache qu'aucun détail de ta toilette ne passera inaperçu. Mais, — grâce à Dieu! — ton époux ne « rétrécit » pas avec toi!... Tes parures, neuves et superbes, sont bien dignes de la femme du gouverneur... Laisse-moi cependant te mettre ces anneaux d'oreille, que le chérif m'apporta récemment de Fès. Les tiens, — encore que les pierres en soient estimables, — sont très anciens, passés de mode, ... les invités en riraient.

Lella Fatima Zohra est la sagesse même. Elle connaît le cœur des femmes.

Le premier jour, j'avais un caftan de satin « raisin sec » et une tfina de mousseline blanche; le second jour, un caftan de brocart noir à grands ramages multicolores; et le troisième jour j'étais devenue cette idole éblouissante drapée de gaze géranium.

Du fard avivait mes joues trop pâles, des dessins bruns et minutieux s'élevaient entre mes sourcils à la courbe rectifiée; mes yeux s'allongeaient de kohol. La cherifa combina ma coiffure avec art et mon visage apparaissait minuscule au milieu des joyaux, sous l'enroulement soyeux du turban.

Parfois j'apercevais dans un miroir, accroché au-dessus d'un sofa, cette étrange sultane empanachée. Je doutais que ce pût être moi!... Mais je me sentais ainsi mieux adaptée au cadre, à la fête et à la foule brillante des noces.

Yasmine et Kenza s'enorgueillissent de mon faste, elles s'en trouvent rehaussées à leurs propres yeux.

— Tu étais la plus salée de toute l'assemblée! — déclare Kenza. — Tu avais une démarche plus noble que les autres, on eût dit une femme du Dar Makhzen[1]... Je ne regardais que toi, et, te voyant si belle, mon cœur dansait!

23 *mars* 1916. — Un petit terrah[2], portant ses pains au four, s'attarde à bavarder devant une porte. Je dérange son aventure, car c'est justement là que je me rends, et une tête ronde, noire, crépue, disparaît à l'instant où je m'engage dans l'impasse. Au fond du vestibule, je retrouve Minéta, la petite négresse bavarde et coquette. Elle me sourit de toutes ses dents et de ses yeux d'émail mauve.

Ce n'était que moi!... elle se rassure. J'ai, dans les harems, la réputation d'être discrète. Minéta ne craint pas que je la dénonce, elle regagne la porte avec une tranquille impudeur...

Lella Lbatoul buvait le thé, entourée de femmes. Elle m'accueillit par des reproches :

— Qu'est-ce que cette absence! Tu oublies tes amies pour les abandonner ainsi? Nous ne t'avons point vue depuis combien de jours?

— Pardonne-moi, lui dis-je, — j'étais invitée aux noces de Lella Henîa, fille d'El Ouriki, j'y ai passé toute la semaine.

— Ah! — s'écrie une inconnue, esclave en visite dans la maison, — c'est toi la femme du hakem? Que tu es heureuse d'avoir un tel époux!... Il ne te ménage pas les parures. On m'a répété qu'à ce mariage tu portais un caftan de brocart vert et un izar splendide, qui valait, au moins, trois réaux la coudée.

J'ai gagné beaucoup dans l'estime des Musulmanes, depuis que je rivalise de luxe avec elles. Lella Lbatoul me regarde

1. De la maison impériale.
2. Garçon qui porte les pains au four et les rapporte à domicile.

encore plus amicalement. Il faut que je lui décrive mes toilettes successives dans leurs moindres détails.

— Habille-toi ainsi, pour venir me voir.

— O ma sœur! Quand je revêts vos costumes, je ne circule comme vous que la nuit, — et pour une fête.

— C'est juste — approuve-t-elle, — tu connais nos coutumes... Pourtant, j'aurais eu un extrême plaisir à t'admirer.

— Lorsque vous célébrerez des noces dans cette maison.

— Mais nous n'avons personne ici à marier, pas la moindre jouvencelle....

— J'attendrai donc que Si Ahmed te donne une coépouse, — dis-je en riant.

— Tais-toi! mauvaise! — s'écrie la jeune femme, — ou bien je vais souhaiter que le hakem te répudie.

Nous continuâmes ainsi à nous taquiner, tout en croquant des pâtisseries.

— Où est Minéta? — demanda tout à coup Lella Lbatoul, — voici plus d'une heure que je ne l'ai vue...

Les esclaves se taisaient, aucune n'ayant aperçu la négrillonne, ou ne voulant la trahir.

— Restez ici, vous autres! Et sur toi, la bénédiction d'Allah, ô ma mère Fatima! — reprit la « Maîtresse des choses » en s'adressant à une vieille femme. — Va donc, je te prie, dans le vestibule et sur la terrasse. Je gage que cette fille de péché est encore à bavarder avec les passants. Par le serment! O Prophète! elle sera corrigée...

La vieille ne tarda pas à revenir, suivie de Minéta, très penaude.

— Tu as dit vrai! Elle s'amusait avec le terrah, cette calamité!

Lella Lbatoul fit un signe, une esclave apporta une baguette et la lui donna. Je tentai d'intervenir.

— A cause de ma visite, pardonne-lui encore aujourd'hui!

— Demande-moi ce que tu voudras, mais pas cela, ô chérie! J'ai juré par le Prohète !.....

Elle tendit sa baguette à la coupable, d'un geste impératif.

Alors, la fillette releva ses caftans, les fixa soigneusement dans sa ceinture, laissant ainsi ses jambes et ses cuisses à nu, jusqu'au bas de son petit ventre noir. Puis elle prit la

baguette et se mit à s'en fouetter elle-même, à coups cinglants, tandis que ses yeux s'emplissaient de larmes. Des lignes blêmes commencèrent à rayer sa peau. Lella Lbatoul, impassibie, la surveillait.

— Comment se fait-il qu'elle frappe si fort, murmurai-je?

— C'est qu'elle sait bien que, si elle ne tapait pas comme il convient, deux esclaves s'empareraient d'elle aussitôt et lui infligeraient, de leurs mains, un châtiment plus cuisant.

Quelques gouttes de sang glissaient le long des cuisses, et la négrillonne pleurait à gros sanglots, la bouche crispée, tout en continuant à se fustiger, consciencieusement, sans faiblesse, pour l'amour du petit terrah.

9 *avril* 1916. — Des cris furieux et des gémissements troublent la quiétude où s'alanguissait le quartier.

Par Moulay Ahmed! ils sortent de la maison de Kaddour notre mokhazni, et je reconnais son timbre altéré de rage, auquel se mêle, stridente et aigre, la voix de Zeïneb.

Leur porte n'est point fermée, j'entre sans bruit dans le vestibule où j'aperçois le patio. Ils ne m'ont point vue, car je reste dans l'ombre, et ils ne contemplent que leur colère.

L'homme est debout, frémissant, superbe, des lueurs féroces éclairant ses yeux. Une envie de tuer le torture... Toute son instinctive sauvagerie contracte son visage. Il ne fait pas un geste, mais ses mains crispées étreignent le burnous bleu...

La femme tourne autour de lui comme une bête mauvaise. Elle siffle, elle se moque, elle injurie; elle provoque les coups prêts à tomber. Sa lèvre inférieure, qu'elle mord, saigne, et un mince filet rouge coule sur son menton.

— O gens! comme il me traite!

— Elle parle! Cette fille de chienne!

— Le chien, c'est toi!

— O la plus vile des peaux de mouton sur qui tous les hommes se sont étendus!

— Moi! moi qui t'ai rendu honorable!

— Tu n'étais qu'une vaurienne, tu tournais parmi les jeunes gens.

— O mon malheur! Moi qui étais une vierge bien gardée! qui lui ai donné la considération! Il demandait l'aumône,

ou « qui veut m'embaucher? » C'est moi qui l'ai fait sortir, avec un selham et des caftans propres, devant les gens!

— O fille de l'âne, cet autre! Si tu m'as fait des vêtements, c'est moi qui les ai payés! et tu m'as dérobé du fil et des galons!... Où est allé mon salaire? Ce que je reçois je le donne.

— Oui, tu vas le porter aux courtisanes de Sidi Nojjar, et tu me laisses en haillons!

— Toi, pécheresse! tu me voles. Tu as envoyé à ta mère! C'est de moi que tu habilles tes parents. C'est de moi que tu fais tes bracelets. Même la farine, en mon absence, tu m'en soustrais pour la revendre!... Va chercher ce chien qui est ton oncle pour que je m'arrange avec lui.

— Qu'Il maudisse le tien! Je suffis seule à ma défense. Une poule n'a pas peur de toi! Chapon!

A cette injure trop cinglante, l'homme tressaille, il pousse une sorte de rauque hurlement et saisit Zeïneb par les cheveux d'où la sebenia glisse. De son bras maigre et musclé, de son poing nerveux, il frappe — au hasard, sur le nez, sur les joues, sur les seins.

Zeïneb se tord en criant, elle se dresse telle une vipère, crache au visage de son époux, y trace des sillons sanglants avec ses ongles.... Couple tragiquement mêlé qui roule sur le sol...

Kaddour tape comme une brute, aveugle de colère. Il ne m'entend ni ne me voit... J'essaye de les séparer. Alors, seulement il s'aperçoit de ma présence. Et soudain, rendu à lui-même, il se relève, s'immobilise, correct, les pieds joints en garde-à-vous, et fait le salut militaire!...

Zeïneb gémissante reste affalée. J'avise Mina qui pleure dans un coin :

— Soigne ta sœur! Et toi, — dis-je à Kaddour, — viens avec moi.

Nous sortons. Kaddour me suit, penaud, sans prononcer une parole; son turban, plus désordonné que de coutume, penche vers l'oreille, son visage saigne.

— Honte à toi! — lui dis-je enfin, — de battre ainsi ta femme! Qu'avait-elle fait?

— Elle bavardait avec les voisines, malgré ma défense. Lorsque je suis rentré, rien n'était cuit, et elle m'accueillit

par des paroles amères. Mina s'est jointe à elle; ces femmes se liguent contre moi, je m'en débarrasserai... Je vais aller trouver le cadi pour répudier Zeïneb.

13 *avril* 1916. — Des coups légers à la porte...

Un Marocain, sans doute, car les Nazaréens n'ont point cette discrétion de bon aloi et font du heurtoir un affligeant usage.

— Qui est là? — crie Rabha.

Une fois ce devoir accompli, elle continue son mouchoir brodé.

Les coups résonnent à nouveau, délicatement, sans impatience.

— Qui est là? — reprend la fillette.

Elle laisse à regret son ouvrage et traverse le patio à pas lents. Chemin faisant, elle aperçoit une rose dans les feuilles, s'en empare, la pique dans ses cheveux, derrière son oreille qu'orne déjà le grand anneau d'argent aux tremblantes pendeloques.

De petits coups lui rappellent l'attente résignée du visiteur.

— Qui est là? — demande-t-elle encore, afin de lui donner de l'espoir.

— Ton prochain en Allah, — répond une voix derrière la porte.

Après un long conciliabule, Rabha arrive, l'air sérieux et m'informe :

— C'est une esclave de Marzaka, notre voisine. Elle te dit d'aller chez sa maîtresse.

— Réponds-lui que j'y passerai demain, s'il plaît à Dieu!

Au bout de quelques minutes, Rabha revient, la mine de plus en plus mystérieuse :

— Elle demande que tu viennes tout de suite.

— Allons! fais-la monter.

La messagère est une vieille, extrêmement noire et borgne, que Marzaka charge de ses commissions importantes.

— Le salut! O Lella!

J'écourte les compliments.

— Tu porteras à ta maîtresse mon salut le plus excellent... Qu'y a-t-il? Pas de mal, s'il plaît à Dieu?

— Il n'y a rien d'autre que le bien. Lella Marzaka te prie de venir maintenant.

— Pourquoi?

— Pour voir Lella Oum Keltoum — répond la négresse avec un certain embarras.

Je n'insiste pas... Accroupie dans un coin, Rabha écoute, attentive; Yasmine et Kenza sont entrées, sans pudeur, pour surprendre notre entretien; Kaddour rôde à travers la galerie, et je présume que Hadj Messaoud, au fond de sa cuisine, est déjà, comme les autres, informé d'un événement que j'ignore toujours.

Un silence insolite régnait chez mes voisines. Lella Oum Keltoum est invisible; les esclaves, muettes et en attente, prennent des allures solennelles. Marzaka doit faire effort pour ne point omettre les formules de bienvenue. Elle renvoie ses négresses et s'affale, dramatique, sur le sofa...

— Chose étonnante! Cette fille me tue!.. En vérité sa tête est folle!... Hier soir, elle avait accepté le mariage avec Moulay Hassan. J'envoyai aussitôt prévenir le Cadi. Or, ce matin, quand elle sut que les notaires devaient venir, elle a fait serment de répondre « Non » à toutes leurs demandes. Honte sur nous! Honte sur la maison!...

Marzaka se frotte les joues, elle essuie des larmes qui ne coulent pas, et se pâme, réellement bouleversée. J'aurais pitié de sa ridicule détresse, si je ne savais, par Lella Meryem, ce qui rend cette mère si favorable à Moulay Hassan : des bracelets de cheville, déjà reçus, lourds et de bon argent, — et le collier promis pour les noces, où les émeraudes et les rubis dépassent la grosseur d'un pois chiche. Son âme vile ne peut résister à l'appât d'un pareil présent. Vendre son enfant, au chérif qu'elle respecte et qu'elle craint, lui paraît tout naturel.

— Que veux-tu de moi, et que puis-je en cette affaire?

Marzaka sanglote presque, elle m'embrasse l'épaule :

— Je suis réfugiée en toi! O Lella! Seule, tu sais raisonner la tête de ma fille. Parle lui!... Dis-lui de ressaisir son entendement. Elle a promis hier... Je suis réfugiée en toi! — reprend-elle, suivant la formule consacrée qui lie.

Il me répugne d'être mêlée à ces intrigues, mais je ne puis

décemment refuser de voir Lella Oum Keltoum, surtout après l'invocation de la négresse.

— Qu'elle vienne donc et laisse-nous seules, avec Allah.

Marzaka se lève pesamment. Sa croupe tendue de brocart semble un coussin bien gonflé qui se détache du sofa.

Elle traverse la cour en se dandinant et pénètre dans une autre pièce, où elle adjure sa fille de m'écouter, d'être raisonnable.

Lella Oum Keltoum arrive enfin, l'air soucieux, fait clore la lourde porte, et, déridée tout à coup, s'assied dans l'ombre, près de moi. Nous parlons à voix basse, devinant bien qu'on nous épie...

— C'est ma mère qui t'a fait venir? Cette esclave, engendrée d'esclaves!... Sache qu'hier elle m'a battue, bien que je sois sa maîtresse. Et c'est pourquoi j'ai dû promettre d'accepter le mariage. Mais de ma vie, je ne répondrai « Oui » devant les notaires. J'aimerais mieux couper ma langue entre mes dents!... contre cela, elle ne peut rien, la chienne!... Plus tard, quand je serai la plus forte, et que j'aurai épousé Moulay El Fadil, c'est moi qui la battrai, qui la ferai manger par les rats, s'il plaît à Dieu!...

— Ecoute, lui dis-je, — ta mère s'est réfugiée en moi, il faut bien que je te parle : tu n'ignores pas que Moulay El Fadil n'osera jamais te demander, et d'ailleurs, il se réjouit avec des femmes, des prostituées, hachek[1]! c'est par toi-même que je l'appris... Alors, pourquoi refuses-tu Moulay Hassan qui est le plus noble et le plus riche du pays?

La petite s'écarte de moi, soudain méfiante. Puis elle se rapproche en riant, et m'embrasse.

— Ta tête pense une chose, et ta bouche en prononce une autre... Que m'importe le fils de l'oncle? On me le donnerait, je ne le prendrais pas. Il est misérable auprès de Moulay Hassan. Celui-là seul est digne de moi. Mais je ne l'épouserai jamais. Il me veut et je ne le veux pas... Ma mère, il l'a payée. Moi, je ne suis pas comme elle, fille d'un esclave noir, Moulay Hassan ne peut pas m'acheter.

Lella Oum Keltoum frémit en lançant très haut ces paroles. Elle a oublié toute prudence, et les négresses

1. Formule équivalente à « sauf ton respect ».

tapies avec Marzaka derrière notre porte, et les sournoises vengeances cruelles.

Une fierté la transfigure. Malgré le sang maternel, Lella Oum Keltoum est bien de la race des Chorfa Imraniïne. Elle a leur orgueil magnifique, cet orgueil qui donne à Moulay Hassan tant de prestige, en dépit de ses vices et de son intelligence médiocre.

On a heurté à la porte tandis que nous causions. Ce sont les notaires. Une esclave les précède à travers le patio.

Les dignes hommes! Si blancs, si pudiques, dans l'enveloppement de leurs mousselines; l'air compassé, religieux et solennel qui convient; les pas feutrés, la démarche grave, les gestes onctueux et lents... O notaires incorruptibles! Gardiens des actes, dépositaires des serments les plus sacrés!...

Derrière toutes les portes, toutes les grilles, toutes les balustrades, toutes les fentes des boiseries, des femmes curieuses les contemplent avec émotion.

Ils s'accroupissent, impénétrables, sur les sofas de la grande salle où on les a conduits. Puis, les négresses les enferment soigneusement, verrouillent les volets et la porte, et Marzaka fait venir sa fille dans le patio.

Lella Oum Keltoum s'y rend, sans résistance, elle s'approche tout contre la porte qui la sépare des notaires. Sa silhouette se détache sur les rayonnantes décorations peintes et ciselées dans le cèdre, son petit visage brun reste souriant... Peut-être éprouve-t-elle une volupté en parlant à ces hommes qu'elle ne voit point...

— Tu es bien Lella Oum Keltoum, fille de Sidi Mhammed Lifrani? — Que Dieu le prenne en sa miséricorde!...

— Oui, mes seigneurs.

— Nous sommes venus, suivant la clause insérée dans le testament de Sidi Mhammed, ton père, — qu'Allah lui donne le repos! — pour entendre de toi, si tu consens à épouser, avec dot, selon la loi coranique, Moulay Hassan, ton parent.

— Non! Non!

Lella Oum Keltoum a presque crié ces mots, par défi à sa mère. Son visage reprend l'air opiniâtre et mauvais qui lui est ordinaire. La petite chèvre se bute en un farouche entêtement.

Dans la salle close, les notaires doivent être consternés. Ils craignent la rancune de Moulay Hassan et la risée des gens. C'est la troisième fois qu'ils se dérangent inutilement pour cette fillette!... Pareil refus, si contraire aux habitudes,— on les a fait venir afin d'enregistrer une adhésion, — leur paraît un scandale.

Après quelques moments de silence, l'un d'eux reprend d'une voix persuasive :

— C'est notre devoir, Lella Oum Keltoum, de bien préciser nos questions pour éviter toute erreur. Nous te demandons si tu acceptes d'être la femme de Moulay Hassan en légitimes noces?

— J'avais compris, et je dis : « Non ».

— Qu'Allah t'accorde son assistance!

Lella Oum Keltoum retourne, de son allure dédaigneuse, vers la salle où je l'attends.

Les notaires s'en vont. Ils dissimulent leur dépit sous une austérité de circonstance.

A travers la maison, les esclaves commentent la scène avec animation.

Et j'aperçois Marzaka, effondrée sur le divan, comme un coussin à moitié vidé de sa laine; elle secoue la tête et gémit :

— As-tu vu cette autre!... la pécheresse. O mon malheur!... O mon malheur!... Elle m'a tuée!...

20 *avril* 1916. — Des notaires causent dans une petite mesria[1]. Ils sont pareillement ennuagés de mousselines très blanches, d'une extrême finesse. Leurs turbans s'enroulent en plis réguliers, leurs djellabas impeccables s'ornent d'une simple ganse. Ils semblent plus immaculés que les autres.

Si Abd El Kader grasseye, selon la coutume de Fès. Ses joues molles retombent avec onction; ses yeux laissent filtrer des regards atténués sous les paupières lourdes; tout son être est imprégné de mansuétude.

Malgré l'apparence joviale d'une face rubiconde, ornée aux tempes de petites mèches frisées, Si Thami n'est pas moins patelin personnage. Il arrondit ses gestes, ne parle

1. Pièce indépendante du reste de la maison où le maître reçoit ses amis.

qu'à voix grave et lente, tel un azzab lisant le Koran à la mosquée. Le moindre propos l'effarouche, il ne se permet que d'insipides plaisanteries pieuses, dont il rit lui-même d'un rire discret, tout enroué de pudeur.

Hadj Bou Médiane somnole dans une perpétuelle apathie. Il est plus savant, dit-on, que les autres, c'est pour cela qu'il se tait... Parfois, cependant, son visage noir s'éveille, et une voix sort, étrangement fluette, de l'énorme corps affalé au milieu des draperies. Chacun écoute avec déférence l'avis du « lettré ». Puis la discussion se ranime et Hadj Bou Médiane retombe dans sa torpeur.

Il s'agit, — sujet passionnant entre tous et jamais épuisé depuis des siècles, — de savoir s'il est permis d'écrire le Koran avec une encre dans laquelle une souris est tombée.

— Cela se peut, — prétend Si Abd el Kader, — si la souris n'est point morte, mais c'est péché si elle s'est noyée.

— Pourtant, — objecte mon mari, — la souris, même vivante, est un être impur qui suffit à corrompre l'encre...

— Il est permis, — déclare Si Thami, — de faire ses ablutions avec l'eau dont un chien a bu. Or, comme la souris, le chien est un animal impur et l'on ne saurait employer l'eau dans laquelle son cadavre aurait séjourné...

Lentes et paisibles, s'écoulent les heures en la mesria proprette. Des nattes de jonc couvrent les murs et le sol; les manuscrits s'entassent auprès d'un encrier en poterie tout hérissé de calames. Les notaires sont accroupis sur leurs petits tapis de feutre rouge, dont ils ne se séparent jamais, afin de pouvoir faire les prières rituelles en quelque lieu qu'ils se trouvent. Ils sirotent le thé à la menthe, ou boivent une gorgée d'eau dans une coupe de verre qu'ils se passent... et ils discutent, avec une béate satisfaction, sur des questions absurdes pour lesquelles ils font étalage de science et de raisonnement.

Je vais saluer Zohor, la femme de notre hôte, Si Thami. Elle est toujours installée, au rez-de-chaussée, dans une longue chambre qui donne sur le patio. Des cotonnades à ramages garnissent les sofas. Les coussins s'arrondissent ou s'allongent sous leurs housses de mousselines. Il ne sont point de soie, mais de toile brodée, à chaque extrémité, en teintes mono-

chromes. Aucun luxe n'apparaît dans la maison, — tout y est simple, convenable et propre. Une vieille esclave aide aux soins du ménage; elle éleva Si Thami et le vénère. A présent les enfants du maître l'appellent Dada.

Zohor fait, pour m'accueillir, un grand effort d'amabilité, car elle est naturellement indolente. Sa vie glisse, insipide et monotone, telle l'huile qui coule sans bruit. Après les premières formules de politesse, nous nous taisons... elle ne s'intéresse à rien de moi ni de personne; elle parle peu, ne monte pas aux terrasses et ne s'impatiente jamais. C'est l'épouse admirable.

Son mari la traite avec une douceur hautaine empreinte de mépris.

Nous nous taisons... cela ne fait rien, il n'est pas nécessaire de parler quand on n'a rien à dire. Il suffit d'être là pour honorer l'amie et jouir de sa présence. Zohor allaite son dernier-né avec une sereine bestialité. De temps à autre elle répète, indifférente :

— Il n'y a pas de mal sur toi?

— Quel est ton état?

Et puis, nous nous taisons encore...

La nuit tombe, les notaires se séparent sans avoir terminé la discussion... chacun s'en va, son petit tapis rouge bien plié sous un bras. La ruelle silencieuse s'émeut à peine de leurs pas discrets.

A.-R. DE LENS

(A suivre.)

L'ASSASSINAT D'ALEXANDRE II[1]

Pour que le complot pût s'organiser avec succès dans le plus profond mystère et atteindre son but, le parti de la « Volonté du Peuple » dut avoir recours aux plus audacieux de ses agents, aux terroristes les plus déterminés et aux bandits les plus experts de l'association criminelle. Quelques données biographiques sur ces exceptionnels scélérats doivent trouver leur place dans ces pages.

Ryssakow (Nicolas, fils de Jean) n'avait que dix-neuf ans, mais c'était déjà un terroriste convaincu et prêt à tout. Il appartenait à la classe bourgeoise par son père qui était directeur de la scierie d'un riche capitaliste dans le district de Wytégra, gouvernement d'Olonetz, près de Saint-Pétersbourg. Né en 1861, il entra, à l'âge de neuf ans, à l'école de district de son pays. En 1878, il était à l'Institut des Mines et reçut parfois dans cet établissement, vu sa très grande pauvreté, des secours pécuniaires de l'administration. En décembre 1879, après l'arrestation de Schirïaïew, Ryssakow fit une apparition dans le logement de l'inculpé, pour réclamer des effets lui appartenant, qui s'y trouvaient : cette démarche fut cause de son arrestation, et l'on décou-

1. Suite du rapport de police dont la première partie a paru dans la *Revue de Paris* du 1er janvier 1922. Ainsi qu'il a été expliqué dans la précédente note de la rédaction, la *Revue de Paris* a tenu à conserver à ce document toute sa saveur, en n'en modifiant le ton en aucune manière.

vrit que Ryssakow vivait à peu près complètement avec la femme Anne Dolgoroukow, une coaccusée de Schirïaïew. Il fut relâché, mais en décembre 1880, lors d'une perquisition chez un ouvrier suspect, Jean Gawrilow, on constata que Ryssakow habitait avec lui le même logis. Cette perquisition décida ce dernier, influencé par Jéliabow, à abandonner les études et à vivre dans la position illégale des socialistes, à accepter même un faux passeport (sous le nom de « Glazow »), à franchir, en un mot, le Rubicon qui séparait l'enfer anarchiste du reste de la société. Depuis cette époque, il adhéra aux cercles des terroristes et reçut de Jéliabow un subside mensuel de 30 roubles. Les dépositions des autorités scolaires de l'école réale et de l'Institut des Mines furent, du reste, très favorables à Ryssakow quant à sa conduite et à son application. Les personnes qui le connaissaient le plus intimement ne purent se décider à croire, en lisant les journaux, que le criminel fût ce même Ryssakow que tout le monde connaissait pour un garçon très calme et ne s'occupant jamais de politique. Dans des lettres à sa famille, qui habitait au fond d'un pays désert, au milieu des forêts d'Olonetz, il parlait de ses études et l'assurait qu'il n'était pas tombé dans les erreurs de la masse des étudiants, « qu'il était pour la monarchie absolue et ne voulait pas de révolution ». Il cachait soigneusement son jeu; car, en réalité, il était déjà, à cette heure, un terroriste cynique et fanatisé au dernier point. Le matin du 1er mars, Ryssakow, s'étant levé de très bonne heure, s'était montré gai et communicatif avec la maîtresse du logis; il assurait qu'il se dépêchait pour se rendre à son « service ». Durant l'enquête, il fit une profession de foi des plus extravagantes; il exposa que le terrorisme était un des moyens de la lutte politique, du fait *a*) qu'il servait de sauvegarde au parti lui-même; *b*) que son activité prouvait aux yeux du peuple la puissance des révoltés et leur créait un réel prestige; *c*) que c'était une riposte aux mesures répressives du gouvernement. Ce sont ces considérations qui, selon lui, déterminèrent le parti à perpétrer le crime; mais, loin d'accepter tous les points de vue des siens et ne sympathisant pas avec le terrorisme envisagé comme moyen permanent de lutte,

Ryssakow estimait qu'un attentat contre le chef du pouvoir était la seule solution possible de la crise actuelle. Les révoltés pourraient travailler ensuite pour le bien du peuple. Tout socialiste, selon lui, portait son droit « dans le canon de son revolver »; mais une fois le régicide commis, on pouvait s'attendre : *a*) à la cessation de la « terreur » très inutile sous un nouveau régime, *b*) au développement pacifique de la propagande socialiste, et *c*) à la suppression de toutes les conditions économiques actuelles qu'il supposaient pouvoir provoquer une « terreur agraire », villageoise, très sanglante, contre les propriétaires fonciers, ou bien une révolte brutale, inapaisable et que le parti n'aurait pu guider, une révolte tellement sanglante, que « nous-mêmes », comme s'exprima Ryssakow, en parlant de ces criminels endurcis dont il était, aurions eu « peur d'une tuérie pareille »; *d*) le régicide, enfin, devait mettre un terme aux hostilités sans merci entre le pouvoir suprême et les socialistes. C'est à la suite de tous ces considérants, que Ryssakow, selon l'expression de Jéliabow, « se rua » sur l'idée du crime. En donnant son consentement à Jéliabow, il n'agissait pas comme un instrument aveugle, mais avec une conscience très claire, en harmonie avec les mouvements « de son âme et de son cœur ». Son incorporation dans la nouvelle « cohorte militante des volontaires », qu'inventèrent de ce temps les cercles anarchistes, ne se fit pas attendre. Le 1er mars, Ryssakow travaillait déjà activement; il s'était donné rendez-vous avec Griniéwetzki à la confiserie Andréïew, d'où ils sortirent ensemble avec leurs engins cachés sous leurs pardessus.

Afin de prouver qu'il ne partageait point les idées des terroristes, ou bien par manque de courage, Ryssakow commença à faire des aveux dès la première heure; il indiqua le logement des conspirateurs dans la rue Téléjnaïa et il fit plusieurs autres dépositions fort utiles à l'enquête. Il parla beaucoup du repentir qu'il ressentit, soi-disant, grâce aux réflexions que lui inspira sa détention à la forteresse; il proposa ses services au gouvernement pour dévoiler et découvrir tous les mystères des anarchistes, et ne demanda qu'un peu de liberté pour atteindre ce but. Ce spécimen rare entre tous

les scélérats célèbres, déjà rongé au début de la vie par l'action corrosive des idées criminelles, fanatisé au point de commettre, aux yeux de l'univers, le forfait le plus inouï, tenait encore évidemment à la vie. Il avoua qu'il eut un éclair d'hésitation au moment de lancer sa bombe... Son extérieur ne révélait point, du reste, sa perversion : c'était un homme blond, aux yeux bleus, aux longs cheveux châtains rejetés en arrière, le nez un peu relevé, plutôt fort que maigre, taille moyenne.

Jéliabow présentait un type beaucoup plus accentué et par conséquent beaucoup plus horrible. Il a été déjà souvent mentionné dans ces pages, car il n'en était pas à ses débuts dans la carrière révolutionnaire. C'était un révolté cynique, fanatisé par le programme terroriste au point d'être devenu un bandit redoutable encore plus qu'un révolutionnaire hardi. Il se considérait comme chargé d'une mission sacrée : quand, lors des préparatifs pour l'attentat d'Alexandrowsk, un des conjurés, fatigué du travail de nuit pour le creusement de la mine, succomba à un engourdissement, Jéliabow manqua lui casser la tête d'un coup de revolver; il le considérait comme une sentinelle coupable. Le nom du grand organisateur était devenu populaire : c'était le « terrible Jéliabow », le grand organisateur de nouveaux attentats. Il était doué d'une force d'activité surprenante. Impossible d'admettre qu'une ombre de remords ait touché son cœur entre le crime qu'il organisa et l'heure de son expiation; pendant l'enquête et le jugement, il conserva la plus grande présence d'esprit, un sang-froid raisonné et calme; il entrait dans les détails, discutait avec les juges et le Procureur; il se sentait dans une situation presque normale et avait des instants de gaieté. Cet homme cruel avait pour femme une personne au-dessus de sa classe, — la fille d'un riche marchand, Iakhnenko, du gouvernement de Kiew; il avait des enfants, mais il abandonna sa famille pour se réfugier dans les clans terroristes. Après le crime du 1er mars, sa femme demanda à changer de nom.

Lors de son arrestation, le 28 février, on trouva sur lui un revolver à cinq coups, avec lequel il ne se défendit point : l'œuvre qu'il venait d'organiser ne manquerait pas, il en

était sûr, de s'achever et sa capture ne pouvait qu'accélérer l'exécution du forfait. Il fit des allusions à un attentat prêt à s'effectuer, et en se promenant, le 1er mars, dans la cour de la prison, il entendit le bruit de l'explosion fatale et ne put cacher sa joie, étant persuadé que le crime venait d'être consommé. Pendant l'enquête, il assura qu'il figurait comme agent du troisième degré près du Comité exécutif (le degré le plus élevé) et que c'est à ce titre qu'il reçut l'ordre d'organiser l'attentat. Il s'adressa aux « cohortes militantes », entre autres à une « cohorte » de la « classe ouvrière ». Quarante-sept volontaires se rendirent à son appel, à ce qu'il assurait, mais il ne choisit, par prudence, que les plus sûrs d'entre eux, et notamment Ryssakow, sur lequel il fondait de grandes espérances, car il travaillait à faire de cette jeune victime un révolutionnaire hors ligne. Jéliabow avoua son entière participation au crime du 1er mars, quoique personnellement il ne fût pas un de ses acteurs à l'heure où il se commit. Il adressa même une requête au procureur de la Chambre d'appel en le priant de l'englober dans l'enquête des régicides, car il appréhendait que le pouvoir judiciaire, par manque de preuves formelles contre un « vétéran révolutionnaire » comme lui, préférât peut-être avoir recours à une « légalité apparente » au lieu d'une « justice intérieure ».

Jéliabow commença sa propagande en 1876, parmi la classe rurale; il venait de quitter l'université d'Odessa; à cette époque, il habitait la campagne dans une cabane de paysan, et vendait des concombres au marché. Il fut bientôt impliqué dans le grand procès des 193, et, lors du jugement, fit partie des 120 inculpés qui présentèrent une protestation contre la compétence du Sénat dans le jugement de leur cause. Il ne subit, du reste, point de peine et fut relâché après une détention préventive de sept mois. Au printemps de 1879, il adhérait déjà au groupe « Terre et Liberté », qui se transformait peu à peu en un cercle terroriste; au congrès de Lipetzk, il figura en qualité de doctrinaire et d'orateur des plus fanatiques. C'est de cette époque que dataient ses relations avec Sophie Pérowskaïa, sa concubine et son acolyte zélée. Les congrès anarchistes de Lipetzk et

de Woronège terminés, Jéliabow passa très vite des paroles à l'action; car c'est dès l'automne de cette même année 1879, qu'il commença à organiser, sans interruption, des attentats dirigés contre le chef du pouvoir. Son biographe (dans une brochure parue à Genève, avec la fausse estampille de Londres et rédigée par Tikhomirow) le considère comme un homme doué d'un talent d'organisation immense. Il ne perdait jamais courage; à l'heure des plus grands revers que subissait le parti, il se bornait à dire : « Que faire? à présent tâchons de réparer cela », et il recommençait son travail avec un surcroît d'énergie. Son activité était telle qu'il ne lui restait que de rares heures à consacrer au sommeil. Aussi tombait-il parfois évanoui de fatigue, en dépit de sa vigueur. Ses traits ne purent être conservés à la postérité, car une fois détenu, il ne consentit jamais à se laisser photographier, et il faisait des grimaces devant l'appareil. Il n'existe de lui qu'un petit médaillon paru dans le *Calendrier de la Volonté du Peuple* pour 1883, fait d'après un croquis crayonné de mémoire par un des affiliés.

Kibaltschitsch était un type absolument différent de ses complices. C'était un triste, un silencieux, un mélancolique. Ukrainophile, fantaisiste en politique, mais par-dessus tout philosophe et savant, il personnifiait le terrorisme pratique. Il avait choisi une spécialité sinistre : il ne s'occupait ni d'organisation, ni de propagande; il s'était éloigné du mouvement. Étant arrivé le premier à l'idée que les matières explosives devaient, à l'avenir, servir de moyens énergiques dans la lutte contre le gouvernement, c'est à l'étude des questions techniques qu'il voua depuis l'année 1878 toute son activité, ses connaissances et ses facultés. Sa carrière révolutionnaire n'était que de très courte durée et n'offrait jusque-là rien de particulier. Né en 1854, fils d'un prêtre du gouvernement de Tschernigow, il commença ses études au séminaire ecclésiastique de Nowgorod-Séwersk, et entra, à dix-neuf ans, en 1871, à l'Institut des Ingénieurs; mais il y resta à peine deux ans, puis il passa à l'Académie Médico-Chirurgicale, où il s'enrôla dans les cercles socialistes. Une perquisition faite chez lui durant l'année 1875, dans un village où il habitait en Ukraine, permit de découvrir des papiers, des

libelles révolutionnaires et de faux passeports. Tout cela lui valut une détention très prolongée à Kiew et dans la prison préventive de Saint-Pétersbourg. Il fut jugé par le Sénat et condamné, le 1er mai 1878, à un mois de prison. Dès qu'il eut purgé cette condamnation, il entra dans la catégorie des « illégaux », mais, jusqu'au printemps de l'année 1879, il se tint tranquille et ne prit point part à l'activité terroriste. On découvrit seulement qu'il avait eu quelques rapports avec les inculpés du procès Mirski, lors de l'attentat contre le général Drenteln. En 1879, il offrit, par l'entremise de Kwiatkowski, ses services au parti de la « Volonté du Peuple » en déclarant que, pour rendre la lutte énergique, chacun de ceux qui sympathisaient avec le parti devait fournir un concours actif.

La « Volonté du Peuple » accepta sans délai l'offre de Kibaltschitsch et, depuis lors, il fut le principal technicien du parti et ne s'occupa plus qu'à fabriquer de la dynamite et d'autres matières explosives, ou à inventer des engins meurtriers. C'est lui qui fournit la nitroglycérine pour l'attentat près d'Odessa, où il habitait, dans ce temps, sous le pseudonyme d' « Iwanitzki »; avec Wéra Folippow il participa aussi au fameux attentat d'Alexandrowsk. Lui-même était loin d'être un technicien habile : il renversa un jour tant d'acide sulfurique sur le plancher, qu'il dut payer le dégât fait à l'étage inférieur; une autre fois, survint chez lui une explosion qui mit en émoi toute la maison qu'il habitait. C'était plutôt un pseudo-savant qui passait des journées entières enfermé dans un laboratoire que les anarchistes trouvèrent le moyen d'organiser et d'entretenir pour lui. Kibaltschitsch écrivait peu, mais lançait parfois des articles dans la *Volonté du Peuple*, signés du pseudonyme « Doroschenko »; il parlait encore moins, évitait toujours le bruit. Cet homme féroce possédait, au dire de ses amis, un caractère des plus doux et des plus confiants : c'était un crédule innocent et un bon enfant parmi les siens; ce n'est qu'en se tenant très éloigné de l'activité fiévreuse, des nouvelles du jour et de toutes les péripéties compliquées de la lutte, que ce terroriste taciturne trouva moyen de se vouer entièrement au but proposé. Il avait décidé d'inventer

de nouveaux engins, et il y parvint à force de labeur : les experts qui étudièrent, lors de l'enquête, les bombes projectiles qui servirent à perpétrer le crime, constatèrent même les connaissances techniques de l'inventeur. Tout en s'étant voué au perfectionnement des matières explosives, Kibaltschitsch ne négligeait point d'autres projets : il combinait un nouveau mode de locomotion aérienne, qui le hantait à tel point que, quelques jours avant son exécution, il tint à mettre son projet sur le papier, afin de léguer son idée à la postérité; il demanda qu'on le soumît à l'appréciation des experts; il en parla même lors de son jugement, devant les juges. Mais c'est une idée criminelle qui porta Kibaltschitsch à s'adonner à ses études : l'auréole vénérable d'un ami de la science n'illuminera jamais la mémoire de cet anarchiste,

Quant à Timothée Mikhaïlow, c'était un simple paysan âgé de vingt et un ans. Les données biographiques qu'on put recueillir sur lui étaient peu détaillées et n'offraient aucun intérêt. Mikhaïlow ne sut jamais expliquer les principes du parti auquel il s'était rallié. Les « cohortes militantes » devaient, selon lui, défendre l'ouvrier contre ses ennemis (particulièrement les espions) et rouer de coups les contremaîtres qui n'étaient pas aimés dans les ateliers : c'est ce qu'il appelait « la terreur ».

Les données sur le principal meurtrier, sur celui qui jeta la bombe fatale et périt lui-même victime du crime qu'il venait de commettre, sur l'individu dont le fanatisme régicide s'exalta au point de sacrifier sa propre existence pour atteindre le but criminel, sont plus ou moins sommaires. C'était un anarchiste recruté depuis peu, qui n'avait point encore fait parler de lui; mais l'organisateur de l'attentat, Jéliabow, connaissait parfaitement l'audace et le fanatisme de ceux qu'il avait choisis. Ignace Griniéwitzki, né en 1856, dans le gouvernement de Grodno (dans le Nord-Ouest), district de Bielsk, était d'origine noble, issu d'une famille de petits propriétaires lithuaniens catholiques; il avait étudié, pendant un temps, à l'école de son district, puis à l'école réale de Biélostok. Ayant fini son cours il passa à l'Institut technologique de Saint-Pétersbourg. Incorporé dans les rangs des

terroristes en 1880, il s'occupa de la propagande dans les fabriques du faubourg de Wyborg, à Saint-Pétersbourg, où l'on ne le connaissait que sous le pseudonyme de « Michel Iwanowitsch »; parmi les siens, il portait le surnom de « Kotik » (Petit Chat). Dans son logement de la rue Simbirskaïa, les régicides se réunissaient souvent pour se concerter, pendant les dernières semaines avant l'attentat.

Dans le nombre des six principaux accusés du procès des régicides, figuraient deux femmes comme complices actives du forfait. La part que prirent les femmes russes aux attentats révolutionnaires est un fait à retenir. Il n'a pas de précédent dans l'histoire des révolutions en Europe. Les données qu'on recueillit pendant tous ces procès démontrèrent que les femmes furent souvent les initiatrices des complots et des crimes; qu'elles travaillaient à fanatiser les révoltés et dirigeaient même, parfois, les entreprises du monde révolutionnaire; qu'elles prenaient personnellement part aux attentats les plus hardis : en un mot, qu'elles jouaient un rôle capital dans le mouvement nihiliste russe. C'est vers l'année 1860 qu'elles débutèrent en soulevant dans la presse les problèmes insolubles du « travail », de « l'émancipation », de « l'éducation supérieure », de « l'égalité des femmes et des hommes », etc. Les victimes que firent leurs articles furent nombreuses; car, sous le prétexte de s'adonner aux études et à la science, un nombre considérable de filles et de mères abandonnèrent leurs familles. Cet abandon du toit paternel ou du foyer domestique constituait une réaction contre le régime patriarcal et le rigorisme de la discipline de la famille qui, jusque-là, étaient les bases de la vie privée en Russie. D'autre part les classes supérieures subirent en Russie, à partir de 1861, le contre-coup des grandes réformes sociales et économiques qui diminuèrent grandement les moyens d'existence et le bien-être d'une partie de la petite noblesse et de la bourgeoisie. Il fallait dès lors songer à travailler, à gagner son pain; mais pour gagner quelque chose, il fallait acquérir des connaissances, étudier, apprendre un métier. Beaucoup se jetèrent dans le journalisme et y remportèrent même quelques succès; mais ce domaine ne suffit point à la masse des

postulantes; il fallait chercher d'autres occupations, plus lucratives, exercées, jusque-là, uniquement par le sexe mâle. On parlait déjà, à cette heure, de quelques femmes-médecins qui pratiquaient dans le nouveau monde : cet exemple fut suivi avec enthousiasme. Non seulement à Pétersbourg et à Moscou, mais en province même, les femmes émancipées se jetèrent dans les études d'anatomie comparée et de philosophie, s'armèrent du scalpel et du microscope, sans avoir d'ailleurs aucune des connaissances nécessaires pour pouvoir suivre avec profit des cours académiques ou universitaires. Tout charme féminin disparut chez ces « étudiantes » aux cheveux coupés, aux lunettes de couleur et aux allures masculines, qu'on rencontra alors dans toutes les rues. La modestie, la décence, la douceur, la foi religieuse, la conscience des devoirs féminins leur semblaient autant de principes stupides. Elles se trouvèrent bientôt sur le chemin de la dépravation, non seulement intellectuelle, mais souvent physique.

Entre 1860 et 1870, les femmes émancipées apparurent, dans le monde russe, un peu partout : on les rencontra dans les bureaux, devant les casses des typographes, dans les salles de rédaction des journaux, à la table des sténographes, même dans les salles d'audience des tribunaux officiels. En 1871 fut promulgué un règlement sur l'accession des femmes aux diverses professions libérales. Il ordonna la séparation des étudiants et des étudiantes dans les cours de médecine. Beaucoup d'étudiantes émigrèrent alors en Suisse, où l'Université de Zurich admettait les étudiantes à siéger sur les bancs académiques. Plus de 140 femmes russes gagnèrent ce pays en 1872 et 1873, dans le but d'obtenir un diplôme de médecine, et aussi de rejoindre les socialistes les plus avancés, qui depuis longtemps avaient choisi la Suisse comme asile. La propagande antigouvernementale de ces femmes fut si active que le gouvernement leur fit tenir, en 1874, un avertissement, les engageant à rentrer en Russie, sinon elles seraient privées, à l'avenir, de certains droits civils. La plupart des « étudiantes » de Zurich revinrent dans leur pays et y commencèrent une grande propagande dans les villages et les usines, d'après les instructions qui furent élaborées au centre socialiste suisse. Leur participation à

l'activité anarchiste se développa encore plus tard, l'élément féminin fut souvent le plus actif dans ce monde indiscipliné. Ces nouvelles adeptes gagnaient le cœur des masses; elles étaient braves et allaient parfois au-devant du danger, car souvent la femme la plus pervertie est capable d'actions héroïques : les prostituées de Paris finissaient leurs jours sur les barricades de la Commune. Si les premiers pionniers du nihilisme en Russie, parmi les femmes, n'avaient pas eu tant de succès, le mouvement n'aurait jamais atteint des proportions si considérables.

Les femmes révoltées n'avaient plus rien à perdre, tout était néant à leurs yeux; elles méprisaient la société, n'avaient foi en rien; l'histoire était un mensonge fabriqué pour l'avantage des têtes couronnées; la religion, une superstition. Restait un seul but : détruire l'État. Tout était flétri chez ces femmes devenues presque sauvages. Les plus notoires avaient d'ailleurs un extérieur repoussant (Sophie Loeschern, Tatiana Lébédewa, Anne Iakimowa et bien d'autres); et quant à leurs mœurs, les enquêtes et les procès, surtout ceux qui concernèrent les communautés révolutionnaires de Kiew, révélèrent des détails curieux sur ces phalanstères où hommes et femmes vivaient en commun, dans la licence la plus effrénée. Ces révélations furent particulièrement pénibles aux anarchistes, car elles rendaient bien suspectes leurs prétentions au pur idéalisme. Une rage sourde tourmenta les anarchistes lors du procès de Kowalski, quand le procureur Strelnokow exposa le système chiffré grâce auquel correspondaient les femmes inculpées : ce système utilisait uniquement des mots obscènes. Par contre, lors du procès des régicides, Sophie Pérowskaïa s'insurgea contre les accusations d'immoralité formulées à l'adresse des terroristes.

Cette Pérowskaïa n'appartenait point, par sa naissance, aux classes inférieures ou moyennes de la société, qui fournirent le principal contingent des socialistes. Son arrière-grand-père était le comte Alexis Razoumowski (fils du dernier hetman de l'Ukraine), ministre de l'Instruction publique, l'un des grands seigneurs les plus connus, de son temps, en Russie, possesseur d'une fortune considérable, qui fut répartie entre plusieurs enfants naturels, élevés avec

les plus grands soins, et pour lesquels il obtint le nom de « Pérowski ». L'aîné d'entre eux, Nicolas, fut le grand-père de Sophie Lwowna (fille de Léon), dont le père occupa des postes élevés dans l'administration, ayant été vice-gouverneur, puis gouverneur civil de la Tauride, et plus tard, à Saint-Pétersbourg, membre du conseil de l'Intérieur. Sa fille, Sophie, naquit en 1854 et reçut, jusqu'à l'âge de quinze ans, une éducation de famille, dans la maison de ses parents; mais elle fut très gâtée par sa mère (Warwara Serguéïewna), une femme aux idées très avancées; la jeune personne subit, en outre, l'influence pernicieuse d'une institutrice dévouée aux idées socialistes. Depuis cet âge, en 1869, elle se mit à faire de mauvaises lectures et commença à fréquenter les cours féminins établis, dans ce temps-là, au cinquième gymnase de Pétersbourg, près du Pont Alartschine (les cours Alartschine). Ces leçons étaient suivies par toutes les nihilistes et les « émancipées » dont regorgeait la capitale, et c'est là que la Pérowskaïa se lia avec des socialistes renommées : Sophie Loeschern von Hertzfels, les femmes Kornilow, Wilberg et d'autres du même genre, lesquelles devinrent ses amies. Elle passa seule avec ces femmes un été, pendant une absence de ses parents, et en l'année 1870, quitta subitement la maison paternelle pour vivre dans les cercles socialistes. Elle adhéra tout d'abord au cercle de Nicolas Tschaïkowski (actuellement domicilié à Londres), cercle qui était alors très en vogue; puis travailla, comme institutrice dans une école de village, dans le gouvernement de Twer, à Iédimnowo; mais en 1871, elle fut impliquée dans le procès d'un des affiliés des « Tschaïkowski », Nicolas Goutscharow. En 1872, elle se rallia encore plus étroitement aux clans socialistes, accepta, dès lors, une « position illégale » (d'après le terme usité) et travailla comme aide-chirurgien dans les villages du bassin Volga-Kama où elle s'occupa à vacciner les enfants, vivant parmi les paysans, couchant sur la paille, ne se nourrissant que de pain noir, — dans l'espoir de gagner la confiance du peuple et d'avoir un accès plus facile dans le monde des travailleurs pour le succès de la propagande. En novembre 1873, on l'arrêta à Pétersbourg, au milieu d'un groupe

d'ouvriers, plaidant la cause des idées nouvelles, mais on la relâcha bientôt, uniquement par manque de preuves (elle appartenait en ce temps-là, au petit cercle des « Troglodytes »). En 1874, elle reparut dans le gouvernement de Twer, dans un hôpital où elle faisait fonctions de garde-malade auprès des pauvres; plus tard, elle suivit à Simféropol (en Crimée) des cours pour obtenir le diplôme d'aide-chirurgien; mais pendant tout ce temps, elle n'interrompait pas sa propagande, elle suffisait à tout et sut s'arranger de manière à ne pas se trop compromettre; néanmoins, elle fut impliquée dans le grand procès de la propagande de 1874 à 1877, et on la jugea en 1878. Elle fut néanmoins relâchée et rendue à son père, après quoi elle alla s'établir à la campagne, en Crimée; mais la police l'arrêta pour propagande encore cette même année. On l'exila alors dans le gouvernement d'Olonetz; elle parvint, cependant, à s'enfuir de la station du chemin de fer, à Tschoudowo, pendant une nuit qu'elle passa à la gare. A partir de cette époque, elle entra dans le cercle de « Terre et Liberté » et prit la part la plus active aux tentatives ayant pour objet de faire évader des détenus anarchistes de la prison de Nowo-Belgorod, gouvernement de Charkow; l'activité passionnée dont elle fit preuve à cette occasion lui valut une réputation immense parmi les anarchistes. Elle ne comptait pas encore, du reste, dans les rangs de ce parti ; car lors du congrès de Woronège (juillet 1879), elle soutint des luttes violentes contre le projet qu'on débattait sur l'organisation d'un foyer terroriste permanent, qui eût à sa disposition bombes et dynamite. Quelques mois plus tard, elle en vint à faire réellement partie des cercles terroristes, et se lança même dans les entreprises les plus criminelles. C'est à cette époque qu'elle fit la connaissance de Jéliabow; bientôt s'établit entre eux une parfaite communauté d'idées et de sentiments, et les derniers mois avant le crime du 1er mars, elle cohabitait avec le fameux bandit-anarchiste. Sa participation à l'attentat contre le chemin de fer Moscou-Koursk et à celui de la rue Italianskaïa, à Odessa (en compagnie de Sabline) a déjà été mentionnée. En juin 1880, elle vint se fixer à Pétersbourg, où elle

demeura avec Jéliabow (« Slatwinski ») sous le nom de « Lydie Woïnow ». Elle s'occupa, en même temps, de propagande parmi les ouvriers du faubourg de Saint-Pétersbourg, tandis que Griniéwitzki avait choisi le rayon du faubourg de Wyborg. Après l'accomplissement du crime, elle ne voulut point fuir à l'étranger, comme le lui proposaient ses amis; elle resta à Pétersbourg, et le 10 mars, l'officier de police Schirokow l'arrêta, à cinq heures de l'après-midi, alors qu'elle passait en « drojki » sur la Perspective de Newski, en face du théâtre Alexandre. Pendant l'enquête, la Pérowskaïa n'eut pas une minute de repentir. Quelques jours avant sa mort, elle reçut, de même que Jéliabow, une lettre anonyme de condoléances et d'hommages de la part des socialistes polonais de Lemberg, qui leur donnaient les titres de « sœur » et de « frère ». Le dernier acte de son existence fut un miracle d'hypocrisie; elle adressa à sa mère une lettre tendre et soumise (reproduite dans une brochure publiée par Tikhomirow); dans cette lettre, elle assurait que son seul chagrin était de causer de la peine à sa mère; cette fille criminelle affectait de l'adorer, oubliant, à l'heure où elle écrivait ces lignes mensongères, les onze années douloureuses qu'elle lui avait fait passer. Les biographes de Sophie Pérowskaïa (Tikhomirow et Krawtnsschiki-Stepniak), malgré leur admiration pour cette grande criminelle, sont cependant unanimes à constater ses nombreux défauts : son caractère entêté, son esprit hautain, son mépris pour le sexe masculin, sa dureté de cœur et sa cruauté. Elle surpassait les plus exaltés dans son fanatisme pour le crime; c'est avec des exclamations de joie qu'elle accepta la mission de réunir les fils conducteurs; c'est elle qui se proposa pour tirer un coup de pistolet sur une bouteille remplie de nitroglycérine, pour faire sauter tout le monde si la police survenait; ce n'est qu'à regret, qu'elle consentit à céder à Anne Iakimowa le rôle d'épouse « Kobyzew », dans la boutique de la Petite-Sadowaïa. Jéliabow lui-même avait des moments de désespoir en travaillant avec cette femme; son caractère était si autoritaire et si méchant que les anarchistes convenaient qu'elle pouvait pousser au suicide ceux qui lui étaient subordonnés. Le vice apparaissait sur ses traits, bien qu'ils fussent assez

fins et qu'elle semblât plus jeune qu'elle ne l'était; son front était fuyant et très bombé, ses cheveux, d'un blond fade, étaient coiffés en arrière; elle avait la laideur d'un être déclassé. Cet ensemble n'empêcha point ses admirateurs de propager une véritable légende sur sa beauté.

La seconde femme qui figura parmi les six principaux membres du complot régicide, appartenait à un milieu très différent de celui d'où sortait Sophie Pérowskaïa. Hessy Helfmann ou Holtermann (fille de Meyer) avait pour père un bourgeois israélite de la ville de Mozyr, gouvernement de Minsk; elle était née en 1855. Un désaccord avec sa famille, qui voulait la marier à un simple juif vieux croyant et sans aucune éducation, fut la cause de sa fuite de la maison paternelle. Elle vint se fixer à Kiew pour travailler. Elle débuta comme couturière, gagnant quelques sous pour vivre, mais se préparant en même temps, à un examen d'admission aux cours de sages-femmes organisés à l'Université. Toutes ces « étudiantes » formaient un cercle de socialistes et de nihilistes; aussi enrôlèrent-elles facilement dans leurs rangs cette juive illettrée, qui resta toute sa vie une ignorante, mais qui, par son dévouement à la cause anarchiste, fut souvent précieuse aux révoltés. Ces derniers l'utilisèrent principalement pour organiser les logements des conjurés; plus tard, on lui confia une mission plus sérieuse, — celle de surveiller le laboratoire et le dépôt de dynamite de la rue Téléjnaïa, en compagnie de Sabline. Durant le complot régicide, elle fut entièrement initiée à tous les plans des criminels et les aida de son mieux. Cette juive illettrée, ne possédant ni les dons de l'intelligence, ni ceux de l'éducation, devint peu à peu la complice de ceux qui tentaient de remanier le monde entier d'après les théories subversives de la science « sociologique ». Hessy Helfmann figura dans le complot du régicide comme représentant de l'élément juif, de cet élément qui donna une masse d'affiliés à la cause révolutionnaire, dès le début du mouvement. Le parti sémite explique ce fait par des considérations relatives à l'amour du prochain, inné, soi-disant, chez les Juifs, par leur tendance à servir le bien-être de l'humanité actuelle et future jusqu'à l'oubli de soi-même; ce serait en vertu de ces prin-

cipes qu'ils devinrent souvent acteurs de la lutte entreprise pour le bien de l'humanité.

Hessy Helfmann était une juive très brune, au nez camard. Petite de taille, elle était d'une laideur remarquable. Elle s'était attachée, depuis quelque temps, à l'anarchiste Nicolas Kolodkiéwitsch et, lors du crime du 1er mars, se trouvait enceinte, fait qui influa grandement sur son sort.

Les efforts réunis du parquet et de la police permirent de mener à bonne fin en trois semaines l'enquête sur les principaux inculpés du 1er mars. Par ordre de l'empereur, le procès fut soumis au Sénat dirigeant, transformé en Cour de haute justice. Le 26 mars, les membres du Sénat se réunirent dans la salle d'audience de la Chambre d'appel au palais de Justice (rue Litéïnaïa) pour juger la cause des régicides. Les séances étaient publiques, la salle et la rue inondées de monde. Devant la cour comparurent six inculpés : Nicolas Ryssakow (dix-neuf ans), Timothée Mikhaïlow (vingt et un ans), Nicolas Kibaltschitsch (vingt-sept ans), André Jéliabow (trente ans), Sophie Pérowskaïa (vingt-sept ans) et Hessy Helfmann (vingt-six ans).

Après la vérification d'identité des témoins et les formules d'usage, formules en réponse auxquelles Sophie Pérowskaïa et Hessy Helfmann déclarèrent franchement que leur état consistait à « s'occuper d'affaires révolutionnaires », Jéliabow commença par opposer des objections à la teneur de l'acte d'accusation; mais elles furent rejetées. En réponse à la question : « A quel culte appartenez-vous? », il déclara que, quoique baptisé orthodoxe, il ne professait point cette religion, mais qu'il admettait le fond de la doctrine de Jésus-Christ, qu'il croyait à la vérité et à la justice des préceptes évangéliques, que « la foi était morte sans les œuvres », et que tout vrai chrétien devait lutter pour la vérité, pour les droits des opprimés et des faibles, et en, cas de nécessité, souffrir pour eux. Dès le début, l'inculpé se mit à exposer ses convictions et ses points de vue. Car c'était le moment propice qu'attendaient avec impatience tous les anarchistes, pour pouvoir, sous l'égide de la justice, pérorer sur les théories socialistes, sur leurs convictions

personnelles, vanter leur parti et leurs hauts faits. Lecture faite de l'acte d'accusation, quand vint le tour de Jéliabow, il commença à développer des théories socialistes, mais il fut arrêté court par le président et dut rentrer dans le domaine des faits et des dates. Jéliabow se donnait le rôle principal du complot; il parla plus que les autres, discuta, releva les expressions, riposta aux témoins; tandis que les autres inculpés furent plutôt avares de paroles et d'explications, surtout Mikhaïlow et les deux femmes. Les dépositions des nombreux témoins, les explications données par les experts et tous les autres détails de l'enquête, occupèrent les séances des deux premières journées. Le matin du 28 mars, le représentant du ministère public commença son réquisitoire, un modèle de sagacité et d'éloquence judiciaire, qu'il prononça d'une voix nette et sonore avec une grande finesse de nuances, dans les intonations,

Le réquisitoire du parquet terminé, le président donna la parole aux avocats des accusés. Ces défenseurs furent désignés *ex-officio* par la Cour : MM. Ounkowski pour Ryssakow, Hartoulari pour Mikhaïlow, Gerke pour la femme Helfmann, Guérard pour Kibaltschitsch, Kédrine pour la femme Pérowskaïa; quant à Jéliabow, il refusa d'accepter un avocat et désira se défendre lui-même. Le rôle d'un avocat dans une telle cause était, sans doute, très pénible; mais une fois qu'elle fut dévolue aux sommités du barreau de Saint-Pétersbourg, ces juristes renommés remplirent leur tâche assez correctement. Ounkowski mit en valeur la jeunesse de Ryssakow et l'influence intellectuelle qu'exerçait Jéliabow sur l'inculpé; Gerke mit en relief que sa cliente, Hessy Helfmann, avait moins que les autres pris part à tous les actes du crime; Kédrine, que Sophie Pérowskaïa était la victime de mauvaises influences et que l'exil, par voie administrative, joua un grand rôle dans le développement de sa carrière anarchiste. Les plaidoyers des avocats de Kibaltschitsch et de Mikhaïlow furent plus tendancieux et forcèrent le président à interrompre plusieurs fois MM. Guérard et Hartoulari, pour les remettre dans les limites des faits et pour couper court à des insinuations sur les sévérités du gouvernement vis-à-vis des socialistes.

Dès que Jéliabow commença son discours, le Président fut forcé de rappeler l'accusé à l'ordre, de lui défendre de parler au nom de tout le parti et d'énoncer les professions de foi des anarchistes. Il traita, du reste, très modérément l'accusé, qui méritait même que la parole lui fût ôtée; l'effet sur lequel Jéliabow comptait fut donc complètement manqué. Les dernières paroles que les accusés prononcèrent devant la Cour n'apportèrent rien de nouveau. Sophie Pérowskaïa protesta contre les accusations d'immoralité formulées à bon endroit et à l'endroit du parti; Kibaltschitsch parla de son appareil de locomotion aérienne.

Le procureur demanda la peine de mort pour tous les six coaccusés, et à six heures du matin, la Cour décréta cette peine; sa sentence fut annoncée le 30 mars à cinq heures de l'après-midi. La loi octroyait aux condamnés le droit de présenter un recours en grâce dans l'espace de vingt-quatre heures; Ryssakow et Mikhaïlow présentèrent une supplique; mais Jéliabow, Sophie Pérowskaïa et Kibaltschitsch ne le firent point. La femme Helfmann déclara qu'elle était enceinte, ce qui fut officiellement constaté le 31 mars; son exécution fut remise, et au mois de juin elle présenta un recours en grâce, à la suite duquel, le 2 juillet, Sa Majesté l'Empereur daigna lui accorder la vie et commuer sa peine en celle des travaux forcés à perpétuité. Le public s'occupa du sort du malheureux enfant que devait mettre au monde cette mère criminelle : un certain capitaine de marine en retraite, Théodore Fonton, présenta même une pétition, demandant qu'on lui permît d'adopter cette victime du sort et de l'élever.

Les recours en grâce furent rejetés le 1er avril. Deux jours plus tard, le 3 avril, à huit heures du matin, deux tombereaux, larges et très élevés, sortirent de la cour de la prison préventive, située dans la rue Schpalernaïa. Sur le premier se trouvaient Jéliabow et Ryssakow, sur le second, Kibaltschitsch, Mikhaïlow et la Pérowskaïa. Les condamnés étaient assis, le dos tourné aux chevaux, dans le costume noir des détenus, en gros drap; une planchette ovale suspendue au cou et couvrant leur poitrine, portait l'inscription en blanc « Régicide ». Deux voitures suivaient les tombereaux avec cinq

prêtres en habits sacerdotaux de deuil. Sur tout le parcours, une foule innombrable se pressait, de même que sur le vaste plateau où devait avoir lieu l'exécution. Sur une plate-forme élevée se dressait une potence pour les condamnés; en face se trouvait une estrade pour les autorités et pour le public privilégié, parmi lesquels figuraient quelques diplomates et les correspondants des principaux journaux illustrés de l'étranger.

Les condamnés passèrent d'une manière très différente les dernières heures de leur existence. Jéliabow et la Pérowskaïa refusèrent de recevoir un prêtre; Kibaltschitsch y consentit et à deux reprises entra avec lui dans des discussions théologiques. Mikhaïlow écouta longtemps les exhortations de la religion et se confessa. Quant à Ryssakow, il professa le repentir le plus sincère, renia toutes ses erreurs, se confessa, communia et lut l'Évangile : il mourut avec les sentiments religieux d'un chrétien, en monarchiste convaincu. Jéliabow, Kibaltschitsch et la Pérowskaïa montrèrent la plus grande tranquillité; la veille de l'exécution, cette dernière s'était couchée à dix heures du soir, comme de coutume; pendant le trajet vers le lieu du supplice, elle était calme et ses joues se coloraient parfois d'incarnat, mais au moment de monter au supplice, ses forces l'abandonnèrent.

Arrivés devant l'échafaud, les cinq condamnés furent placés chacun près d'un poteau et la sentence de mort fut lue à haute voix. Les prêtres montèrent ensuite et leur offrirent la croix à baiser, mais la Pérowskaïa refusa de le faire. Les condamnés se firent leurs adieux. Jéliabow et Mikhaïlow s'embrassèrent et embrassèrent la Pérowskaïa. Le bourreau Frolow procéda alors à l'exécution, en commençant par Kibaltschitsch et en finissant par Ryssakow. Quelques minutes plus tard, le décès des suppliciés fut constaté par trois médecins militaires, et à neuf heures cinquante-cinq le procureur de la Chambre d'appel annonça que la sentence était exécutée.

★ ★ ★

LE CULTE D'ICARE[1]

VI

— Raoul Héricourt a été bien, — relatait quelques instants plus tard M. de Laderrière à sa sœur, lors de sa visite quotidienne, dans le salon aux housses grises, rue des Capucins. — Bien, mais rien de plus. Enfin il a de l'énergie.

Sur la pendule, les Horaces de cuivre tendaient leurs glaives pour la bénédiction de leur père.

Alourdie au milieu de ses dentelles dans une robe de soie mauve et fanée, madame Gheerbrandt riposta, en déposant sa broderie et son livre :

— C'est un brouillon. Madame Taffin me le disait encore tout à l'heure sur les marches de Saint-Géry. Un touche-à-tout. Notre pauvre père détestait ces sortes de gens. Dimanche aux promenades, il faisait sourire. Raoul n'a même jamais appris à se coiffer. Il a l'air d'un je ne sais quoi. D'un artiste... Seigneur voici la lampe qui crache encore!

— Mon Dieu, il a l'air d'un savant. Et nous avons besoin de ces intelligences-là en temps de guerre. Peu importe s'il se pommade ou non... Mais ta Carcel empeste, ma chère Julie.

— Notre bonne mère préférait les bougies à toutes ces inventions-là. Elle n'avait pas tort. Sonne, je te prie, pour que Théodore apporte le candélabre... Il mange comme un

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 décembre 1921 et 1er janvier 1922.

ogre, votre savant. Quand il dîne ici, la cuisinière n'en revient pas... Théodore, un candélabre.

— Et mon madère, avec le biscuit. Il oublie toujours le biscuit.

— Est-il vrai, mon oncle, que vous devenez un rouge? — s'écria la petite Gertrude en rentrant. — La mère Sainte-Jeanne nous a dit en classe que ce Carnot faisait couper les têtes sous la Terreur.

— Tu l'entends, Charles? Tu entends cette innocente?

— J'aurais aimé un autre nom pour notre cercle. Mais il faut rallier les masses, et vivre avec son temps... L'Empire lui-même s'est qualifié de libéral.

— Vous n'allez pas faire guillotiner l'abbé Anzart, j'espère, — demanda Gertrude.

— Ni le comte de Malametz, — ajouta sa sœur Angèle en renattant sa tresse blonde devant le miroir.

— N'ayez crainte, petite... Que lisez-vous là, Julie? *Monsieur de Camors*. Hem! Cà sent le fagot. Votre confesseur vous réprimandera.

— Croyez-vous?... Cet auteur a du monde. Et il donne des leçons diverses.

— Tant mieux... Je me retire. J'ai des amis à souper.

— Attends ton madère. Le voici.

— Je t'obéis... Il est fameux. Ton pauvre Casimir se délectait.

— Il ne t'aurait pas approuvé d'élire un Raoul Héricourt, tu sais.

— Mais si.

A genoux pour l'angelus, madame de Laderrière priait quand son mari rentra. Il la salua de loin sans oser interrompre l'oraison. Lui-même crut devoir se signer devant la copie de *l'Assomption* qu'imagina Murillo, et qui tenait le panneau central de la pièce, avec le canapé de tuya et de velours bleu. Il aima que sa chère Flore fût par lui surprise en cette posture de vertu. Elle était si jeune et si blonde avec un col de linge rabattu, des manches élégamment retroussées, un corsage en grenadine plein de vie palpitante, de beaux bras nus dans les manches transparentes, et un corps souple dans le deuil de la robe enflée sur l'ampleur des jupons, de

la crinoline. Adorable, elle égrenait son rosaire d'ébène et d'argent. Tout à coup elle se signa, bondit au cou de son mari, puis très lentement elle lui donna tout un baiser voluptueux. Il la sentit en ses bras chaleureuse. Quand ils se furent étreints, il annonça :

— Nous avons maté les Rouges. La présidence de monsieur Héricourt est maintenue. Nous dirigeons le journal à notre gré.

— Vous êtes un vainqueur, Raphaël, toujours un vainqueur.

Elle l'attira près d'elle sur le canapé de velours bleu. Elle l'étouffa dans ses caresses. Il finit par se dégager. Flore le trouvait si bien de profil entre ses favoris plats. Elle respectait cet air de seigneur, cette bouche pincée. Elle admirait cette taille droite en veston bleu et ces hautes jambes en pantalon gris-perle. A cette fille de villageois enrichis par l'acquisition de biens nationaux et qu'avaient instruite les Ursulines d'Arras, son mari représentait le type du noble. Tout amoureuse, elle le lui dit encore, bien qu'il fût de roture, en somme. Modestement il fit allusion à la prévoyance de son aïeul qui avait, le lendemain de Leipzig, racheté le domaine de leur nom et pris la particule afin de tromper la vindicte des Bourbons, de leurs préfets, au retour des princes, car un de Laderrière avait, sous la Révolution, présidé un collège électoral de l'Artois et obtenu les votes en faveur de Robespierre. Aujourd'hui, le petit-fils se flattait de revenir à cette opinion de l'ancêtre. Légitimistes et orléanistes ayant tenu sa famille à l'écart, ayant même usé de leur influence aux Tuileries pour entraver la carrière politique du conseiller général, Flore trouvait ce retour bien juste. Son mari siégerait au parlement entre Thiers et Gambetta. Ce serait sa revanche sur ces dames de Hauteclocque et de Malametz. Flore bondit sur le capiton du fauteuil et marqua son plaisir par un pas de cancan tel qu'elle l'avait vu dans *le Magasin pittoresque*, puis s'empourpra toute confuse, et se cacha le rire dans les mains.

On sonnait à la grande porte. Des sœurs et des cousines entrèrent enfouies sous de longs châles noirs, sous des crêpes épais, avec deux prêtres. Pour eux dont il redoutait

l'espionnage, M. de Laderrière s'excusa d'avoir dû, malgré les répugnances de son éducation, se commettre avec les gens du Cercle Carnot. Mais il vendait ses récoltes aux Moulins, il achetait aux Forges, à bon compte, les instruments aratoires de ses fermes et métairies. En même temps, il offrait du Sauternes que la servante apportait sur un grand plateau chinois. Ainsi que Gerbore et Demonchaux, que Cattaert et de Grigny, parbleu, M. de Laderrière ne pouvait pas refuser son concours à la Banque d'Artois. L'un des prêtres le démasqua tout de suite. Il ne voulait subir ni la tyrannie des bonapartistes, ni les insolences des royalistes. Voilà quelle était la raison de ces assemblements. Au reste ses sœurs et cousines ne pardonnaient pas aux nobles douairières d'accepter leurs visites sans les rendre. L'autre prêtre, sur la réserve, murmura des blandices. La famille néanmoins félicita M. de Laderrière de montrer son importance en fondant le Cercle Carnot, en y prévalant. Mais il seyait qu'il y maintînt le respect de l'ordre et de la religion.

On passa dans la salle aux lambris gris qu'ornaient en estampes les chasses d'Horace Vernet. On se mit à table. Le prêtre approbateur était hâve et long dans une soutane soyeuse. Après le potage crémeux, en mangeant la carpe aux morilles, il blâma l'Empire de n'avoir pas fait, en 59, l'unité de l'Italie sous l'autorité souveraine du pontife. Il but un verre de Johannisberg. Aussi ne méconnaissait-il pas l'utilité d'une opposition qui rappellerait aux ministres d'Émile Ollivier le devoir d'être aussi des hommes d'État comprenant l'histoire. La France eût acquis pour alliés dans cette guerre le monde catholique, toutes les nations chrétiennes, l'Autriche d'abord, croyait-il, si elle eût suivi cette politique. Les cousines alors vantèrent les lapereaux en gèlée. Elles obligèrent les hommes à se servir plus copieusement. N'importe, la France se trouvait seule. Or les deux prêtres savaient, par les rapports parvenus au Vatican, avec quel art et quelle ténacité la Prusse s'était de longtemps préparée, comment toutes les Allemagnes avaient été convaincues depuis dix ans par les pasteurs prussiens et les curés bavarois, de suivre aveuglément, et jusqu'à la mort, Bismarck dans ses entreprises. Le pâté de pigeons aux truffes mérita qu'on

fît trêve un instant aux discussions. Le maréchal Niel seul avait vu clair, reprit l'amphitryon, qui cita les jugements de Raoul Héricourt sur ce point. Ni les Chambres, ni l'empereur n'avaient soutenu le maréchal. Quelle faute grave, dont le « moulin à vent » ne consolait qu'à demi, même après huit ans de bouteille. L'un des prêtres hochait la tête en homme mystérieusement averti qui n'ignorait rien. L'autre ecclésiastique approuvait de ses mains grasses, en vidant un verre de bière dorée, mousseuse. Il rompit enfin le silence pour dire que, selon monseigneur Parisis, la frivolité française excitait, dans les vertueuses Allemagnes, une indignation sacrée. A ce propos, il regrettait la nomination à la présidence du nouveau cercle. A l'évêché M. Raoul Héricourt passait pour immoral. Les noceurs lui savaient des maîtresses parmi les artistes du café-chantant et parmi les plus vicieuses des couturières. Néanmoins la tourte aux quenelles fut acclamée, savourée. Du silence accompagna la piété de ces actions avant le Volnay de 1852, « ce Volnay du coup d'État ». A Paris, on avait vu Raoul Héricourt, depuis son veuvage, avec une danseuse du bal Mabille. M. Desmuliez le certifiait à tous. Il n'allait guère à l'église, ce qui désolait Caroline Cavrois, bien qu'il eût fait construire une chapelle aux Moulins pour les ouvriers et qu'il envoyât de l'argent parfois aux écoles des Frères.

On parlait plus haut et tous ensemble, à cause des vins et de la bonne chère, et de l'attrait qu'exerce sur les imaginations le vice. Madame Vanbroock avait reçu des plaintes de ses apprenties. Les dames s'effarèrent à l'idée que Raoul Héricourt se tenait mal. L'amphitryon souriait un peu. Égayée, Flore se mordait les lèvres. Ses yeux brillaient. Pourtant, après avoir goûté son Chambertin, elle déclara que tout cela ne lui semblait guère possible. Raoul Héricourt était trop laid. Cousines et sœurs renchérirent. Ni couturières, ni danseuses n'eussent accepté les hommages d'un ban-ban, d'un si mal peigné, d'un original qui parlait tout seul dans la rue Ernestale, sans voir personne, en marchant droit devant lui. M. de Laderrière pensa que l'inventeur était bien trop occupé de ses calculs, de ses machines nouvelles tant pour voler dans les airs que pour extraire

dans les fabriques de sucre un jus plus abondant des betteraves. Un tel homme n'avait pas le temps de courir, et à son âge. Malgré les framboises au Porto, l'abbé pourtant insista. Par les enfants de Marie il était renseigné. M. Raoul Héricourt avait un pavillon de chasse à Mercatel, où il ne donnait pas le bon exemple. Il recevait clandestinement des femmes perdues. Les cousines s'indignèrent alors. Qu'il était imprudent de placer ce Lovelace à la tête d'un parti nouveau! La cousine qui pelait sa poire prédit que bientôt il compromettrait l'influence de ce parti auprès des honnêtes personnes. Les sœurs, grasses et moites dans leur deuil, n'en revenaient pas. Un Héricourt, le petit-fils du dragon de l'empereur, le petit-neveu du sublime aérostier qui, sur Valmy, Maubeuge et Fleurus, avait plané dans la mitraille comme le représente le tableau du musée, reproduit par les gravures! Que de logis où elles jaunissaient en apprenant l'héroïsme aux petits! Quoi, il s'abaissait ainsi, le fils d'Omer Héricourt, l'ami de Lamartine et de Victor Hugo! Et tous alors, en goûtant au muscat, de rappeler les prouesses du grand-père, du cavalier, son beau cheval turc, sa charge d'Austerlitz à la tête de son régiment, les grâces de sa sœur Aurélie mariée au comte de Praxi-Blassans, la mère du général qui, vainqueur des Arabes en Kabylie et des Toucouleurs sur le Sénégal, avec Faidherbe, vainqueur des Autrichiens en Italie, commandait à Forbach, maintenant, entre Bazaine et Mac-Mahon.

La saveur du muscat et celle du flanc au kirsch agitèrent les éloquences. Sœurs et cousines, prêtres apparentés, Flore elle-même ne tarirent plus. Raoul disparut de leurs esprits. Ils s'exaltèrent en évoquant les gloires anciennes de la ville, en citant les émules de Juste et Bernard Héricourt. Leurs bataillons, leurs escadrons avaient traversé l'Europe sous les drapeaux victorieux, avec ces capitaines, ces majors, ces colonels revenus si vieillis de la Bérézina, puis demi-soldes, carbonari, conspirateurs, pour, vers 1830, rétablir la constitution et la liberté. Et tous étaient les oncles des hommes de ce parti-prêtre qui avait suivi l'abbé de Praxi-Blassans, reçu les leçons du Père Loriquet à Saint-Omer, planté à la porte Saint-Michel les croix des missions, défendu Charles X

en chaire de Saint-Nicolas. « Ou péché avec Lamennais, s'écria Flore, le dieu du peuple. » Tous parlaient ensemble. L'âme d'Arras les conviait. Les femmes relevèrent leurs voiles. Flore, au piano, joua l'air triomphal du *Carillon*. Mais les prêtres condamnèrent Robespierre et la Terreur. Ils épouvantèrent les dames par la description du sang répandu sur la place de la Comédie. Inutilement, et selon les idées chères à Raoul Héricourt, M. de Laderrière tenta de répondre, en tranchant, pour une deuxième tournée, le gâteau. Il ébaucha le rôle constructeur de l'Incorruptible à la Convention. Il indiqua le patriotisme de Danton et ses effets miraculeux. Il esquissa l'interprétation républicaine des évangiles par Joseph Le Bon. Cette impartialité eût ému d'irrépressibles colères si le distributeur des parts n'avait soigneusement attribué ces plaidoiries au professeur Debricke et au journaliste Delannoy, aux deux Rouges les plus effrayants de la cité, plaidoiries entendues au café des Allées, un dimanche après la musique, devant les promeneurs. Toutefois le prêtre hâve perça le masque. Il accusa directement Raoul Héricourt de vouloir, dans Arras, réhabiliter Robespierre, l'ami de Juste-Émile, et peut-être lui dresser une statue. Voilà ce qu'on vitupérait dans le monde légitimiste, rue des Capucins, rue des Quatre-bosses, rue Baudimont. Le cercle Carnot n'avait-il pas dû, un moment, se nommer le Cercle Robespierre? Quelques-uns, à l'hôtel de ville, l'assuraient, Fardel lui-même. Raoul Héricourt rêvait de mettre le monstre de la Terreur sur un piédestal, au milieu du square Saint-Waast. Et debout, les poings fermés, l'ecclésiastique lança des anathèmes. Au salon, il suppliait la Sainte-Vierge de l'Assomption peinte.

Tour à tour, chacune des sœurs et cousines présenta l'opinion de son mari, de son frère, de ses parents, pour exécrer Robespierre et les bourreaux jacobins. Elles bafouèrent la Déesse Raison, une fille de joie à demi nue sur un char. Elles pleurèrent André Chénier : « Et pourtant j'avais quelque chose là! » Elles se firent trembler avec les histoires des Tricoteuses, des Septembriseurs, du verre de sang offert à mademoiselle de Sombreuil. Tous les souvenirs reparurent des romans composés pendant la Restauration, afin de plaire aux ci-devant, et que, petites filles, elles avaient

lus en larmoyant sur les malheurs du noble émigré, sur la bravoure des chouans, sur la fin tragique de Marie-Antoinette, pour laquelle l'impératrice Eugénie affichait une dévotion si touchante.

L'impératrice! Ces dames l'adoraient. Sur le guéridon de tuya, Flore ouvrit l'album et montra la photographie de la souveraine aimée du khédive Ismaïl. On lui devait le canal de Suez. N'avait-elle pas récemment conduit le petit prince en voltigeur, le mignon, jusqu'au train l'emmenant de Saint-Cloud, avec l'empereur, vers Sarrebruck, où nos rudes soldats devaient s'émouvoir en voyant le petit garçon ramasser les balles perdues. Quelle mère! Elle avait élevé son fils en héros, comme il seyait à des Napoléons. Et durant le choléra, ce qu'elle avait été sublime dans les salles des pestiférés, les soignant, les encourageant, les embrassant même! Du reste elle gouvernait. L'empereur avait trop vieilli. La voilà régente, heureusement. Avec quelle fermeté elle sut faire répondre par Benedetti au roi Guillaume. Cette espagnole se montra plus française que toute autre. « Cette guerre, c'est sa guerre, » s'écria Flore en battant des mains. La beauté de son visage et l'élégance de ses toilettes blanches dans le fond de la calèche qu'emportait, entre les acclamations de la foule, le quadrige à la Daumont mené par deux jockeys chevauchant sous l'or en crépines de leurs casquettes, Flore se les rappelait avec une émotion très vive.

En l'impératrice, les prêtres avaient confiance pour l'avenir du monde catholique. Elle avait toujours employé les forces de la France pour la défense des États pontificaux.

M. de Laderrière concéda que sans religion le peuple ne se peut conduire. D'ailleurs il ne croyait point à l'avènement de la république, mais à la nécessité d'une simple opposition que ce mot illusoire désignerait. Ainsi les gens raisonnables feraient dévier les passions des Rouges, les endigueraient et les canaliseraient. La république athénienne, la république de Périclès, absorberait celle des Rouges. Elle les réduirait au silence. Elle détournerait le cours des mouvements populaires. Ce disant, M. de Laderrière se croyait un politique très fin, très hardi. Une phrase de Platon citée en grec rehaussait la valeur de ses paroles. Il reconduisit

les prêtres sur le perron, il leur traduisit une phrase de Platon, avec l'espoir qu'ils propageraient une bonne opinion de sa valeur intellectuelle. Ils le complimentèrent beaucoup, en effet, avant de partir. Ils avaient besoin de subsides pour leurs paroisses, pour achever Notre-Dame-des-Ardents, et le nombre des donateurs n'était pas indéfini. Les yeux baissés et les mains jointes, ils s'éloignèrent et murmurèrent dans la nuit de la ville que troublaient seuls les abois des chiens : « Cet excellent monsieur de Laderrière veut nous doter de la république athénienne avec Périclès. Mais où trouver Périclès? Serait-ce monsieur Raoul Héricourt? »

Le soir même, ils le demandaient à madame Dufour d'Hamelincourt. Pour Notre-Dame-des-Ardents, ils quêtaient chez les vieilles dames recluses au couvent des Charriottes. En un appartement que lui louaient les sœurs, haut de plafond comme une église, décoré d'images saintes et de propreté flamande, éclairé de bougies fumeuses en des chandeliers de cuivre radieux, madame d'Hamelincourt, très petite, et ses derniers cheveux bien lissés, épanouit ses révérences au seuil du salon. Elle mena les prêtres vers la Jeanne d'Arc sous globe, les fit asseoir dans les fauteuils de tapisserie et d'acajou recourbés, leur montra beaucoup d'avis mortuaires, plusieurs lettres de deuil, invitations à des funérailles, et l'article important de *la Semaine religieuse*. A trois, ils jugèrent les personnes décédées sans trop d'indulgence, mais souhaitèrent que Dieu les reçût en sa miséricorde infinie. Madame Dufour marquait plus de révérence à l'égard du Père Hauvant, si blême, qu'à l'égard de l'abbé Verbroock, trop cramoisi pour avoir bien soupé. De celui-ci, elle maltraita l'audace, quand il eut nommé la république athénienne. Quelles idées païennes était-ce là? Cette très pieuse dame les réprouvait absolument. Dans quelle misère ses aïeules émigrées n'avaient-elles pas vécu à Londres? Elles pleuraient devant l'unique verre de lait arrosant le pain bis de leurs repas. Et ses grand'tantes guillotinées à seize et quinze ans par Joseph Le Bon, pour une lettre à leur frère qui était au camp des Princes, et où elles avaient eu, par hasard, l'imprudence de marquer le nombre de bataillons

et de canons qui, lors, avaient tout un mois traversé Arras avant de se rendre à Landrecies.

Prudemment les deux ecclésiastiques marquèrent leur horreur de ce supplice. Ils attendaient que madame Dufour leur indiquât le montant des sommes dévolues par sa piété aux vitraux des Ardents. Elle leur avait fixé pour sa décision ce soir et cette heure. Ils n'en parlèrent point d'abord. Un silence gênant avertit de la minute grave. Elle ôta ses lunettes et s'essuya les yeux, larmoya, pleura. Sa petite figure ronde et fripée se tuméfia sous les bandeaux gris. C'était un chagrin véritable. Elle reniflait. Elle s'expliqua. Veuve depuis douze ans, elle demeurait responsable de l'héritage en immeubles qu'elle gérait pour ses filles mariées à Paris et à Lille, donc pour ses gendres et ses petits-enfants. Un tiers des revenus seulement lui appartenait en propre. Avait-elle dépassé la mesure en dotant, hélas! si peu, l'école chrétienne, l'église des Ardents, la chapelle des Dominicains, le Bon Pasteur? Ses filles indignes avaient ensemble invité le notaire à la réprimander. Oui, la réprimander! Un poing menu, crispé, s'abattit sur la table et la frappa violemment. Madame Dufour était en colère. Ses filles pour qui elle avait tant fait, depuis l'éducation aux Dominicaines d'Esquermes, malgré le prix de la pension, jusqu'à ces unions heureuses avec le commissaire-priseur de Lille et le percepteur de Paris! Ses filles, enfin, ses filles s'opposaient aux aumônes de leur mère, à ses œuvres de piété... Ses filles voulaient tout pour leurs toilettes, leurs théâtres, leurs réceptions, pour leurs vices. Et le notaire qui se prêtait à cette infamie! Et les gendres qui menaçaient de se plaindre à Monseigneur! Oui, d'écrire à Monseigneur! Et pis encore, de publier leur lettre dans *le Carillon*, dans le journal des républicains!

De nouveau madame Dufour pleurait. Les deux prêtres se regardèrent. Un instant ils crurent qu'elle donnait un prétexte, une excuse mensongère à son refus. Ensuite ils connurent bien que cette colère ne trompait pas. Ils savaient leur sainte. Elle eût voulu se dépouiller entièrement pour la maison de Notre-Dame, pour le palais des pauvres, comme elle disait. Car les pauvres sont le Jésus éternel, douloureux,

toujours crucifié. Récapitulant, de mémoire, ce qu'ils avaient obtenu déjà pour les familles misérables des Basses-Rues, du Château, pour les filles repenties du Bon Pasteur, pour la construction des Ardents, l'abbé Verbroock estima qu'en effet madame Dufour avait bien pu leur donner, en quatre ans, une part importante de sa fortune. Une de ses maisons, rue des Gaughiers, les clercs de maître Brame la proposaient en vente. Ils l'avaient même affiché dans l'étude. Ce qui avait surpris tout le monde. On avait appris que, depuis un an, madame Dufour n'avait point payé les factures de ses fournisseurs, ni les mémoires du plombier, du menuisier, du maçon. Apparemment l'aliénation de ce bien inquiétait les filles et les gendres. Le commissaire-priseur de Lille était connu pour défendre les opinions de Thiers et même de Jules Favre. Le percepteur de Paris envoyait à ses amis du Pas-de-Calais, secrètement, *la Lanterne* de Rochefort, à l'architecte Cattaert, par exemple.

Tout de suite les deux prêtres s'étaient compris. Loin de vitupérer contre les filles et les gendres, ils leur avaient reconnu le droit aux conseils de prudence. Ils étaient responsables du bien familial devant leurs enfants mineurs. L'Eglise ne voulait rien accepter du bien d'autrui que des innocents pussent un jour regretter. Tous deux consolèrent madame Dufour. Elle avait largement secouru les pauvres de sa paroisse, plus que ses moyens ne le lui permettaient. Le Seigneur ne demandait pas l'impossible. Notre-Dame-des-Ardents n'en serait pas moins protectrice si quelques vitraux de couleurs manquaient à l'abside. Et ils félicitèrent la sainte pour l'ouvroir qu'elle inaugurait afin d'assurer un travail lucratif aux mères chrétiennes. Même l'abbé Verbroock lui promit la visite de Monseigneur à cet ouvroir, une visite de gratitude pour tant de dévouement charitable et pieux.

A ces mots, madame Dufour se dressa toute menue dans sa robe simple, sous ses bandeaux lisses. Le petit visage fripé, édenté, rose encore aux pommettes, s'illumina. Les yeux minuscules scintillèrent entre les rides. Elle voulut que le Père Hauvant lui confirmât cette promesse. Il le fit, hâve et courbé, maussade, mais déférent.

Il dut, comme son ami, accepter le vin chaud et les tartelettes aux fruits exquises, sortant du four, qu'une vieille en bonnet et en pèlerine noirs apporta sur un plateau de vermeil qu'elle offrit avec des génuflexions. Et comme la vieille dame prenait sa part, l'abbé Verbroock s'écria :

— Le voilà, le péché de notre sainte. Elle aime trop les pâtisseries excellentes. Satan vous guette, madame. Il vous guette dans ces miettes à la cannelle...

Elle sourit d'abord, puis s'inquiéta. Peut-être disaient-ils vrai, ces ministres de Dieu qui vidaient prestement leurs verres, puis s'époussetaient le rabat et la ceinture. Et comme la servante refermait la porte sur eux, madame Dufour tomba sur les genoux devant une chaise, joignit les mains et, la tête basse, entreprit un acte de contrition. Bien des larmes mouillèrent ses doigts et son chapelet.

VII

Au sortir du couvent, par les rues très obscures, les deux prêtres gardèrent le silence d'abord. Au seuil du Père Hauvant, après avoir parlé de sainte Mélanie qui se dépouilla pour l'église du ve siècle, à la voix de saint Jérôme et de Rufin, l'abbé Verbroock soupira longuement. Il manifesta sa crainte de ne jamais voir s'achever Notre-Dame-des-Ardents. Or, rien depuis la destruction par les jacobins, sur la Petite Place de l'antique chapelle, rien ne rappelait plus le miracle de la Sainte Chandelle que donna la Sainte Vierge aux trouvères pour guérir toute une foule de malheureux embrasés par cette fièvre gangréneuse, et délirants, suppurants, voyant leurs membres noircir, se décharner, tomber de leurs corps. Prodige si populaire dans toute la France, si présent à toutes les mémoires des pieuses gens, et qui faisait d'Arras un lieu spécialement saint qui jadis avait attiré un si grand concours de pèlerins. Et plus un édifice digne de la Sainte Vierge miraculeusement apparue, autour duquel pussent se rassembler les multitudes. La foi devenait-elle avare à ce point dans ces Flandres mêmes où elle s'était montrée prodigue pour tant de basiliques, de cathédrales,

d'abbayes, aux temps passés! Verbroock agitait son parapluie dans l'espace, vers l'escalier de Saint-Waast et le portique de droite si massif dans la nuit. Une sorte de courroux se mêlait à cette indignation théorique contre le déclin de la croyance en Artois, aux Charriottes même, parmi les dames recluses. Ni madame Bégaigne ni mademoiselle Bécourt n'avaient accru leurs subsides. Le Père Hauvant craignit qu'on ne l'entendît derrière une fenêtre dans la rue sonore, regretter publiquement cette pénurie, et il poussa brusquement son collègue dans le noir corridor, après avoir ouvert la porte à gros clous de sa demeure bâtie au XVIIe siècle.

Cinq allumettes furent vainement grattées contre la muraille. Le chanoine enfin alluma la chandelle qui se dressait sur une tablette de bois cru avec les mouchettes et leur plateau de bronze. Il précéda l'abbé dans une salle immense, froide, mal crépie, carrelée de briques. Il suspendit à des clous son chapeau, sa mante. Au centre, quatre chaises de paille avoisinaient un secrétaire de noyer sur lequel, entre les paperasses et les bouquins, le Père Hauvant assujettit le luminaire. Ce qui réveilla une chauve-souris. Elle se mit à voleter sous les solives du plafond très rapidement de la porte aux fenêtres sans rideaux, que les feuilles du jardin eussent protégée seules contre les excès du soleil estival. Verbroock se découvrit et salua la pauvreté du lieu.

— Il est pitoyable que tout cela se puisse produire, monsieur l'abbé! — commença le Père Hauvant debout et les bras croisés devant l'autre qu'il avait fait asseoir. — On ne garde pas la mesure. Je conçois que les libéralités de madame Dufour d'Hamelincourt aient été acceptées, même sollicitées, pour les œuvres du diocèse, mais non jusqu'au moment de la ruiner, d'inquiéter sa famille et de susciter contre l'église des ennemis.

— Des ennemis?

— Trop d'ennemis.

Verbroock joignit les mains, et toussa, cramoisi :

— Monsieur l'archiprêtre, ne vaut-il pas mieux que l'église compte pour adversaires des Saive et des Abel, ceux dont les préférences vont à l'avarice, à la gourmandise et au luxe, sans charité à l'égard des malheureux, sans piété à l'égard du

Sauveur et de sa Sainte Mère? Quels faux amis seraient ces gens-là si nous prétendions les conserver comme nos fidèles, à tout prix, en tolérant leurs vices, en aidant leur cupidité, par... *politique*! Mieux vaut que le diable, en chacun, se déclare. Alors on l'exorcise.

Et l'abbé déploya un geste de guerre.

— Ce n'est pas l'avis du Vatican, ni celui du diocèse, par suite.

— Saint Jérôme força les grands riches du Mont Palatin à se dépouiller de tout. Mélanie ne garda qu'une natte et une tasse pour se retirer dans la Thébaïde, pour y devenir sainte, et cependant elle avait possédé le quart de l'Espagne, en bien privé, outre ses domaines d'Italie. Je n'ai pas réduit madame Dufour à la natte et à la tasse, moi.

— Elle ne nous a pas donné le quart de l'Espagne, mais les temps sont changés depuis saint Jérôme. Ils ont même changé depuis Charles X. Vous n'avez pas connu l'Artois en 1827. La dévotion importée par les Espagnols du XVIe siècle y régnait sans conteste. L'évêque dominait la province. Moi j'étais séminariste à l'époque, je puis concevoir la différence. Ah! quand l'abbé de Praxi-Blassans y plantait la croix de mission au milieu d'un peuple immense, dans la ville pavoisée, ici-même! L'Eglise a perdu une forte part de son influence. Et cette perte, elle le doit peut-être à des ecclésiastiques comme ceux qui vous obéissent en dépassant votre pensée... *Testi invoco Jesum.*

— Amen... Pourtant on nommait Arras, avant la Révolution, la ville aux trois cents clochers. Laisserons-nous s'achever sa déchéance? Abandonnerons-nous ses vingt mille âmes à l'athéisme des Desmuliez et des Lagache?

— Aux républicains?... voulez-vous dire... Bah! leurs femmes sont encore dévotes. Elles n'oseront pas oublier la messe ni leurs Pâques. Par elles, nous obligerons les maris à garder une attitude respectueuse. Les Demonchaux, les de Grigny nous recevront quand même. Seulement ne les abandonnons point à leurs forces. N'y a-t-il pas dans notre clergé un jeune prêtre que les livres de votre Lamennais égarèrent secrètement, ou un tonsuré de 48, de ceux qui bénirent les arbres de la Liberté et les bannières des compa-

gnonnages? Réunissons-les à monsieur de Laderrière, à monsieur Demonchaux, à Cattaert ou Gerbore, etc...

— Servir la messe de la république athénienne, confesser tous ces Périclès et tous ces Démosthènes? Il y eut dans Arras deux prêtres de l'Oratoire qui commencèrent ainsi. Ils ont mal fini tous deux. Ils se nommaient Joseph Le Bon et Fouché. Je ne saurais me charger de leurs fautes.

— Je ne vous l'ai pas offert non plus. Je ne pense pas que vous puissiez ressaisir un Cattaert dont le seul dieu est une équation. Vous êtes Josué. Contentez-vous d'arrêter le soleil là où vous le rencontrez, puis d'en faire couler l'or qui vivifiera nos œuvres de charité, nos œuvres de dévotion constructive, le cercle des ouvriers catholiques, par exemple. Où en sommes-nous?

— Quarante-sept adhésions.

— C'est peu.

— Très peu.

— La plupart sont empoisonnés par ce vilain folliculaire, Delannoy. Il les force à chanter le Dieu des Bonnes Gens. Il leur cite à tout bout de champ les impudences de leur Rochefort, de leur Blanqui, de leur Proud'hon, de leur Jules Favre, de leur Gambetta. Les nôtres se découragent. Ils ne trouvent rien à répondre. Bien que je leur fasse lire Montalembert et Lacordaire, ni Flahaut, ni les siens ne réussissent à convertir dans la minoterie Gerbore, ni ceux de Le Petiot dans les tanneries Lagache, ni les frères Letevez à la brasserie Drubens.

— L'enfer souffle partout.

— Ces canailles n'adorent que leurs vices.

— Ils ne supportent plus que nous les empêchions de forniquer, de se soûler, de s'enfumer dans les tavernes.

— Ils veulent vivre selon leurs instincts.

— Ne plus travailler.

— S'emparer des richesses pour boire et manger à mort, pour faire la débauche à mort. Ils deviennent républicains, car la République leur promet ça.

— Au Bon Pasteur seulement la place nous manque pour les filles perdues que la police y envoie. Blanche Herbaux y est revenue, prise en flagrant délit sur les remparts. Après

son repentir, tout ce que nous avons fait pour l'établir rue des Vieilles Haudriettes!

Dans sa colère, l'abbé Verbroock se frappait les flancs à coups de poing. Il avait cru au repentir de Blanche et lui avait donné une croix d'argent, une pèlerine bleue. Large, ventru, sanguin, il se démenait. Le Père Hauvant marchait de long en large, à la lueur tremblante de la chandelle, par le vide sinistre de la salle. Il effraya la chauve-souris. Elle alla tomber vers un angle pour repartir selon l'oblique dans la région des solives où elle se maintint à tire d'aile, sans bruit aucun, tantôt précédée, tantôt suivie par son ombre rapide. De son regard M. Hauvant la suivait. Elle lui semblait telle que la pensée de l'Église se précipitant de l'est à l'ouest, du nord au sud, de Baudimont à Rouville pour rassembler vers Saint-Waast les âmes en fuite. Il reprit :

— Saint Paul, Origène, saint Jérôme, saint Martin, Grégoire de Tours, saint Remi, Urbain II, comment surent-ils obtenir des peuples tant de sacrifices pour la foi? Ils surent, eux, baptiser et latiniser les barbares, jeter l'Europe en armes sur les chemins du Saint-Sépulcre, deux siècles durant.

— Sommes-nous moins instruits, moins pourvus?

— Cependant les esprits s'écoulent hors de l'Église comme l'eau fuit d'un panier.

— Vous, monsieur l'archiprêtre, qui êtes austère, logique à l'exemple de Pascal, à l'exemple de Jansénius, obtenez-vous mieux?

— Vous qui mettez la grâce et le ciel à la portée de tous, ainsi que l'insinuèrent madame Guyon, les quiétistes, Fénelon lui-même, cela vous réussit-il?

— Monseigneur conseille l'indulgence. Il veut que nous participions à la vie mondaine et à la vie politique, selon la coutume des Jésuites. Nous avons essayé.

— Nous essayons toujours.

— Rien ne prévaut. Maintenant le plus stupide, Gossart lui-même, se croit philosophe.

— Desmuliez récite du Voltaire à tout venant.

— Monsieur Gerbore atteste l'éclectisme de Cousin.

— Debricke ne jure que par Auguste Comte et Littré.

— Et Raoul Héricourt par Claude Bernard.

— C'est bizarre, autour de cet homme que tous détestent, des forces se combinent. Son nom, quand on le prononce, oblige à la discussion, au blâme ou à la louange, à l'invective, à l'expansion des idées. Et cela fait mal à la ville.

— Il porte avec lui le souvenir des siens : le fondateur des Moulins, l'aérostier de Fleurus, le dragon d'Austerlitz, le ministre de Louis-Philippe, leurs émules et leurs pareils. Qu'est-il par lui-même?

— Rien.

— Un inventeur manqué.

— Un ambitieux sans renom.

— Un débauché assez vil.

— Et pourtant, de son nom cité par monsieur de Laderrière à souper, nous courons d'idée en idée jusqu'au point de craindre pour l'avenir de l'Église, pour le royaume de Dieu!

Le Père Hauvant s'arrêta dans le milieu de la salle pleine d'ombres gesticulantes.

— Pour le royaume de Dieu! — répétait l'abbé Verbroock.

Les deux prêtres se regardèrent. L'un imputait sa détresse à la panse de l'autre, à cette figure mafflue, à ce crâne large, à ces mains potelées, et, sous la soutane neuve, à cette vigueur trop visible qui démentaient la parole des sermons et la rigueur des préceptes. L'autre attribuait sa déception à la taille dominante de l'archiprêtre, à l'usure de ses vêtements, à ces yeux caves et impérieux, à cette mine hâve enseignant l'austérité, le jeûne et le cilice, épouvantant la foule des luronnes, des buveurs, des gourmandes et des passionnés. En silence tous deux s'accusaient de n'avoir pas compris les hommes, l'Artois, sa sensualité flamande, sa passion d'Espagne, et de perdre ainsi l'empire offert par le Christ aux successeurs de saint Pierre.

Et pourtant ils se savaient également dévoués à la gloire du Sauveur, également convaincus de leur mission, pareillement aveugles en leur foi, souples assez pour user alternativement, avec intelligence, de fureur et d'aménité, selon la qualité des âmes à conduire vers le salut. Néanmoins ils se toisaient. Leurs rages différentes se reprochaient autant que des fautes individuelles ce déclin de la religion dans leur ville.

Face à face, ils se dévisageaient, sans haine certes, mais comme pour se pénétrer mutuellement de leurs pensées qui visiblement s'attribuaient l'impuissance dans le bien et la défaite par l'erreur. Leurs yeux se disaient tout. Bien que l'archiprêtre et l'abbé ne fussent pas les éminences officielles du clergé artésien, ils passaient pour diviser par leurs influences, en deux courants spirituels, la société catholique, ses confesseurs, ses prédicateurs et ses pénitents. On surnommait toujours les amis du Père Hauvant, « les jansénistes », et ceux de l'abbé Verbroock, « les quiétistes ». On plaisantait même celui-ci pour toutes les « Madame Guyon » qu'il entreprenait afin de leur apprendre l'art de ramener les indifférents vers la pratique par une recherche facile de la grâce. Il était le consolateur des veuves et des mères frappées dans leurs ardentes affections par la faux de la mort. Le lendemain des funérailles il intervenait, lui, les siens, vieux coadjuteurs ou jeunes séminaristes émus par le roman spirituel de Fénelon et de sa dangereuse amie. La grâce, ils la promettaient comme un délice presque sensuel. Ils la définissaient selon saint Augustin l'analyste, saint Jérôme le doctrinaire, sainte Thérèse l'illuminée. Les veuves attendaient ce retour divin des épousailles où Jésus remplacerait le défunt. Les mères espéraient revoir leurs enfants à cette minute de tendresse céleste. Et parfois elles les revoyaient dans les bras de la Vierge suppliée opiniâtrément, selon toute une méthode logique de pleurs, d'oraisons, de jeûnes épuisants, de litanies murmurées, les paupières closes, dans la nuit. Madame Desmazières avait revu sa fille.

A plusieurs reprises le Père Hauvant avait condamné ces pratiques, ces « sorcelleries ». Mais quoi, par la terreur des enfers qu'il décrivait, avait-il obtenu mieux? Si madame Dufour d'Hamelincourt se vautrait sous son lit la nuit pour échapper aux griffes des démons qu'il lui faisait entrevoir, si elle passait des louis sous les portes sans oser les ouvrir, pour que l'offrande aux pauvres lui valût le secours immédiat des anges, était-ce cela qui ramenait à une horreur si constante les filles, les gendres de la sainte, Saive le commissaire-priseur, Abel le trésorier général? Non, ni eux ni d'autres. C'est ici, comme en Flandres, et dans les maisons les plus

honnêtes, les plus fermées, les plus catholiques, la taverne de Steen, la Kermesse de Rubens, la danse de Téniers... le perpétuel festin de Balthazar. Chez les Pères de la rue aux Ours, dans leur chapelle, leurs dévotes déposent des gigots et des volailles derrière l'autel. Voilà leur offrande... Ces bons Pères engraissent à vue d'œil, car ils confessent toutes les bouchères, pâtissières, charcutières et rôtisseuses de la ville.

Verbroock se mit à rire malgré sa fureur. Le Père Hauvant se permit une mine gaie durant une seconde.

Aussitôt il se plaignit parce que les confesseurs ne manifestaient point assez leurs courroux contre les familles où l'on raisonnait sur le dogme. Chez les Monchepieux, pour avoir trop lu saint Augustin, on en venait à lui préférer la folie de l'hérésiarque Pélage si combattu par l'évêque d'Hippone. Madame Monchepieux commençait à prétendre que l'on ne péchait point à l'ordinaire, qu'elle n'avait pour sa part jamais péché de façon grave, sa laideur l'empêchant d'être coquette, et son mauvais estomac d'être gourmande. Cette femme maladive, abîmée par un eczéma perpétuel, d'ailleurs charitable et douce, doutait qu'il fût utile de faire son salut. Le sien lui paraissait presque certain. Elle attendait la mort avec un orgueil détestable. C'était là l'hérésie même de Pélage condamnée par Augustin et Jérôme entièrement. Et dans son ouvroir, cette madame Monchepieux réunissait bien des personnes disgraciées, pauvres, dévotes, que leur misère physique et sociale préservait de tous vices, faute de pouvoir en assouvir aucun raisonnablement. Une église se formait dans l'église d'Arras. Le chanoine Engerand, ce mystique, cet égaré, parmi ces sorcières agonisantes, ces monstres mâles et femelles, en loques noires, parmi ces mendiants lamentables, pérorait sans prudence, fier de ses indéniables extases. Et pour ces larves hideuses, il inaugurait un service de foi à Saint-Nicolas.

Verbroock plaisanta tout ce manège. On ne peut rien sans la grâce divine. Il cita : « *Non statim ex libero arbitrio homo facit, sed Domini arbitrio.* » Qu'importait, au reste? Ces bonnes gens aimaient Dieu, pratiquaient. Même deux ou trois semblaient dans le bonheur. Par l'imagination, ils vivaient au ciel, déjà, oui, malgré leur crasse, leurs jeûnes, leurs ulcères

et leur puanteur. Mais le Père Hauvant prit sur le secrétaire une petite brochure mal imprimée : *l'Epître aux Artésiens* du chanoine Engerand. Monseigneur l'ayant connue chargeait le Père Hauvant d'un examen sérieux au point de vue dogmatique. Tout de suite l'hérésie de Pélage avait ressuscité dans ce texte.

— Plutôt imbécile! — jugea Verbroock, et de rire.

Le Père Hauvant le réprimanda. Il le contraignit à traduire le latin de saint Jérôme, la fameuse lettre contre le moine breton sollicitée par saint Augustin. Pour l'obtenir, le saint évêque avait d'Hippone envoyé son disciple espagnol Orose au monastère de Bethléem. Jérôme avait alors fulminé dans sa réponse à Ctesiphon Urbicus contre l'orgueil humain qui refuse le fardeau du péché originel, qui croit tout conquérir par l'exaltation de la volonté. C'est le péché d'Adam. C'est l'hérésie d'Origène qui pense l'homme capable d'éviter absolument le péché. C'est l'erreur de Jovinien à propos du baptême. C'est l'erreur d'Evagre traitant de l'impossibilité dans son volume dédié à sainte Mélanie. C'est le mensonge de Pollade...

— Parfaitement, — approuvait Verbroock en traduisant avec peine. — Le triomphe de la grâce rayonne dans la lettre de Jérôme. Comme il me donne raison, ici même, en portant ce dernier coup à Rufin et à l'origénisme! Comme déjà Jérôme annonce madame Guyon et monsieur de Cambrai! Il les consacre par avance. Il leur écrit une préface. Il condamne Bossuet... Pardon! Pardon! Il condamne Bossuet... *Deus est qui operatur in nobis velle et perficere*!... *Velle et perficere*! *Velle et perficere*!

Et le maître des quiétistes artésiens dansa, une main en l'air, l'autre sur la page du livre ancien, jauni.

De là naquit une discussion ardente. Le Père Hauvant réfutait. Il attesta les Ecritures et ce qu'avaient soutenu sur ce problème les Pères de l'Eglise. Il voulut confondre l'abbé, textes en mains, et protégeant la lueur de la chandelle qu'il emportait, il le traîna vers une porte basse, l'ouvrit pour la fuite d'un rat occupé dans les monceaux de bouquins à terre. D'énormes volumes reliés en veau se dressaient par piles le long du mur, jusqu'aux toiles d'araignée tapissant la voûte

de ce réduit. A déplacer les tomes de la Patrologie grecque, l'exégète dérangea toute une tribu de noires souris. Elles plongeaient dans leurs trous entre les interstices des briques formant le pavage, tandis que, nerveux, Verbroock poussait des cris à leur vue. Il sautilla en ses gros souliers à boucles d'argent.

— Tenez-vous donc en repos, cria l'autre furieusement. Ces maudites bêtes ont grignoté trois phrases de saint Grégoire de Nazianze, qui vous édifieraient.

— Madame Guyon disait simplement à Fénelon : « Il m'est mis dans l'esprit que, comme sainte Catherine de Gênes a été un exemple de pur amour, je serai un exemple sans exemple de foi vive et d'abandon total, le jouet de la Providence sans résistance, et vous aussi, — bien que votre foi ne soit pas si vive. Soyons des exemples sans exemple de l'indépendance de Dieu à se servir en nous de tous les moyens pour faire son œuvre ». Dieu veut en elle. C'était le *velle et perficere* de saint Jérôme. Cela même!

— Mais non.

— Mais oui... Lisez *le Moyen court* de la béate.

— Jamais, monsieur, je ne lis de livres condamnés.

Ils se défiaient. Verbroock épanouit son rire. Le Père Hauvant serra les mâchoires qui saillissaient sous le parchemin jauni du visage.

Revenus dans la grande salle, avec des in-folio qu'ils ouvraient sur des chaises, qu'ils feuilletaient à genoux devant, leur passion de se dominer les enivra. Ils se croyaient tout intelligence et sans corps, sans autre expression de leurs êtres que leurs bouches rageuses, leurs yeux flamboyants.

— « Étant accoutumée avec Dieu à une souplesse infinie, je fais sans attention et sans secours tout ce qu'il me faut faire... » Voilà la vérité telle que la goûtait madame Guyon. Voilà où il nous faut parvenir.

— Vérité commode et qui place le Seigneur à l'origine de tous les crimes... Quel satanisme! D'ailleurs ne soutenait-elle pas cette énormité, votre héroïne : Dieu veut que nous abandonnions le culte de nos vertus pour que nous songions plus aisément à lui seul, à lui seul?... Cet égoïsme de Dieu! Quelle turpitude! Dieu voudrait que nous fussions sans vertus,

de peur qu'en les améliorant, qu'en nous y attachant, nous en arrivions à le négliger. Lui qui est toutes les vertus! Mais un Lucifer ne parlerait pas autrement à une fille qu'il tenterait de corrompre!

— A Blanche Herbaux, gloire du Bon Pasteur.

— Vous riez! Vous riez!

Le Père Hauvant referma brusquement son in-folio d'où s'évada la poussière en nuage. Verbroock eut peur. Il regarda cette salle vide immense, dont tous les meubles avaient été vendus pour secourir des infortunes. Alors le respect le glaça :

— Je surveillerai vos pélagiens et le chanoine Engerand, monsieur l'archiprêtre, et de très près... bien que leur nombre aux prêches de Saint-Nicolas me semble infime.

— Le nombre des chrétiens était plus infime encore autour du tapissier ambulant dans l'église d'Antioche, en l'année 50. Deux siècles plus tard tout l'Occident à genoux écoutait le verbe de saint Paul répété par les prêtres.

— Mais Jésus s'exprimait par le verbe de son apôtre.

— Combien étaient-ils à Rome ceux qui écoutaient avec le moine Augustin Luther parler les disciples de Savonarole?... Et un siècle plus tard... la guerre de Trente Ans ravageait l'Europe.

— La guerre de Trente Ans... La guerre! Toujours la guerre! Nous avons demain une bénédiction des drapeaux...

— Et deux messes militaires pour le départ des lanciers.

— Comme elles reviennent à la Sainte Vierge, les mères qui tremblent pour leurs fils soldats, les fiancés qui tremblent, les femmes des officiers en campagne... Hier la cathédrale était pleine.

— Quand les enfants ont peur, ils se réfugient dans la robe de leur mère. Sachons les y retenir, monsieur l'abbé. Je vous souhaite le bonsoir.

PAUL ADAM

(A suivre.)

PARMI LES LIVRES

Batouala, qui a gagné le prix Goncourt, est un livre assez faible. L'exemplaire porte en sous-titre : *véritable roman nègre*. Est-ce du langage qu'il s'agit?

Il y a dans cet ouvrage trois éléments : un plaidoyer contre les blancs; une description des coutumes indigènes; enfin la forme littéraire qui enferme ce plaidoyer et cette description.

Le réquisitoire contre les blancs, M. Maran, qui est homme de couleur et, je crois, fonctionnaire, se défend de l'avoir écrit. Après nous avoir confié qu'il avait employé six ans à écrire son roman : « Au cours de ces six années, dit-il, pas un moment, je n'ai cédé à la tentation de dire mon mot. J'ai poussé la conscience objective jusqu'à y supprimer des réflexions que l'on aurait pu m'attribuer... Ce roman est donc tout objectif. Il ne tâche même pas à expliquer : il constate. Il ne s'indigne pas : il enregistre. »

Il est exact qu'on ne trouverait pas dans le roman les réflexions de l'auteur : elles sont dans la préface. C'est ce que M. Maran appelle écrire objectivement. S'il le croit, il est naïf. S'il veut nous le faire croire, il est simple. Il ne parle pas lui-même; mais il fait parler ses personnages. Il se contente de rapporter leurs paroles, il est vrai, mais il est maître de leur faire dire ce qu'il veut. Bissibinghi veut se faire milicien, et voici le tableau qu'il trace de la vie du *tourougou* :

Au lieu de payer l'impôt, c'est nous qui aidons à le faire rentrer. Nous y parvenons, en pillant et les villages imposés et ceux qui ont acquitté leurs redevances. Nous faisons pilonner le caoutchouc. Nous recrutons ceux qui porteront les sandoukous. Tel est le travail du milicien. Partout où l'on passe, afin d'obtenir notre bienveillance, les chefs et leurs hommes nous comblent de présents. Ces petites satisfactions rendent la vie du tourougou douce, plaisante, facile et délectable, cela d'autant plus que les commandants ne connaissent que mal la langue du pays où ils sont, — notre pays et notre langue. En conséquence, tel village s'est-il montré peu généreux? On vous invente une de ces bonnes, délicieuses histoires, qui n'ont ni queue ni tête, et on vous la débite à cet excellent commandant. Celui-ci, qui est toujours juste, sensé et clairvoyant, commence d'abord par emprisonner toute la population : poules, chefs, chiens, femmes, cabris, enfants, esclaves, récoltes. Ensuite, poules, cabris, chiens, récoltes et femmes sont vendus à l'encan. Et l'on verse à l'impôt l'argent obtenu de la sorte. Parfois ils répartissent, entre leurs amis, cabris et poules, à moins qu'ils n'en fassent cadeau au Gouverneur qui se souviendra de leur gentillesse, à la saison des avancements.

Ne vous récriez pas. Ce délicieux tableau de l'administration française n'est pas de M. Maran. Il est du pauvre nègre Bissibinghi, qui est « irréfléchi ». M. Maran n'a fait que lui prêter un style de journaliste. Mais il n'est pas plus responsable des idées de Bissibinghi sur le Gouvernement que de ses idées sur la médecine, qui sont puériles. C'est un simple témoignage. On peut se demander, il est vrai, si M. Maran a jamais entendu un nègre parler ainsi par antiphrase. Il nous le dit. Croyons-le.

Il a tout de même ajouté quelques traits de son cru. Un nègre ayant été éventré par une panthère, les habitants du village vont trouver le commandant. « Le commandant s'était montré d'une amabilité charmante. Aux conseils demandés, il avait répondu, sur un ton enjoué, que Batouala pouvait bien crever, et tous les m'bis avec lui. » M. Maran peut dire que le mot a été prononcé et qu'il est un romancier objectif. Je ne doute point de sa véracité. On ne peut même pas lui reprocher d'attaquer les mauvais fonctionnaires. Ce qui est grave, c'est d'avoir fait, d'abus qui peuvent être abominables, le principe même et la règle uniforme de la conduite des Français aux colonies. Je me trouvais en 1911 sur le Niger, à 900 kilomètres de la côte, et j'y ai vu fonder

la ville de Kouroussa. Le fonctionnaire qui gouvernait cette brousse lointaine était, non seulement un homme cultivé, mais un administrateur très éclairé, très actif, qui multipliait les tournées, qui étudiait les moyens d'augmenter la prospérité du pays; et comme une épidémie de variole avait éclaté, il nous quitta aussitôt pour visiter le village atteint.

M. Maran peut répondre que, comme romancier, il est exempt de vues d'ensemble, et qu'il a le droit de choisir les faits qu'il décrit. Mais il s'est interdit à lui-même cette réponse, par le ton de sa préface, qui est tout politique. Il se donne une tâche et il appelle tous les écrivains de France à la rescousse. Il se peut qu'il ait souvent raison. Mais il doit se soumettre à la loi de toute critique, et sans laquelle il n'est pas d'honnêteté : faire des dénombrements complets. Descartes a établi cette règle dans le temps que les ancêtres de M. Maran étaient occupés à chasser. Mais il faut qu'il apprenne à la connaître.

Il est inadmissible qu'il argue de son droit de romancier pour faire à son gré de la polémique. Batouala tient aux noirs assemblés un discours incendiaire : « Je ne me lasserai jamais de dire la méchanceté des blancs... Nous ne sommes que des chairs à impôt. Nous ne sommes que des bêtes de portage. Des bêtes? Même pas. Un chien? Ils le nourrissent et soignent leur cheval. Nous? Nous sommes moins que ces animaux, nous sommes plus bas que les plus bas. Ils nous tuent lentement. » Il y a trois pages de cette déclamation, qui se termine par ce gracieux couplet : « Quant aux femmes blanches, inutile d'en parler. Longtemps, on avait cru qu'elles étaient matière précieuse. On les craignait et on les respectait à l'égal des fétiches. Il avait fallu en rabattre. Aussi faciles que les femmes noires, et plus vénales, elles avaient des vices que ces dernières ignoraient... »

Il est vraiment trop commode de dire que c'est là le tableau d'une sédition, et qu'il faut bien faire parler les gens comme ils parlent en effet. Est-ce aussi par souci de vraisemblance que M. Maran prête à ce même Batouala, qui a le ventre ouvert et qui agonise depuis quinze jours, des idées générales et des aperçus philosophiques :

Une fois de plus, dans son délire, il dit tout ce qu'il avait à reprocher

aux blancs, — mensonge, cruauté, manque de logique, hypocrisie. Il n'y avait ni bandas ni mandjas, ni blancs ni nègres. Il n'y avait que des hommes. Et tous les hommes étaient frères. Il ne fallait ni voler, ni battre son voisin. Guerre et sauvagerie était tout un. Et ne voilà-t-il pas que l'on forçait les nègres à participer à la sauvagerie des blancs, à aller se faire tuer pour eux, en des palabres lointaines! Et ceux qui protestaient, on leur passait la corde au cou, on les chicottait, on les jetait en prison! Marche, sale nègre! Marche et crève!...

Cette déclaration de pacifisme, *in extremis*, au fond d'un village m'bi, ne peut passer que pour ce qu'elle est : de la littérature personnelle à l'auteur, et de la pire. Encore une fois, M. Maran a matériellement raison, quand il se défend d'avoir rien formulé expressément. Seulement son livre contient juste ce qu'il faudrait dire dans un village pour qu'il se révoltât. Et il ne contient que cela.

Tous ces griefs viennent se fondre dans une idée générale, qui est celle des méfaits de la civilisation. « Jadis, avant la venue des blancs, on vivait heureux. Travailler peu et pour soi, manger, boire et dormir, de loin en loin avoir des palabres sanglantes où l'on arrachait le foie des morts pour manger leur courage et pour se l'incorporer, — tels étaient les jours heureux que l'on vivait, jadis, avant la venue des blancs. » — Les mêmes idées se retrouvent à peu près dans la préface. Seule a disparu l'allusion mélancolique à l'anthropophagie, que les blancs ont si méchamment rayée des douces traditions noires : « Civilisation, civilisation, orgueil des Européens, et leur charnier d'innocents... tu bâtis ton royaume sur des cadavres. Quoi que tu veuilles, quoi que tu fasses, tu te meus dans le mensonge. A ta vue, des larmes de sourdre, et la douleur de crier. Tu es la force qui prime le droit. Tu n'es pas un flambeau, mais un incendie. Tout ce à quoi tu touches, tu le consumes. »

L'antithèse entre le bon indigène et le barbare conquérant est un effet littéraire qui n'est pas très nouveau : il est déjà dans *Alzire*, de M. de Voltaire. Sans doute la civilisation n'apporte pas seulement des bienfaits. Elle nous a valu le livre de M. Maran. Mais pourtant, en même temps qu'il déplore le bon vieux temps, Batouala est irrité parce qu'on ne construit pas assez vite le chemin de fer. Et il ne parle pas des hôpitaux, qui rendent, je crois, quelques services.

J'ai vu en Guinée, des régions d'où la fièvre jaune et le paludisme avaient été extirpés par cette administration tant décriée. « Ils nous tuent lentement », écrit pourtant M. Maran.

Si j'ai insisté sur ces idées fondamentales du livre, c'est qu'elles coïncident, dans ce qu'elles ont de plus médiocrement littéraire, avec les tendances qui étaient celles de l'école réaliste aux environs de 1880, et qui sont encore en partie celles de l'académie Goncourt. On jouait au massacre, et les poupées étaient le magistrat, le bourgeois, le militaire, le colon. De cette littérature coloniale, la première manifestation a été, je crois, *Une Blanche*, et la dernière *Les Sauterelles*, de M. Fabre. Le livre de M. Maran est dans cette tradition, et c'est là, sans doute, une des raisons qui l'ont fait choisir. Je distingue mal les autres. Car les autres éléments du livre sont médiocres. La description des mœurs est souvent amusante, mais ne dépasse pas en mérite celle qu'on rencontre dans tant de récits de voyageurs qui n'ont jamais prétendu à l'honneur des lettres. Et quant à la forme, elle est sans valeur. Le livre est composé de façon que l'auteur y couse bout à bout un certain nombre de scènes de la vie des noirs. Première scène : le réveil de Batouala; deuxième scène: circoncision et excision, avec la danse de l'amour; troisième scène : Batouala raconte à Bissibinghi les légendes et la cosmogonie des m'bis; quatrième scène : la mort de Batouala. C'est un procédé rudimentaire. Pour relier ces diverses scènes, l'auteur a trouvé un motif qu'on pouvait croire abandonné aujourd'hui à l'opéra comique : la rivalité de deux hommes, Batouala et Bissibinghi, au sujet de Yassiguindja, qui est la femme préférée de Batouala. Enfin pour achever l'ouvrage par une scène de haut goût, tandis que Batouala meurt, Bissibinghi et Yassiguindja, auprès de lui, s'occupent à d'autres jeux : beau sujet pour une composition de littérature.

C'est cette littérature, vraiment trop médiocre, qui empoisonne tout l'ouvrage. On nous avait promis des notations précises, et il est vrai qu'il y a quelques tableaux agréables. Mais les paysages sont ternes et incertains; le pittoresque est cherché en farcissant les phrases de termes indigènes, ce qui est un procédé vraiment trop facile; le dialogue a l'air d'être fait avec des fragments de la presse coloniale. Enfin

on comprendrait fort bien que M. Maran, homme de couleur, eût écrit un pamphlet contre les blancs aux colonies; mais on eût souhaité qu'il le fît franchement, sans se retrancher derrière ses personnages. A l'en croire, ceux-ci ne sont que colère et déclamation amère contre les blancs. Cependant il dit sans sa préface : « J'écoutais les conversations de ces pauvres gens. Leurs plaisanteries prouvaient leur résignation. Ils souffraient et riaient de souffrir. » — Comment accorder le livre et l'avant-propos?

***

Il n'y a aucune comparaison à faire entre ce faible essai, mis en évidence par le caprice de cinq vieux naturalistes, et un livre comme *l'Épithalame*, dont il s'est trouvé le rival. D'autres romans encore lui ont été opposés, parmi lesquels *la cavalière Elsa*, de M. Mac Orlan.

L'idée de ce livre capricieux paraît être une vue du temps où les armées bolcheviques conquerront le monde : et dans cette vue de l'avenir subsiste une donnée du passé, les soldats étant maintenus dans l'enthousiasme par une belle fille qui marche à leur tête, image et symbole de la Révolution. Ainsi les troupes de l'Ère nouvelle, que les Allemands disciplinent et qui ont pour noyau une élite des régiments chinois, marcheront romanesquement sur les pas d'une femme, la cavalière Elsa.

Ces armées conquérantes, dont les dix-huit millions de soldats anéantissent jusqu'au dernier homme les armées professionnelles des autres pays, sont étrangement commandées. A leur tête est Dorojdine, qu'on appelle Le Clown, et qui est clown en effet : l'homme de confiance du gouvernement de Prolovelf, qui a remplacé Lenine. Puis vient un état-major de trois hommes, qui ont pour surnoms Hamlet, Falstaff et Puppchen. Falstaff « pouvait être âgé de quarante ans. Très court sur jambes, il les croisait avec peine à cause de son ventre énorme. Sa figure congestionnée dès la tombée de la nuit, se prolongeait en trois mentons retombant sur sa poitrine en cascades figées. Il portait la barbe soigneusement rasée et grisonnait aux tempes ». — Si sa barbe

était soigneusement rasée, comment pouvait-il la porter? Laissons-le à ce petit problème.

Hamlet était pareillement obèse, mais grand et jeune : vingt-sept ans, nous dit M. Mac Orlan, qui a fait de lui, avec un soin curieux, un portrait achevé. « C'était également un juif d'une préciosité parfaite et d'une culture littéraire aussi surprenante que la boutique d'un brocanteur malveillant. Il connaissait tous les pièges que la littérature combinée avec l'immoralité peut tendre aux hommes. Il éprouvait pour Elsa une grande affection, l'affection classique de Des Esseintes pour l'âme neuve de son choix dont le possesseur se dégoûtera avant le jour de l'échéance. En dégoûtant ses élèves de leur belle âme, Hamlet les achetait à vil prix, en évitant les minutes gênantes du marchandage. » De corps flasque, il n'a pas fait la guerre. Raffiné et mou, il est né embusqué. « Hamlet, dit encore M. Mac Orlan, considérait intimement l'époque où il vivait comme une prodigieuse manifestation de mauvais goût. Il ne se gênait pas pour l'exprimer, mais le choix de ses mots, en rendant ses phrases incompréhensibles au vulgaire, l'abritait contre toute persécution. Il espérait sortir, sain et sauf, de cette aventure, dont il n'imaginait pas la fin. » — Quant à Puppchen, c'est un petit vieillard qui a des façons d'officier à l'ancienne mode.

Eh! dites-vous, voilà un bel état-major : Le Clown, Falstaff, Hamlet et Puppchen, sous l'invocation d'Elsa! — On critique toujours les états-majors; mais celui-là n'est pas si mauvais. La preuve c'est qu'à l'arrivée à Paris où les bolcheviki organisent la Foire Sociale, Le Clown, c'est-à-dire Dorojdine, généralissime des armées rouges, s'étant réservé dans cette foire une échoppe où il se désarticule sur un tapis, la foule s'écrie avec enthousiasme : « C'est quelqu'un. » Les meilleurs chefs d'État ne se comportent pas autrement.

Et même, si l'on y réfléchit, les hommes, dans leurs plus grandes entreprises, n'ont pas eu d'autres conducteurs. Devant leurs armées une image symbolique, qui a les traits d'une femme, qui est leur foi, leur espoir, leur amour, leurs trois vertus, et pour qui ils se font tuer : Liberté, liberté chérie, combats avec tes défenseurs! Puis, pour combiner leurs actions, Falstaff qui est l'instinct; Hamlet qui est l'esprit,

gâté précisément parce qu'il est esprit; enfin Puppchen, qui est la tradition. Les deux obèses et le petit vieux. L'usage est de les représenter sous des figures plus héroïques; mais ils président bien à tous les événements de l'histoire. M. Mac Orlan a mis le symbole en conte et en caricature.

Qui est donc cette Elsa dont M. Mac Orlan, correspondant de guerre, a cueilli le nom au bord du Rhin? C'est une petite juive de Coblenz, dont les premiers destins sont assez aventureux. Il est difficile, quand on est élevé à la dignité de symbole, de vivre honnêtement. La Petite Secousse de M. Barrès en savait quelque chose. A Coblenz, puis en Silésie, Elsa Grünberg connaît des jeux profitables. Ses parents émigrent enfin à Sébastopol, où ils trouvent leur voie. Le père Grünberg est nommé par le soviet local commissaire des embellissements de la rue. Elsa commence par faire attacher aux palissades des maisons qui se construisent sur le Boulevard de la Discipline, les toiles rouges et vertes diaboliquement peintes par son amie Natacha. Mais surtout elle marque son génie en trouvant un style ornemental convenable pour décorer les cadavres des pendus, accrochés en foule inesthétique aux arbres de la ville.

Par les soins des chômeurs, les pendus furent revêtus de toiles peintes selon l'humeur des deux jeunes filles. La misère de leurs vêtements se dissimula dans un sac enluminé non sans charmes. Vus de loin, ils équivalaient à d'énormes lanternes de Venise, à des ballons chinois, ou à ces animaux fantastiques que les enfants du Tonkin promènent dans les processions et dans les fêtes de nuit. Avec leurs énormes fruits rouges bariolés de bleu et de noir, ou jaunes zébrés de vert, les arbres des boulevards ne déshonoraient plus la ville. Une telle splendeur publique rendait la population épuisée nonchalante de ses mauvais vêtements.

Il y a, dans l'ingénieux génie de M. Mac Orlan, la promesse d'un excellent sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, surtout pour une période troublée. Mais, dites-vous, au milieu de tout cela, quelle est la fable du livre? Car nous n'imaginons guère un roman sans qu'on nous y raconte une aventure personnelle, et nous devinons que cette aventure, achevée en catastrophe, sera celle d'Elsa. — Nous y voici justement, comme dit la commère dans les revues.

Dans les premiers temps qu'elle vivait à Sébastopol, Elsa, encore pauvre et affamée, a rencontré, au pied d'un raidillon où elle hissait une voiture de bois, un marin français nommé Bogaert, descendu à terre avec deux camarades.

Bogaert qui est impulsif se précipita ainsi qu'un jeune bœuf sur la voiture et l'amena à sa destination comme un coup de masse heureux sur la tête du nègre fait sonner la cloche.

La fillette mit quelque temps à le rejoindre et Bogaert lui donna son véhicule. Je puis affirmer que cette enfant le remercia d'un joli sourire... Enfin la fillette prononça deux ou trois paroles que nous ne comprîmes pas, puis regardant bien droit dans les yeux ce jeune veau de Bogaert, elle lui dit *en francais*, comme dans les romans de Chtchédrine : « Au revoir, monsieur! » Elle répéta : « Au revoir. »

Telle fut la première rencontre de Bogaert et d'Elsa. Ce petit récit, qui est très agréable, forme le début du roman. Voyez maintenant comme les événements s'enchaînent. Elsa, qui a quinze ans, a un corps ferme et une âme de conquérante. « Quelle belle fille je serais à Paris! » soupire-t-elle. Les circonstances allaient lui permettre d'y faire une entrée magnifique et singulière. Elle groupe autour d'elle « les hommes capables de lui procurer l'atmosphère nécessaire aux conquérants. » Vous les connaissez déjà : c'est Falstaff, Hamlet, et Puppchen. Ceux-ci reconnaissent à leur tour le pouvoir de cette belle fille pour entraîner les masses, et ils en font la Cavalière, la figure de légende, l'apparition de la Victoire chevauchant avec les armes rouges. Ou plutôt non : mais la figure qu'il plaira à chacun d'imaginer : une sœur de charité pour l'un, une fiancée pour l'autre; pour celui-ci une fille du peuple qui demande vengeance; pour celui-là, une mère. Et elle les regardera mourir. L'armée l'adore, et elle est célèbre dans l'univers.

Les soldats rouges, redoutables parce qu'ils ont une vieille discipline et un uniforme nouveau, avec une coiffure inconnue en Europe, arrivent à Paris. Pendant ce temps, Bogaert a fait un héritage. Il n'est plus matelot, il est peintre, il habite Montmartre et le voilà Commissaire du peuple aux Beaux-Arts. A l'entrée des bolcheviki, il retrouve Elsa.

C'est à ce moment qu'il se produit deux drames tout ensemble dans la destinée d'Elsa. En arrivant à Paris, la Cavalière

redevient femme. Elle regarde avec curiosité les journaux de modes, elle va dans les magasins; elle a d'autres curiosités encore, et Bogaert lui fait reconnaître que l'amour n'est point ce qu'elle en croyait savoir. Mais en même temps, le rôle épique et légendaire de la jeune femme est achevé. Elle était au milieu de l'armée rouge, comme une petite fleur bleue au moyeu d'une immense roue en acier Krupp. Cette petite fleur est maintenant inutile. Le prestige s'efface. L'influence va aux dactylographes qui représentent l'intelligence travailleuse et dure, les ouvrières sans sexe, et qui détestent Elsa. De leur côté Falstaff, Hamlet et Puppchen la supprimeront sans regret, puisqu'elle est inutile. La malheureuse sent le danger : elle se réfugie chez Bogaert; mais Bogaert a filé. Ainsi la femme est trahie comme l'héroïne. Le double destin aboutit à la même sentence, et Elsa est égorgée un soir par Hamlet, dans un cabinet particulier, après une orgie. C'est toujours à l'esprit que revient le rôle d'assassiner l'idéal; et Elsa est tout de même, quoique impure et à la ressemblance du temps, un idéal.

La preuve, c'est qu'elle ne disparaît pas quand son corps a péri. Son âme, libérée de la matière, s'en va rejoindre les âmes de ceux qui survivent à leurs funérailles, poètes qui ne meurent pas tout entiers tant que leurs œuvres durent. Mais tout à coup il se passe une chose plus effrayante. Sur la terre, les Rouges brûlent les musées et les bibliothèques. Et à mesure, les âmes des sages, les âmes des artistes, consumées avec leurs ouvrages, s'anéantissent en fumée. Demeurée seule, l'ombre d'Elsa égorgée se réfugie, comme le tenta Elsa vivante, dans l'atelier de Bogaert. Cette fois, point de porte qui arrête sa substance diaphane. Et je veux croire que si elle avait été aimée, Elsa fût demeurée, invisible et sauvée, dans la demeure pleine de rêves, confondue avec eux. Mais Bogaert est parti, l'ayant désirée peu de temps. C'est pourquoi sans doute Elsa doit périr tout à fait (je dis sans doute, car M. Mac Orlan ne donne aucune explication de ce qui va se passer). Une force invisible attire vers la fenêtre l'âme légère et sans plus de défense qu'une plume dans le vent : cette âme enjambe l'appui, se suspend à la barre, se détache et s'abîme enfin dans le néant définitif.

***

Le roman d'aventures ramène par la main le roman historique. M. Henri Béraud nous a donné *le Vitriol de lune.*

Le passé apparaît à l'historien comme un chaos de faits désordonnés. Une tendance naturelle à l'homme pousse celui-ci à mettre de l'ordre dans ce fouillis et à construire ces modèles mécaniques, qu'on appelle les livres d'histoire. Des érudits de grande valeur ont cru pouvoir aller plus loin, et découvrir des sortes de lois, ou du moins des enchaînements. On a parlé de déterminisme historique. La différence entre les romans faits par les érudits et ceux qui sont l'ouvrage des romanciers ne tient qu'à un trait : les romanciers renchérissent encore sur la logique et sur la liaison des faits. Ils imposent l'unité au fatras historique. Tantôt, comme dans *Guerre et Paix,* ils soumettent le monde à une doctrine. Tantôt ils resserrent les liens entre les personnages, et le Masque de fer devient le frère de Louis XIV. M. Henri Béraud vient de nous donner ainsi une histoire de Louis XV bien mieux liée qu'elle ne l'est à l'ordinaire. Les Jésuites, ayant fait frapper Louis XV par Damiens, et celui-ci ayant péri dans un supplice horrible, il se trouve un vengeur qui après des années de ruse patiente s'introduit auprès du roi et l'empoisonne. Ainsi Louis XV ne serait pas mort en 1774 de la petite vérole, mais d'un poison subtil, le vitriol de lune, versé dans son breuvage, par un témoin indigné de la mort de Damiens.

Ainsi construit, le livre sera distribué en trois parties. La pièce centrale sera l'attentat et la mort de Damiens. Le dénouement sera l'empoisonnement de Louis XV. Et la première partie sera de toute nécessité consacrée à nous montrer d'avance l'exécuteur de cet empoisonnement. Cet exécuteur, M. Béraud l'a choisi avec beaucoup de soin. C'est un petit garçon, nommé Blaise, fils d'un boulanger de Lyon. Sa mère est génoise, d'un pays où l'art des poisons est connu, et qui a toujours conspiré pour la liberté. Pour ne pas faire de l'aimable Blaise un fanatique et un empoisonneur, l'auteur lui a donné un oncle, Giambattista, crépu comme un mulâtre, qui assumera cette partie désobligeante du rôle. En manière

de compensation, Giambattista reçoit de M. Béraud un don presque magique de musicien, et une flûte de cristal rapportée de Chine.

Les passants attardés qui, la nuit, se hâtaient le long des échoppes, s'arrêtaient sur le seuil de la boulangerie. Giambattista, à demi nu, jouait de l'instrument devant la bouche embrasée du four. Le cristal reflétait des lueurs d'incendie; le torse rouge et les bras musclés du flûtiste se détachaient comme une vision d'enfer, et l'étrange musique gagnait la ruelle obscure, comme portée par l'odeur du bois qui brûlait en crépitant.

Le tableau est achevé, et le roman contient cent autres petits cadres aussi parfaits. Le livre commence donc à l'enfance de Blaise. Son père le boulanger étant mort soudain, l'enfant est recueilli par M. Farge qui le donne à madame Farge comme petit laquais. Et voici encore une gouache d'un fini charmant :

Madame Farge était une duègne chétive et tousseuse, plus poudrée qu'une comédienne, et qui semblait empaquetée dans ses dentelles. A son côté, sur la commode, grimaçait un singe et, sur le dossier de la bergère, un perroquet fouillait du bec dans un bol de chènevis. En face de la dame, dans un fauteuil, il y avait un jésuite.

Tout le début est composé de ces images de la vie provinciale. Mais sur ses vieux jours M. Farge se débauche, emmène son petit laquais à Paris, et la seconde partie commence sur des tableaux fort différents. Dans cette grande ville où il a tout le loisir d'errer, Blaise espère retrouver son oncle, dès longtemps disparu. Ce n'est qu'un jeu de lui faire retrouver le jésuite de madame Farge, le P. Marion. Celui-ci l'emmène dans la maison que les Pères habitent dans la rue Gilles-Cœur, et là Blaise retrouve enfin Giambattista, qui conspire avec eux.

Pour les plus modérés, l'objet de la conspiration est d'avertir le roi par une légère blessure. Seuls les plus fanatiques méditent la mort de Louis XV, assurés de régner eux-mêmes quand le Dauphin serait couronné. Mais qui sera l'instrument de l'attentat? Il ne faut compter que sur un fou. On va le chercher dans un repaire de valets, qui est peint avec beaucoup de vigueur. Le portrait de Damiens est traité avec la même fermeté.

L'homme leva les yeux. Ils étaient profonds et hardis. Son aspect était celui d'un Catalan. Son teint bistré, ses cheveux noirs, coupés en vergettes sur le front, son nez aquilin, sa bouche très creuse lui faisaient un visage bizarre, mais non déplaisant. Il y avait dans son air quelque chose de tragique, et, dans ses mouvements, on ne sait quoi de maniaque. Il vacillait un peu, flottait sur des jambes grêles.

On peut penser que la suite a été faite sur les documents. Le point culminant est le récit du supplice de Damiens : poing coupé, cuisses, bras et pectoraux tenaillés, puis arrosés de plomb fondu, enfin écartèlement. Les chevaux glissent, on les renforce. Le supplicié, projeté en l'air, est tendu par les traits comme une vivante croix de Saint-André. Les membres résistent et il faut les entailler; enfin les cuisses cèdent, le ventre éclate, le malheureux hurle encore. Autour du supplice, le triste ciel de mars, empli de la clameur des cloches; le public consterné, le bourreau même pris de pitié, les magistrats en robe rouge, Meaupou impitoyable. C'est un morceau de haut goût. Giambattista est dans la foule avec Blaise. « Le sang de cet homme demande vengeance », dit l'Italien. — « Il sera vengé », dit Blaise.

Cette vengeance fait, comme on l'a dit, la troisième partie. Pour la troisième fois le décor change, et il va être tout brillant et divertissant, d'abord au Palais-Royal, puis à Versailles. Blaise, ayant sauvé madame du Barry dans un incendie, a le privilège de servir aux repas. Il verse le vitriol de lune dans le verre du roi, pendant que celui-ci, haletant, caresse la favorite. Nous voici au dénouement : un affidé du comte du Barry poignarde Blaise, mais il est lui-même saisi par Giambattista qui lui fait sauter les yeux des orbites à coup de pouce. Après cette justice faite, l'oncle désespéré brise sa flûte et reprend le chemin de l'Italie.

S'il faut avouer des préférences personnelles, j'attache plus de prix à un roman dont l'analyse est serrée, et où notre temps revit; mais ce recueil de vignettes est très amusant à feuilleter; il est si varié qu'à chaque page qu'on tourne, on a une surprise : le dessin, tantôt voluptueux, tantôt tragique, tantôt pittoresque, est toujours d'une sûreté saisissante; c'est le travail parfait d'un artiste excellent.

***

Un jury féminin a couronné M. Raymond Escholier, auteur de *Cantegril*. C'est un livre très agréable, auquel il n'est pas très facile d'assigner un rang. Le style, qui est pourtant l'essentiel d'un ouvrage, et qui en fait la force, n'a pas de qualités particulières. Le tour est soigné, ce qui est tout autre chose; mais ni un personnage, ni une scène, ni un paysage, ni un rayon de lumière ne sont peints avec cette vérité qui fait tout à coup reconnaître la nature. Dans un livre très bien écrit, trop bien écrit peut-être, *Tuvache ou la tragédie pastorale*, il ne faut que dix lignes à M. Louis Léon-Martin pour nous rendre sensibles les carrés du potager ordonnés au cordeau.

Il y avait des carottes frisées, des choux luisants et bleus, des haricots en vrille le long des perches, des poireaux grêles. Des pommiers bas, fixés à des fils de fer tendus, délimitaient les plants qui portaient à leurs angles des poiriers coniques. Dévalant la colline, les vignes sulfatées s'alignaient à la parade de leurs échalas et, définissant les parallèles, se rejoignaient à l'horizon.

Il n'y a rien dans *Cantegril*, qui soit de cette exactitude et de cette force. Mais, malgré un style un peu mou, le roman se lit avec beaucoup de plaisir. C'est une suite de bons contes, qui ont un joli bouquet de terroir. Et le héros unique de ces contes, c'est le joyeux Cantegril, aubergiste aux Trois-Pigeons, dans le bourg de Saint-Gauderic, lequel est proche de Saint-Gaudens; Cantegril, joyeux luron, âme ensoleillée, cœur chaud et tendre à la tentation, esprit avisé et retors, prompt à la défense, fertile en inventions, excellent en conseils, point trop scrupuleux, surveillant jaloux de son bien, adorant sa femme et ses enfants, ayant à la ville voisine une vieille maîtresse qui le dorlote, bon républicain, esprit fort, d'ailleurs excellent cuisinier et devenu, dans sa grasse maturité, un personnage considéré, cossu et tout fleuri d'une sagesse qui aime à boire. Et d'avoir créé ce type de Figaro languedocien, de Gil Blas aubergiste et électeur, il me semble, pour un écrivain, que ce n'est pas si mal.

HENRY BIDOU

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

LA TÉLÉGRAPHIE PAR INDUCTION

Un problème difficile de la navigation aérienne est celui de l'atterrissage la nuit, ou par temps de brume. Les signaux lumineux utilisés pour guider le pilote présentent certains inconvénients; ils sont d'ailleurs inefficaces dans le cas de brume intense.

Le champ d'aviation de Villacoublay vient d'être le théâtre d'une expérience démontrant la possibilité de résoudre aisément et pratiquement ce problème, en faisant appel à un mode de signalisation déjà ancien, la télégraphie par induction.

Le principe de l'induction, comme on le sait, remonte au début même de la science électrique, dont il est un des fondements : on le doit à Faraday qui l'énonça vers 1832. Il se traduit par le phénomène suivant, très simple en lui-même : si l'on dispose côte à côte deux conducteurs fermés dont l'un est alimenté par une source électrique, et que par un moyen quelconque on fasse varier le courant parcourant ce premier conducteur, on constate dans le second l'existence de variations correspondantes de courant électrique. Ce second conducteur devient le siège d'un courant variable, dit courant induit, sous l'influence des variations du courant, dit courant inducteur, du premier circuit.

Pour l'utilisation particulière qui nous intéresse, on dispose sur le terrain d'aviation un conducteur qui jouera le rôle d'inducteur, et sera parcouru par un courant subissant des variations un grand nombre de fois par seconde, 600 par exemple (plus ces variations sont rapides, plus l'effet à distance est grand). On dispose sur l'avion un autre conducteur fermé, dans lequel prend naissance le courant induit, et l'on décèle l'existence de ce courant aux oreilles du pilote par le bruit qu'il est susceptible de donner dans des écouteurs téléphoniques. Plus l'avion se rapprochera du câble inducteur, plus le son perçu sera intense. Et voilà comment en suivant, non des yeux, mais, si l'on peut dire, des oreilles, le moderne fil d'Ariane, l'aviateur touche sûrement à son but.

On imagine bien que l'application du principe de l'induction à un problème aussi particulier et délicat ne va pas sans quelques difficultés, et les nombreux insuccès auxquels se sont heurtés les chercheurs qui depuis longtemps avaient poursuivi une application analogue, ne font que souligner le mérite de M. Loth, auquel est due l'intéressante expérience rapportée ici. On sait que cette application est la transposition, à l'usage de l'aéronautique, de la solution que cet ingénieur avait donnée à un problème analogue de la navigation maritime : le pilotage des bateaux dans les passes étroites et difficiles, telles que l'entrée des ports.

L'idée d'utiliser un câble, jouant le rôle de circuit inducteur, pour établir des communications avec un bateau, a donné lieu à des expériences anciennes, et même à des brevets. Divers savants, ingénieurs ou expérimentateurs ont travaillé dans cette voie : on peut citer, en particulier, les noms de Preece (1884), Evershed (1892), Stevenson (1892), Owens (1903). La raison principale de l'échec de ces précurseurs semble résider dans le défaut de sensibilité des appareils utilisés pour déceler le courant induit de réception. En effet, le courant variable induit dans le circuit récepteur est extrêmement faible, dès que la distance entre le câble inducteur et le cadre induit est notable. Ce n'est que lorsqu'on a pu amplifier dans des proportions considérables le courant de réception, que l'utilisation de la méthode est entrée dans le domaine pratique. Les appareils spéciaux, permettant cette

amplification indispensable, sont empruntés à l'arsenal plein de ressources que les développements récents de la télégraphie sans fil fournissent aux recherches scientifiques les plus diverses.

En possession de cet appareil amplificateur, les recherches poursuivies simultanément, vers la fin de la guerre, par les marines américaine et française ont abouti à des résultats positifs, vainement poursuivis jusqu'alors. Il semble d'ailleurs, d'après les renseignements publiés sur ces recherches, que la solution obtenue en France soit adaptée d'une façon plus étroite aux besoins maritimes; l'appareil employé permettant non seulement de déterminer la direction du câble pilote, mais de maintenir avec certitude le bateau à droite ou à gauche de ce câble : cette dispositon est d'un grand intérêt pratique pour éviter les collisions.

L'appareil placé à bord des avions permet, lui aussi, de déterminer la direction du fil pilote conduisant au terrain d'atterrissage, et donne les moyens de maintenir la trajectoire de l'avion exactement au-dessus de ce fil. Pour obtenir ce résultat, le circuit induit présente naturellement une certaine complexité : en fait il se compose de trois bobines disposées comme des cadres; deux de ces cadres sont verticaux, l'un étant orienté suivant l'axe longitudinal de l'avion et l'autre suivant l'axe transversal; le troisième cadre est horizontal. Ces différentes dispositions de circuit correspondent à des effets particuliers à chaque position de l'avion par rapport au fil pilote : lorsque l'avion vole parallèlement au fil pilote, l'effet d'induction sur le cadre vertical longitudinal est maximum par rapport à l'effet d'inductiou sur le cadre vertical transversal, qui est nul; si l'avion se dirige directement sur le fil pilote, l'effet sur chaque cadre est l'inverse du précédent; enfin, l'effet produit sur le cadre horizontal est nul, lorsque l'avion reste à l'aplomb du fil pilote. On conçoit qu'en surveillant au moyen d'un téléphone, et, comme on l'a dit, après amplification, la distribution relative des courants entre les différents cadres, il soit possible d'être très exactement renseigné sur la route suivie par l'avion relativement au fil pilote. Il est donc possible de conformer sa route au tracé de ce fil.

L'expérience a montré qu'un avion évoluant à 2 000 mètres prend le contact du câble pilote, c'est-à-dire commence à entendre les effets d'induction dus au courant parcourant ce câble, dans une zone s'étendant à 2 000 mètres de part et d'autre du câble; si l'avion n'est qu'à 1 000 mètres d'altitude, la zone de prise de contact s'étend sur plusieurs kilomètres.

On envisage la possibilité de disposer en étoile autour du terrain d'atterrissage un certain nombre de câbles convergents; suivant la direction du vent, on exciterait l'un ou l'autre de ces câbles, de façon à amener l'avion atterrissant à se présenter dans le sens le plus favorable par rapport au vent. Ceci écarterait le danger du capotage à l'atterrissage.

L'intéressante expérience de Villacoublay montre comment une méthode, qui a pu sembler longtemps ne présenter qu'un intérêt spéculatif, et rester dans le domaine de la théorie, est transformée par la judicieuse utilisation d'un moyen scientifique nouveau, fourni par un des derniers progrès de la T. S. F. La télégraphie par induction, qui avait pu, autrefois, dans l'esprit imaginatif des précurseurs, faire naître les espoirs que seule a pu réaliser la télégraphie sans fil moderne, paraît enfin sortir, au moyen d'un léger emprunt fait à cette dernière, de la stérilité qui, pratiquement, l'avait caractérisée jusqu'ici.

***

LA TÉLÉPHONIE SANS FIL

Les toutes récentes expériences de téléphonie sans fil (gala de T. S. F. du théâtre des Champs-Élysées, concerts instrumentaux du poste de la Tour Eiffel entre Paris et Lille et Paris et Bruxelles), constituent dans leur ensemble une éclatante démonstration de l'existence pratique de la téléphonie sans fil, des services aussi nombreux qu'importants qu'elle est appelée à rendre. Quelles espérances doit-on fonder sur ce nouveau moyen de communication?

Les seules ondes hertziennes permettant une transmission téléphonique parfaite sont les ondes dites « entretenues », c'est-à-dire celles dont l'amplitude demeure constante. Fait particulièrement heureux, leur production est beaucoup plus simple, beaucoup plus aisée que celle des ondes amorties.

Trois méthodes sont à l'heure actuelle concurremment employées pour la génération des ondes entretenues : l'arc voltaïque, l'alternateur à haute fréquence, et le tube à vide ou lampe-valve à trois électrodes.

L'emploi de l'arc et de l'alternateur à haute fréquence en téléphonie sans fil présente de difficiles problèmes de modulation de l'onde porteuse, dont la solution imparfaite a sa répercussion sur la valeur des résultats obtenus.

La téléphonie sans fil pratique date vraiment de l'apparition et du développement de la lampe à trois électrodes. La description du mode de fonctionnement de cet instrument ne saurait trouver sa place ici. Mais il est bon de dire que la lampe-valve à trois électrodes constitue un outil vraiment unique entre les mains du radiotechnicien, en ce sens qu'il permet non seulement la génération d'ondes électriques entretenues extrêmement pures, c'est-à-dire la génération d'un véhicule parfait, mais encore la détection et l'amplification de ces mêmes ondes à la réception, ce qui a fourni le moyen d'augmenter dans d'extraordinaires proportions la sensibilité des récepteurs et de réaliser des portées beaucoup plus grandes tout en ne mettant en jeu à l'émission que de faibles énergies. Il convient d'ajouter également que la lampe à trois électrodes se prête merveilleusement à la modulation des ondes porteuses, sans qu'il soit nécessaire de faire passer des courants intenses dans le microphone transmetteur, solutionnant ainsi l'important problème de la modulation qui entrava longtemps le développement de la radiotéléphonie à l'aide de l'arc Poulsen.

Les perfectionnements incessants des lampes à trois électrodes, au cours des quelques dernières années, ont permis de réaliser des appareils radiotéléphoniques simples, légers, d'un encombrement très réduit, d'un maniement facile, ne nécessitant pas des opérateurs l'éducation professionnelle indispensable aux sans-filistes et permettant de couvrir des

portées excessivement intéressantes. Cet ensemble de qualités semble réserver à la radiotéléphonie sans fil une foule d'applications utiles, en particulier liaisons entre postes à terre et tous engins de transport modernes, entre postes mobiles, diffusion des renseignements météorologiques, des nouvelles de presse, de Bourse, de propagande, etc., c'est-à-dire dans tous les cas où il ne saurait être question d'établir des lignes fixes, aériennes, souterraines ou sous-marines.

A l'heure actuelle, la téléphonie sans fil est employée à bord des « Goliath » qui font le trajet Paris-Londres; à bord de chalutiers et de remorqueurs qui restent ainsi en liaison avec leur port d'attache; dans des exploitations forestières d'Afrique et d'Amérique; pour la transmission quotidienne des cours commerciaux des principaux marchés américains.

Malheureusement, toute médaille a son revers, et devant les brillantes promesses d'aussi multiples applications, il est prudent de ne point fonder trop de chimériques espoirs.

En regard de ses multiples avantages, la radiotéléphonie présente, dans l'état actuel de sa technique tout au moins, de graves inconvénients qui limitent fortement son champ d'utilisation. Pour une même puissance mise en jeu, la téléphonie sans fil permet d'abord une portée beaucoup plus faible que la télégraphie sans fil, moitié moindre environ. En outre elle provoque un brouillage à la réception beaucoup plus intense que sa compétitrice la télégraphie sans fil en ondes entretenues, dont l'emploi tend à devenir général.

La télégraphie sans fil en ondes entretenues permet des syntonies, des accords excessivement aigus et il est possible ainsi de placer côte à côte dans une même gamme de longueurs d'ondes un nombre considérable de transmissions radiotélégraphiques sans risque de brouillage.

Il n'en va plus de même en radiotéléphonie. Une émission radiotéléphonique occupe une large bande de longueurs d'onde de part et d'autre de la longueur d'onde fondamentale de son onde porteuse. Ceci tient à ce fait que les vibrations sonores de la voix humaine possèdent des fréquences comprises entre 200 et 2 000 périodes par seconde, fréquences qui s'ajoutent à celle de l'onde porteuse, ou s'en retranchent, et il en résulte que l'émission radiotéléphonique couvre à elle

seule une bande de largeur correspondant à 4 000 périodes par seconde environ. Sans répercussion très grave lorsqu'il s'agit d'ondes porteuses de petite longueur, ayant des fréquences de l'ordre des centaines de milliers de périodes par seconde, il n'en est plus de même pour les ondes porteuses de grande longueur ayant des fréquences de l'ordre des dizaines de mille.

Pour prendre un exemple concret : dans une gamme de longueurs d'onde comprise entre 7 100 mètres et 7 800 mètres qui conviendrait parfaitement à la radiotéléphonie transocéanique, le calcul montre qu'il ne serait possible de placer qu'une seule transmission en duplex.

Entre 1 500 mètres et 1 650 mètres on arriverait à placer simplement trois communications simples simultanées et tout juste deux communications en duplex.

Les applications de la radiotéléphonie pure semblent donc pour le moment tout au moins devoir être assez limitées et être envisagées surtout pour les communications aux petites distances entre postes fixes, ou postes fixes et mobiles.

Toutefois par la combinaison de la radiotéléphonie avec la téléphonie par fil on pourrait obtenir des résultats très intéressants : ce système (« Wired Wireless ») a permis, aux États-Unis, de faire cinq communications sur un même circuit téléphonique ordinaire; il est employé également sur le réseau de la Compagnie électrique du Nord, entre Beautor et Hirson (40 km.).

G.-M. DE CHARMETTES

APRÈS LES FÊTES

J'ai fait quelques réflexions sur les fêtes, dont la première a été de me demander si l'on peut dire qu'il y en ait encore. A proprement parler, il n'y a plus guère que des congés. A mesure que l'homme réussit à mieux aménager son existence matérielle, qu'il la rend plus commode et plus agréable, il voit, par une sorte de compensation, s'éteindre en regard l'autre moitié de sa vie, ce royaume de la fantaisie et du rêve, qui mettait autrefois une part d'éclat et de joie dans les destinées les plus misérables. Les fêtes étaient des revanches. Elles perdent toute raison d'être, du moment que le plaisir qui s'y concentrait devient à peu près également répandu sur la suite des jours. Un des caractères les moins douteux de l'homme moderne, c'est l'affaiblissement de son imagination. Il n'éprouve plus le besoin de rien se représenter, de rien ajouter à la vie même qu'il s'est faite. Il suffit, pour se convaincre de cette disposition, de regarder un de ces spectacles historiques comme on en montre parfois encore, et où des figurants honteux de leurs déguisements défilent à la hâte parmi des spectateurs indifférents ou gouailleurs. L'homme moderne ne se rattache plus à aucune fable, aucune légende et la concession qu'il se fait de l'Univers est toute mécanique. La maison même qu'il habite n'est qu'un abri qui lui est prêté : une famille n'a pas le temps d'y prendre racine, ni les souvenirs de s'y loger. Dans cet appauvrissement général des conditions de son existence et cette déso-

lation confortable, il peut bien se flatter d'avoir diminué le poids et le nombre de ses peines. Mais tout se tient : les fêtes lui manquent en même temps.

Pourtant, s'il en subsiste encore certaines, ce sont celles que nous venons de passer, les seules, du reste, que le langage ordinaire désigne encore de ce nom. On pourrait dire que Noël est le dernier jour d'attendrissement de l'humanité, le seul qui, pendant la guerre, en ait suspendu un instant les horreurs. Cette fête, en effet, est si belle! Elle unit les attraits de tous les climats. Elle évoque la pureté diaphane d'une nuit d'Orient, et le Nord y a ajouté la poésie brillante du froid, le charme muet de la neige. Elle nous représente la vie la plus modeste et la plus humble, celle des bergers, celle du bœuf et de l'âne, et, sur ces obscurs travaux, elle fait éclater les chœurs des anges et la voix de l'universelle espérance. Il faudrait être mort à tous pour n'être pas sensible à la beauté d'un tel jour. Il suffit qu'un homme, si désabusé qu'il puisse se croire, ait encore foi dans un idéal quelconque pour qu'il se sente atteint en un pareil jour dans ce qu'il y a de plus profond et de plus naïf. Un autre se rappelle les paradis perdus de l'enfance, la gloire de la vie domestique, la maison illuminée. A cette journée merveilleuse une autre répond, celle de l'Épiphanie. Alors que tant d'autres personnages qui avaient enchanté l'imagination humaine, ont rompu tout rapport avec nous, les Rois-Mages sont les derniers qui reviennent encore nous voir. Ils reparaissent chaque année, à la tête de leur pompe étrange, avec leurs couronnes impériales, leur air débonnaire. Les serviteurs déchargent leurs trésors, les chameaux avancent hors de l'ombre leurs têtes et leurs cous de cygnes, un grand éléphant agite derrière eux sa trompe d'un air engageant. O vieux rois, ne vous laissez pas effrayer par nos machines : ne cessez pas de revenir. La vie n'est plus rien, si elle n'entretient pas quelque commerce avec une foi et avec un rêve.

***

Entre ces deux journées dorées, intervient plat, froid, terne, officiel, le premier jour de l'année. Celui-là n'a rien

à nous dire et comme il ne nous rattache à rien, il ne fait que nous exposer aux forces funestes. Tout le bruit de vœux et de souhaits dont nous nous étourdissons les uns et les autres n'est fait que pour essayer de les conjurer. Après le jour de l'espérance, c'est celui de la réalité, le jour de pluie après le jour de neige. Au milieu du décor de joie qui nous entoure, nous sentons que la mort renouvelle ses droits sur nous.

Les hommes vivent sous la domination du Passé, du Présent et de l'Avenir, mais ils ne dépendent pas également de ces trois puissances et, selon leur âge et leur nature, ils sont plus particulièrement soumis à l'une d'elles. Les sujets du Passé aiment à rentrer dans leur mémoire, parce qu'ils y disposent d'un monde qui, en fait, est tout à leurs ordres. Sous couleur de se souvenir, ils s'inventent une autre vie. Ils ne reçoivent du dehors que la matière de leur ouvrage et, avec leurs efforts trompés, leurs amours manquées, leurs amitiés déçues, ils tissent une riche et délicate tapisserie aux fils d'or, où les figures de l'Amitié, du Travail, de l'Amour sourient parmi les nuances rares. Pour ces poètes intérieurs, le présent est trop grossier. Leur roi est plus indulgent, c'est le Passé, qui leur permet de déguiser leurs rêves en souvenirs.

Les sujets de l'Avenir ont moins de sensibilité et plus d'imagination. Ou bien secs, ambitieux, concentrés, ils visent et calculent, ou bien, chimériques, contrariés par la maladie ou l'adversité, mais n'acceptant pas de se décourager, ils remettent d'être eux-mêmes à plus tard, et donnent rendez-vous à la vie dans le futur. Mais je crois que les sujets du Présent sont de beaucoup les plus nombreux, les uns parce qu'ils jouissent vivement de ce qu'ils ont pu saisir et que cette jouissance éclipse à la fois le souvenir et l'espérance, les autres, parce qu'ils acceptent simplement ce qui leur est donné. La plupart des hommes ne vivent guère qu'au jour le jour et par habitude. L'avenir leur est masqué par le lendemain. Ceux mêmes qui se plaisent à considérer l'avenir n'aiment à l'évoquer qu'intérieurement, dans la perspective et le prolongement de leurs désirs, mais ce qui nous apparaît dans un jour comme celui qui ouvre l'année, c'est au contraire l'avenir dans ce qu'il a d'extérieur, d'inhumain, d'étranger, et il n'est guère de cœur où il n'éveille ainsi la défiance et la

crainte. Sans doute cette vie ordinaire n'a rien d'imposant ni de magnifique, mais, par la répétition des mêmes occupations, elle bannit les grandes questions, elle donne pratiquement une impression de perpétuité et sa monotonie même exclut l'idée de la mort. Mais la secousse du changement de l'année rompt soudain ce train machinal. Chacun alors se regarde, étonné du rôle où il se surprend. Ce qui donne au premier jour de l'an cette tristesse presque étrange, c'est qu'il est plein de somnambules réveillés.

Toute notre vie intérieure est gouvernée par le désir sourd et continu de nous épargner la vue de quelques idées que nous redoutons, et nous ne nous lassons pas d'accumuler les précautions en ce sens. Pour désespérer quelqu'un, il suffirait souvent de lui montrer dans son ensemble la vie qu'il accepte en détail. Un de ses anciens rêves reviendrait alors insulter à cette médiocrité dont il se contente. Tout notre art, toute notre ruse sont donc employés à nous épargner cette représentation. De là l'éparpillement, le morcellement de notre temps. On dirait que nous le cassons exprès en petits morceaux, pour être plus sûrs de ne pas pouvoir en recomposer l'image. Mais, dans ce jour sans emploi où l'année commence, nous pouvons difficilement éviter de jeter autour de nous un regard circulaire et de prendre de notre vie cette vue générale que nous voulions éviter d'en avoir. De là le malaise et la mauvaise humeur que laissent voir alors beaucoup d'entre nous. La cause en est vraiment profonde. Les uns s'en veulent à eux-mêmes de l'état où ils se sont laissés réduire. D'autres, coulant un regard sournois vers leurs proches, voient en eux l'obstacle et la gêne qui les ont empêché d'arriver à la véritable expression d'eux-mêmes. Tous, ainsi troublés, tourmentés, aspirent à rentrer, à redescendre au plus vite dans le chemin creux de la vie journalière. Quand il y a dans une petite ville un clocher, ou une tour élevée, d'où l'on découvre une vaste étendue, il est rare que les habitants y montent jamais. Ils laissent ce plaisir aux voyageurs et disent que cela les essoufflerait, ou que le temps leur manque. Peut-être leur répugnance s'explique-t-elle aussi par le fait que la vue qu'ils auraient de là-haut cadrerait mal avec les représentations nécessaires à leur vie ordinaire.

Ils apercevraient des horizons presque infinis, un ciel immense, et, de cette élévation, le toit de leur maison ne leur apparaîtrait plus que comme un éteignoir posé sur leurs jours.

***

Faut-il donc éviter de nous représenter notre vie, et toute la sagesse est-elle d'essayer d'oublier nos anciens rêves? Pour répondre à cette question, il faudrait d'abord démêler la vraie nature de ces rêves. Nous leur trouverions alors quelque chose d'un peu naïf et d'un peu niais. Sans doute ils ont un air généreux, mais ce qu'ils demandaient en somme à la vie, c'étaient des plénitudes faciles, des victoires immédiates, et, pour ainsi dire, un sublime de féerie. C'est à nous, à mesure que nous avançons en âge, de nous faire de la vie une conception moins glorieuse et plus pénétrante. Le vrai moyen de ne pas pleurer sur ses rêves de jeunesse, c'est de continuer à grandir. Nous concevons alors des bonheurs plus hauts. Notre vie s'embellit autant que nous nous oublions et dans la mesure où nous délaissons notre surface pour notre profondeur. Nous voyons alors apparaître dans notre destinée une des sources qui fécondent la vie de l'humanité tout entière. Nous sommes comme ceux qui ont profondément creusé dans le sol de leur domaine, jusqu'à atteindre l'eau souterraine. Elle ne leur appartenait pas plus qu'à d'autres : mais, en récompense de leur foi et de leurs recherches, elle vient jaillir dans leur jardin.

ABEL BONNARD

LA MUSIQUE

A L'OPÉRA-COMIQUE : *Dans l'ombre de la cathédrale.*
A L'OPÉRA : *L'Heure espagnole.*

Le même jour, qui fut le lundi 5 décembre, l'Opéra-Comique donnait dans l'après-midi une répétition générale, et l'Opéra une première représentation le soir. La pièce de l'Opéra-Comique était un sombre drame; celle de l'Opéra une comédie musicale de haut goût.

C'est un fort beau livre que le roman de M. Blasco Ibañez qui fut publié à Valence en 1903, et dont la traduction française a paru dans cette *Revue* en 1907. On conçoit qu'il ait intéressé un musicien aussi distingué d'esprit que M. Georges Hue. Mais il n'était pas possible de le mettre à la scène sans s'écarter de la forme traditionnelle; c'est en effet un roman de mœurs, où l'intrigue tient peu de place.

Gabriel Luna, qui a quitté le séminaire pour courir l'Europe et fréquenter les milieux anarchistes, revient à Tolède pour y mourir, rongé de tuberculose. Son frère Esteban, sacristain de la cathédrale, le recueille. Gabriel se trouve singulièrement dépaysé. Chanoines, desservants, diacres, organistes, artisans qui travaillent pour les gens d'église, tous ceux qui l'entourent sont attachés à la cathédrale, en vivent, et forment entre eux comme une cité ecclésiastique, séparée du monde. Les entretiens de Gabriel avec les uns et les autres, ses exhortations aux humbles, ses discussions avec deux

prêtres, le sévère don Antolin et le pieux don Luis, infirme et fanatique de musique, occupent au moins la moitié du volume, qui vers la fin seulement s'éclaire d'un pâle rayon de joie.

Esteban a une fille, Sagrario, qui a quitté la maison paternelle pour suivre à Madrid un fils de famille. Repoussée, elle est tombée au dernier degré de la misère. Sa mère est morte de chagrin. Elle revient, et sur les instances de Gabriel son père lui pardonne. Gabriel et Sagrario, tous deux condamnés à une mort stérile, sont portés l'un vers l'autre par un sentiment qui ne peut s'épanouir.

« Je te connais trop tard, dit Sagrario à Gabriel. J'aurais voulu t'aimer en pleine jeunesse; n'être belle et fraîche que pour toi; avoir les grâces et les charmes d'une grande dame pour adoucir le reste de ta vie. Ma reconnaissance n'a rien à t'offrir. Je suis affreuse; je porte en mes entrailles la mort qui peu à peu me consume. Qui m'approche est empoisonné. Gabriel, pourquoi m'aimes-tu? — Parce que je suis un infirme, un disgracié comme toi. »

C'est dans un jardin pauvre et sombre que ces aveux sont échangés; des sons d'orgues y parviennent : c'est la dernière sonate de Beethoven, jouée par don Luis dans la cathédrale voisine. Gabriel murmure :

« Notre vie sera comme un de ces jardins abandonnés où l'on voit pointer les bourgeons verts parmi les troncs caducs, les branches sèches... Ce sera un printemps triste et sans fruits, mais il aura des fleurs. Le soleil ne se lève que pour les hommes des hauteurs; pour nous il est trop loin, ma douce amie; au fond de notre puits, embrassons-nous, levons la tête, et bien que ses rayons soient pour nous sans chaleur, adorons-le comme une étoile inaccessible. »

Ce bonheur dérobé ne sera pas de longue durée. Une nuit que Gabriel est de garde auprès de l'autel de la Vierge, parée pour une fête de ses plus beaux atours, des voleurs s'introduisent dans l'église : Gabriel reconnaît avec horreur les artisans à qui il a prêché la révolte, un sonneur de cloches, un cordonnier dont l'enfant est mort de faim. Ils viennent dérober les joyaux amassés par la piété des fidèles. Gabriel a souvent réclamé le retour à la société de ces richesses

inutiles. Cependant le vol lui fait horreur. Il défend le trésor dont il a la garde, et frappé à la tête, s'abat sur les marches de l'autel.

Roman de mœurs, et roman à thèse, car il est clair que la sympathie de l'auteur est tout acquise à son héros, et qu'il déplore avec lui la dureté des riches, les excès du fanatisme et les préjugés réactionnaires du clergé espagnol, qu'il oppose à l'esprit libéral du clergé français. Il prend Gabriel comme avocat pour faire le procès de l'Inquisition, et le charge de dire à ses compatriotes quelques vérités sévères sur la torpeur de pensée où ils se complaisent autour de leurs églises. C'est un débat où nous n'avons pas à intervenir. *Cosas de España.* Mais soit qu'il évoque le temps de Charles-Quint ou de Philippe II, soit qu'il nous transporte dans le cloître de Tolède au xxe siècle, la ressemblance de ses peintures est saisissante, car Blasco Ibañez possède à un degré éminent ce don, si particulier aux artistes de sa race, de l'accent vigoureux, sans retouche, tout d'un trait. Il y ajoute un sentiment profond, mais fièrement réprimé de pitié pour la douleur humaine, dont son style est pénétré comme d'une vibration grave et persistante.

Comment transposer pour le théâtre une œuvre aussi purement littéraire? En remplaçant autant que possible les discours par des scènes, des tableaux ou des visions, et on était conduit ainsi à une sorte de drame narratif, dont le théâtre contemporain nous a déjà offert quelques exemples comme le *Pasteur* de M. Sacha Guitry, le *Louis XI* de M. Paul Fort, ou dans le genre lyrique la *Légende de Saint Christophe* de M. Vincent d'Indy. Mais les collaborateurs de M. Georges Hue n'ont pas eu cette hardiesse. Ils ont découpé trois gros actes qu'ils ont remplis de leur mieux en jetant dans le premier le retour de Gabriel, que pour des raisons qui m'échappent ils appellent Manuel; au second, c'est Sagrario qui revient au bercail, et à peine a-t-elle eu le temps de s'installer auprès de la fenêtre, avec sa corbeille de linge à ravauder, que Manuel s'approche d'elle, devient tendre, et voilà le duo d'amour qui commence. C'était par d'autres détours que dans le roman la tendresse, peu à peu et malgré eux, rapprochait ces deux êtres. Ici, c'est le coup de foudre avec

toutes ses conséquences. Dès la douzième réplique, Manuel s'écrie :

Nous n'avons pas le droit de jeter en pâture
A la souffrance
De pauvres êtres nés de nous.

Ce Manuel n'y va pas, comme on dit, par quatre chemins. Il fait bien de se presser, d'ailleurs, car le rideau va tomber, le troisième acte approche, et là il n'aura plus qu'à mourir, après une dernière entrevue avec Sagrario où une larme leur échappe :

Larme bénie!
Nouveau baptême!
Regretter la foi, c'est la retrouver

Auprès du couple extasié, Esteban parle de son église, comme un livre, ou comme un guide :

J'ai pour ami tout un peuple muet
D'images saintes.
Et dans leurs yeux, que l'on croit sans lumière,
S'anime quand je passe un familier regard.

Il pardonne à sa fille, après un *Notre père*. Tomasa est une femme du peuple selon la formule de son emploi : comme dame Marthe de *Faust* et tant d'autres depuis, c'est ce qu'on appelle en argot de théâtre « une dugazon ». Aussi est-elle bonne, accorte et familière :

Jésus! comme il est maigre!
Qu'as-tu donc fait là-bas, mauvais sujet,
Pour y gagner une aussi triste mine?
Rien de très catholique, je pense,
Mieux valait prendre la soutane,
Tu serais plus gras.

Les trois voleurs n'ont que des bouts de rôles. Les personnages ecclésiastiques, si importants et si nécessaires dans le roman, ont disparu. Il ne reste que leurs costumes. Les comparses qui les portent y tiennent beaucoup, et c'est ainsi qu'à la fin de la pièce, réveillés en sursaut par les cris d'appel, les chanoines arrivent revêtus de leurs habits sacerdotaux, comme s'ils ne les quittaient pas pour dormir.

Brochant sur le tout, une querelle de mendiants sous le porche de l'église au premier acte, un Salut à la cantonade au second, et au troisième des Vêpres avec des enfants de chœur chantants et dansants qui sont des chanteuses et des danseuses en travestis. C'est de la figuration. Mais l'influence de la religion sur les âmes, le resserrement des existences autour du sanctuaire, ces intrigues de cour et ces commérages de petite ville, ce zèle irréfléchi, cette déférence sournoise, cette torpeur béate qui ne veut pas se réveiller, rien de tout cela, qui est le sujet du livre, n'est même sommairement indiqué. Comment l'indiquer d'ailleurs, avec des personnages tous de convention, dont aucun mouvement n'est pris sur le vif, et qui n'ont point d'âme?

M. Georges Hue méritait mieux, sans aucun doute, car sa musique est fine, sensible, bien venue, toujours agréable à entendre, ce qui n'est pas, en notre temps surtout, un mérite ordinaire. La symphonie en est remarquable, d'un coloris brillant et fondu qui fait songer à un tableau de maître. A la répétition générale, on l'entendait un peu trop; je pense que cet excès, qui tient à l'exécution, aura été atténué par la suite. J'aime moins le chant, qui selon l'usage adopté depuis trente ans par presque tous nos compositeurs, n'est pas un chant, ni un récitatif. L'accent de la parole s'y reconnaît, mais déformé; tantôt la voix monte, tantôt elle reste sur la même note, sans qu'on sache trop pourquoi, car jamais ces inégalités ne s'approchent d'une mélodie définie. Ce sont les différents degrés de l'émotion que le musicien croit traduire ainsi. Il s'abuse. Une grande émotion n'a pas nécessairement pour image un grand intervalle, pas plus que l'indifférence ne se maintient, d'un bout à l'autre d'une phrase, sur le même ton. Il suffit d'écouter une conversation, si banale soit-elle, pour y discerner, de mot en mot et de syllabe en syllabe, de presque incessantes variations dans l'intensité, le rythme et la hauteur des sons. Quand nous causons, nous ne psalmodions pas. « Partie à Madrid », dit Tomasa dans l'une des premières scènes de l'ouvrage, et l'auteur écrit au-dessus de ces mots cette indication : « presque parlé ». Mais il attribue à chacune des syllabes la même note, un ré grave, avec la même valeur. Ce n'est pas ainsi qu'on parle. Un peu plus

loin, quand Manuel maudit les trésors de la cathédrale, « qui dorment là d'un avare sommeil », il l'oblige à monter brusquement d'une quinte sur la deuxième syllabe du mot *avare*. Pourquoi? L'indignation ne s'exprimerait-elle pas plutôt par un mouvement descendant? Aucune de ces objections ne viendrait à l'esprit, si le chant avait sa ligne, indépendante des paroles. Mais il prétend suivre les paroles. C'est pourquoi on est porté à lui demander compte de chaque note.

Ce système de mélopée est une convention ajoutée aux autres conventions du drame lyrique. Ce drame est né du réalisme. Il a comme lui la prétention d'imiter la vie ordinaire; et c'est pourquoi il réduit le spectacle et supprime le merveilleux. Il veut observer du plus près possible les mouvements de la vie; mais comme il néglige les mouvements invisibles, ses personnages ne sont que des mécaniques, sans rien d'humain. Il veut user d'un style familier; mais ce style ne convient pas à toutes les conditions, ni à toutes les situations. C'est un poncif, ni plus ni moins que le style noble de la décadence classique. Depuis trente ans qu'il existe, le drame lyrique n'a donné qu'un seul chef-d'œuvre, et c'est *Louise* de M. Gustave Charpentier. Mais *Louise* contient des airs caractérisés. En dépit des règles du genre, la musique y reprend ses droits, et c'est par quoi l'œuvre est forte, et s'impose. Quant à *Pelléas et Mélisande*, ce n'est pas un drame lyrique selon la formule réaliste, puisque le sujet en est légendaire, et si le chant s'y efface, s'y réduit souvent à une sorte de psalmodie, ce n'est pas du tout pour suivre la nature, mais au contraire pour s'en écarter, amortir le relief, émousser les contours, et prêter aux figures une rigidité hiératique, qui les rend plus touchantes. *Pelléas et Mélisande* est une œuvre unique en son genre.

Le drame lyrique ne saurait survivre au réalisme qui l'a fait naître, et c'est avec un profond regret que je vois tant de musiciens de talent aux prises avec un genre mort.

L'interprétation a été satisfaisante. Madame Marthe Davelli a composé avec beaucoup de soin et d'abnégation la triste figure de Sagrario. M. Friant a une voix forte, mais je ne puis lui pardonner d'avoir prêté à Manuel une tête

aux longs cheveux de faux Christ anarchiste. M. Vieuille donne une carrure sympathique au sacristain, et madame Tiphaine est larmoyante à souhait. Tout cela fort conventionnel sans doute. Mais le moyen de faire autrement?

***

L'Heure espagnole[1] avait été jouée pour la première fois à l'Opéra-Comique en 1911 et n'y avait eu qu'un petit nombre de représentations. Elle a ensuite été donnée à Londres, au théâtre de Covent-Garden, puis en Amérique, sur les plus grandes scènes de New-York et de Chicago, et à Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, toujours avec un grand succès. Elle vient de faire son entrée à l'Opéra, et le succès est devenu de l'enthousiasme. A la première représentation on pouvait voir, après la chute du rideau, toute la salle debout, acclamant les interprètes et les auteurs. Personne ne se souvient d'avoir assisté à l'Opéra, sinon pour certaines représentations des ballets russes, à une manifestation aussi vive ni aussi spontanée. A la seconde représentation, il a fallu recommencer le morceau d'ensemble qui termine l'ouvrage. *L'Heure espagnole* fait partie désormais du répertoire de l'Opéra, et y attire le public.

Ce résultat n'est paradoxal qu'en apparence et tient au caractère de l'œuvre, qui n'a rien de réaliste. La comédie de M. Franc-Nohain, que M. Maurice Ravel a mise en musique, est toute de fantaisie. L'intrigue est comparable à celles de nos anciens fabliaux : ce n'est plus la farce du *Cuvier*, c'est la farce des *Horloges*. On y voit en effet des amoureux, tour à tour ardents et transis, prendre la place du balancier. Un muletier musclé les monte, contenant et contenu, jusqu'à la chambre de la belle horlogère. En effet, c'est le jour où l'horloger Torquemada, dit Totor par un « diminutif plein de charme », quitte la maison pour régler les horloges municipales. Juste comme il allait sortir, le muletier Ramiro est

1. Parue dans *la Revue de Paris* du 15 novembre 1904.

survenu, client intempestif qu'il a prié d'attendre son retour. Concepcion sa femme est fort déçue :

Il reste, voilà bien ma chance;
Le jour de la semaine où mon époux est loin,
Mon unique jour de vacance
Me sera-t-il gâté par ce fâcheux témoin?

Ramiro, de son côté, ne sait trop quelle contenance prendre :

Il faut pourtant qu'avec la señora je cause.
Mais de quoi diable lui parler?
J'aurais mieux fait de m'en aller,
Car je n'ai jamais su dire aux femmes des choses...

C'est pourquoi il accepte bien volontiers la distraction que lui offre, pour se débarrasser de sa présence, l'impatiente Concepcion :

Tout muletier a dans le cœur
Un déménageur
Amateur

Quand *l'Heure espagnole* de M. Franc-Nohain a été jouée à l'Odéon, sans musique, en 1906, Émile Faguet qui s'y était beaucoup diverti ne craignit pas de comparer l'auteur à La Fontaine. Le sentiment littéraire du célèbre critique ne l'avait pas trompé. L'agrément de l'invention, la malice aimable, le tour aisé, la grâce preste et le sourire du style rangent M. Franc-Nohain en cette lignée qui depuis le fabuliste s'était continuée par les poètes du XVIIIe siècle tels que Gresset, Parny, Panard. Lignée toute française, dont les talents échappent à qui ne connaît pas toutes les finesses de notre langue. Cependant *l'Heure espagnole* a été fort appréciée en Angleterre et en Amérique. C'est que la musique lui servait de truchement.

On raconte de je ne sais quel musicien, de Mozart peut-être, qu'en son enfance il disait un jour à un de ses professeurs : « Pourquoi me grondez-vous toujours en fa mineur? » D'une oreille non moins subtile, M. Ravel a su discerner le chant inclus en chaque phrase du texte, ce chant d'accompagnement que les grammairiens anciens appelaient si justement

la « prosodie »; et loin de l'émousser, de le comprimer en quelque récitation monocorde, il en a légèrement exagéré les saillies naturelles, comme la caricature avive les angles du dessin. Caricature fort surveillée d'ailleurs, sans outrance qui rompe la ligne. Un contour accidenté, où la voix tantôt monte et tantôt s'abaisse sur une syllabe tonique, selon le sens et l'expression, par des intervalles variés, dont le rapprochement fait presque une mélodie. C'est ainsi que par un de ces concours dont l'inspiration seule décide, la musique se précise ici en même temps que la parole. Chaque syllabe, ayant le ton juste, est entendue jusqu'aux derniers recoins de la salle, et c'est en même temps un régal pour l'oreille.

Or je suis, à votre service
Muletier du gouvernement.

Devant ces mots indifférents en apparence, bien des musiciens auraient cru ne pouvoir mieux faire que de répéter d'un bout à l'autre de la phrase la même note, avec à peine une élévation sur les deux rimes. M. Ravel a mieux écouté. C'est pourquoi il emploie ici toute une octave, marque d'une quinte ascendante les mots *je suis*, d'une tierce seulement le mot *service*, le mot *muletier*, et fait tomber la voix d'une autre quinte sur le mot *gouvernement*. Rien de plus exact; rien aussi de plus musical. Sans l'inégalité du rythme, ce serait un chant. Quand le rythme s'égalise, le chant tout naturellement se dégage, comme en ce couplet de Ramiro, si caractérisé qu'il se prête à une reprise :

Voilà ce que j'appelle une femme charmante.

Le chant règne aussi, mais avec de plus ironiques artifices, tels que sauts d'octaves et ports de voix, dans le rôle du poète Gonzalve, qui fait de la littérature à tout propos et même, comme le lui reproche amèrement Concepcion, hors de propos. A la fin, quand il quitte l'horloge où il fut monté, puis descendu, c'est une sérénade à l'espagnole qu'il improvise, sur un accompagnement de l'orchestre imitant la guitare, avec les modulations par ton entier qui caractérisent le genre :

Adieu, cellule, adieu, donjon,
Adieu cuirasse et morion.

L'horloger Torquemada chante moins : il est trop bon commerçant pour cela. Ne le voyons-nous pas, quand il rentre à la fin et découvre les deux amoureux dans sa boutique, leur vendre froidement des deux horloges qui furent les instruments de leur ruse, d'ailleurs vaine? L'autre amoureux, c'est don Inigo Gomez, « roi de la haute banque », qui arrondit noblement ses phrases et de joie se met à chanter sur un mouvement de valse quand l'idée lui vient de se glisser à son tour dans une horloge :

Tant pis, ma foi, si je déroge.

Concepcion est nerveuse; son impatience se marque par des sursauts, des écarts, et sa double déception descend de plus d'une octave, note par note, sur ces mots :

La pitoyable aventure!

L'orchestre se moque d'elle, contrefaisant des sérénades quand elle évoque de romantiques souvenirs :

Et ces gens-là se disent Espagnols,
Dans le pays de doña Sol!

L'orchestre s'amuse beaucoup tout au long de la pièce. L'introduction symphonique accroche des sonneries, des tictacs, des airs de boîte à musique, des cris d'oiseaux mécaniques, sur un fond d'harmonie soutenu. Un peu plus loin, quand le muletier raconte que sa montre détraquée lui vient d'un oncle toréador, à qui un jour de courses tragiques elle a sauvé la vie, l'orchestre saisit les mots au vol et nous montre, en dix-huit mesures, une course de taureaux avec ses passes accélérées jusqu'au coup de corne et de tam-tam. Il suffit que Gonzalve enfermé dans son horloge se souvienne de la mythologie et toujours poète se compare à une nymphe hamadryade en son arbre, pour qu'à l'orchestre soudain un souffle de vent passe, apportant avec lui l'écho d'un chalumeau rustique. Ces allusions ne sont jamais poussées jusqu'au point où elles deviendraient le sujet principal. Le cours de la musique qui les porte est toujours sensible et ne s'interrompt pas. Cet ouvrage si léger en apparence est en vérité construit solidement, et contient à lui seul plus d'idées musicales que bien des partitions compactes. Mais ces

idées sont présentées d'emblée en tout leur développement, au lieu que d'autres musiciens, plus économes et plus fidèles aux recettes de Wagner, prendraient soin de nous en servir les morceaux séparés et d'en accommoder à diverses sauces les moindres restes. L'enchaînement de l'harmonie, très rigoureux, se dérobe pourtant sous des altérations posées, avec une habileté extrême, juste aux endroits qu'il faut pour que tout l'édifice penche, sans s'écrouler. C'est ce que voulait dire Debussy quand il comparait cette musique, si différente de la sienne, mais dont il sentait vivement le charme, à « la maison d'un sorcier ».

L'Heure espagnole se termine par un extraordinaire quintette où les cinq personnages chantent, avec les contorsions de voix les plus comiques, ce couplet au public :

Un financier et un poète,
Un époux ridicule, une femme coquette
Qui se servent dans leurs discours
De vers tantôt longs, tantôt courts,
Au rythme qui se casse,
A la rime cocasse,
Avec un peu d'Espagne autour,

On ne saurait mieux résumer le caractère de cet ouvrage où la verve du poète comme celle du musicien gardent toujours une exquise pureté de style. L'interprétation de l'Opéra s'est inspirée de ce caractère, et c'est pourquoi elle a si bien réussi. Le décor de M. Mare ne multiplie pas les accessoires. Au-dessus d'une baie vitrée, un rayon chargé d'horloges. Au-dessous, une longue table où l'horloger assis tourne d'abord le dos au public. Sur la table, une poupée dansante, à droite un automate chasseur de papillons, à gauche deux nègres musiciens. Tout le fond d'un ton d'ocre uniforme qui s'accordera également au blanc de la robe de Concepcion, à l'aigrette verte de Gonzalve, au velours noir d'Inigo et à la cape brune de Ramiro. La mise en scène, où l'on reconnaît l'intervention d'un véritable artiste du théâtre, n'est pas moins soutenue. Elle traduit aux yeux les mouvements du discours et les met en plein relief, sans jamais se laisser divertir par un de ces effets arbitraires que tant de comédiens ont coutume d'ajouter au texte de l'auteur, oubliant qu'au

théâtre tout ce qu'on ajoute vient en déduction. Ce sont de tels effets, consacrés ensuite par l'usage, qui forment ce qu'on appelle la tradition. Il n'y a pas de tradition, même à l'état naissant, dans la mise en scène de l'Opéra. Si Concepcion trépigne d'impatience, ce sont les triolets en quadruples croches de l'orchestre qui soulèvent ses talons. Si elle jette à terre les montres de l'établi, c'est sur ces mots : « avoir quelque chose à casser ». Gonzalve prend la canne d'Inigo pour s'en faire une guitare : ce sont ces accords de sérénade qui lui suggèrent son idée. Ramiro ne mâchonne pas, comme on l'a vu faire sur d'autres scènes, un cigare dont il n'est pas ni ne pouvait être question. Il lui suffit de s'asseoir à califourchon sur sa chaise, et comme se parlant à soi-même de confier au public l'indigence de sa conversation, pour que sa naïveté mette la salle en joie. Il lui suffit, quand le dénouement approche, de désigner d'un bras alternatif les deux horloges, pour donner tout son prix à la réponse qu'il reçoit : « sans horloge ». Enfin, on n'a pas cru devoir orner la scène d'un escalier quand la maîtresse du logis spécifie, dès le début, que « l'escalier est au fond du couloir ». L'escalier se monte beaucoup, au théâtre, depuis dix ans. Il est possible cependant de faire d'excellente mise en scène, et même d'y montrer de l'esprit, sans escalier.

Les artistes sont merveilleux d'aisance en des robes qui pourtant ne sont pas, comme on dit, de leur « emploi ». Mais l'emploi est une règle de l'ancien répertoire, inapplicable ici. Un tragédien excellera dans la bouffonnerie, à la seule condition de comprendre son rôle, et d'avoir de l'esprit parce que la supériorité de sa technique lui donne toutes les facilités. M. G. Dubois, tant de fois frappé à mort dans le duel fatal de *Roméo et Juliette*, est devenu un horloger vieillot, au dos attentif, au nez flaireur; M. Huverty, si furieux au premier acte de la *Valkyrie* sous le casque cornu de Hunding, rayonne de bonhomie et de satisfaction financière; M. Cousinou a échangé les haillons du mendiant d'*Ascanio* pour la cape d'un rustre candide; M. Fabert, de Mime geignant sous la menace de Siegfried, s'est changé en un niais chercheur de rimes, et mademoiselle Fanny Heldy, si touchante sous les voiles d'*Antar* ou d'*Hérodiade*, est aussi la plus amusante des Espa-

gnoles de comédie, trépidante, sémillante, toute en œillades. Tous les cinq sont des fantoches, avec tant de naturel qu'on jurerait qu'ils n'ont rien été d'autres de leur vie. Tous les cinq ont une diction parfaite, des voix superbes ou charmantes. C'est une présentation qui fait le plus grand honneur à l'Opéra.

***

Camille Saint-Saëns est mort le 16 décembre 1921, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il venait d'arriver à Alger pour y passer l'hiver : depuis bien des années il lui était prescrit d'éviter durant la mauvaise saison la rigueur de nos climats, et sa *Suite algérienne*, souvenir d'un de ses premiers voyages, date de 1880.

Quelques semaines plus tôt, nous pouvions le voir encore à l'Opéra, où l'on reprenait *Ascanio* : c'était un des ouvrages qui lui étaient le plus chers, et il n'avait plus été joué depuis 1890. Il ne manquait pas une répétition, attentif à tous les détails, et il lui arrivait de se mettre au piano lui-même, pour indiquer un mouvement, une nuance. Il avait gardé, en même temps que la lucidité parfaite de l'esprit, cette facilité d'exécution que Wagner, en 1861, trouvait prodigieuse : Saint-Saëns déchiffrait alors les partitions de *Tannhauser*, de *Lohengrin*, de *Tristan et Yseult*, devant l'auteur qui se reconnaissait incapable de les jouer aussi bien.

La représentation d'*Ascanio* qui eut lieu le 9 novembre dernier, sous la direction de M. Reynaldo Hahn, fut un succès. Comment ne pas se féliciter d'avoir donné au vieux maître cette dernière joie? Trois jours après, il me faisait l'honneur de m'écrire :

« C'est une œuvre sur laquelle j'avais fondé des espérances qui avaient failli se réaliser et que le destin contraire avait arrêtée dans son essor. Espérons que la mauvaise fortune ne la poursuivra pas. En tout cas, si la réussite ne lui vient pas, ce ne sera pas de votre faute. »

Ceux qui n'ont aperçu Camille Saint-Saëns que de loin, et dans les cérémonies officielles, chargé de décorations, pliant

sous le poids des honneurs, se le représentent comme une sorte de pontife ou de patriarche de la musique, exposé, au milieu de nuages d'encens, à la vénération des fidèles. La vérité est que sa vie entière ne fut qu'une lutte, où les déceptions l'emportent de beaucoup sur les triomphes.

C'était un des musiciens les mieux doués par la nature qui aient jamais paru sur terre : dès la première enfance, il montrait une finesse d'oreille et une sûreté de mémoire dont on ne trouve un pareil exemple que chez Mozart. Il y joignait une vive intelligence, développée par de sérieuses études et une curiosité d'esprit à peu près universelle : Saint-Saëns fut poète, historien, archéologue, physicien, astronome. Tout cela à ses moments perdus, ou plutôt aux heures de découragement, qui furent nombreuses en sa longue carrière. Mais bientôt la musique, qu'il croyait abandonnée, s'emparait de nouveau de ses pensées. Il laisse une œuvre immense, et qui comprend tous les genres : musique vocale, musique de chambre, symphonies, poèmes symphoniques, opéras, ballets, opéras-comiques, musique religieuse.

L'indépendance de son caractère ne lui a jamais permis d'appartenir à aucune coterie, et la portée de son esprit, en lui montrant à l'avance le danger de certains engouements, lui a souvent fait jouer le rôle ingrat de prophète de malheur. Après avoir été l'un des premiers en France à comprendre Wagner, à le recommander, à l'imposer, il a osé écrire, en 1881 : « Je ne suis pas, je ne serai jamais de la religion wagnérienne. » Après avoir fondé, en 1871, la Société nationale de musique, il s'en est retiré en 1886, quand l'influence de César Franck et de ses disciples, qu'il jugeait pernicieuse à l'art français, y devint prépondérante. Quant à la musique nouvelle, celle qui a commencé de se faire connaître depuis une vingtaine d'années, il la détestait cordialement, et ne s'en cachait pas. On lui a beaucoup reproché cette intransigeance. Elle avait le mérite de la sincérité, et du courage. Certes il eût été plus habile d'accueillir avec bienveillance les jeunes musiciens, de se poser comme leur protecteur, sinon leur maître. Mais pour Saint-Saëns, c'était pactiser avec l'ennemi.

Certes son goût fut étroit. S'il l'avait eu plus large, il fût devenu un critique, et non un créateur. Un créateur n'a pas

seulement le droit, il a le devoir de ne pas admettre ce qui répugne à son tour d'esprit. Et comment demander à un homme qui a connu Berlioz et Wagner, qui a eu pour amis Bizet, Gounod, Massenet, de comprendre ou même de tolérer les musiciens du xxe siècle? Combien de fois Saint-Saëns n'a-t-il pas dû envier le sort de ses anciens compagnons de luttes et d'espérances, morts avant d'avoir vu un changement de style qui pour lui ne pouvait être que l'abomination de la désolation?

Pour juger équitablement Saint-Saëns, il faut le comparer aux musiciens français, que je viens de nommer, de sa génération. Alors on reconnaîtra aisément qu'il leur fut supérieur ou égal par la pureté de l'expression et la hauteur de la pensée. Le public avait d'autres exigences; il ne leur fit jamais aucune concession. C'est pourquoi il n'a jamais connu la popularité, et ce n'est qu'avec le temps qu'il a conquis la gloire.

LOUIS LALOY

LE CONSEIL SUPRÊME DE CANNES

Le Conseil Suprême qui vient de se réunir à Cannes a commencé ses travaux dans des conditions particulièrement graves. Jamais il n'y avait eu plus de polémiques internationales; jamais il n'y avait eu de désaccords plus vastes et plus apparents; jamais il n'y avait eu de projets plus grandioses et plus vagues. La Conférence de Washington, la question des sous-marins, la priorité belge, le problème des réparations étaient pêle-mêle le sujet des controverses. Pour sortir de toutes ces difficultés, M. Lloyd George avait, disait-on, le dessein d'entreprendre l'œuvre immense d'une reconstitution économique de l'Europe, et afin de la mener à bien, de réunir une conférence à peu près universelle. L'Allemagne faisait à ces nouvelles un accueil à la fois empressé et suspect. On était en droit de se demander ce qui sortirait de ce chaos; on ne le sait pas encore au moment où cet article est imprimé.

Dans les jours qui ont précédé la Conférence, le monde politique français a essayé de mettre un peu d'ordre parmi ces notions diverses et de substituer à cette multiplicité éblouissante quelques idées claires et distinctes. Le gouvernement, libéré des interpellations qui tenaient la première place dans l'ordre du jour des Chambres, a pu s'expliquer. Le Parlement qui faisait un louable effort pour terminer le budget avant le 31 décembre et qui a réussi à le voter, ce qui ne s'était pas vu depuis bien des années, a pris le temps de demander

quelques éclaircissements au Cabinet et de faire connaître ses vœux. A propos de la discussion du budget des Affaires étrangères, il y a eu en particulier au Sénat un débat important et utile. Le gouvernement n'est pas allé à Cannes sans avoir connu l'état d'esprit des Assemblées et sans avoir fait d'intéressantes promesses. On peut donc dire qu'avant le Conseil Suprême il y avait un programme français fixé dans ses grandes lignes.

Il est simple et il est déterminé par les conventions existantes, faites d'accord avec nos Alliés et acceptées par l'Allemagne. Au mois de mai 1921, un état de paiement a été officiellement dressé. Il n'a pas été obtenu sans difficultés ni sans de grands sacrifices de notre part : mais il a le mérite d'exister, et de fixer ce qui sera payé. L'Allemagne a effectué les deux premiers paiements. Mais au moment d'effectuer le troisième et le quatrième, qui doivent avoir lieu le 15 janvier et le 15 février, elle se dérobe et elle déclare qu'elle en est incapable : elle annonce même une déclaration semblable pour les échéances suivantes. A parler net, elle signifie qu'elle ne paiera pas. La Commission des réparations cependant est allée à Berlin; elle a voulu se rendre compte exactement de la situation de l'Allemagne; elle a conclu dans une lettre très précise que l'Allemagne était en mesure de faire face aux échéances de janvier et de février; elle a même ajouté que l'Allemagne s'exposait à des conséquences graves, si elle se refusait à payer. Or, malgré cet avertissement d'une clarté parfaite, le gouvernement de Berlin a demandé un délai. La Commission s'est contenté de répondre que cette requête n'était pas admissible, alors que le cabinet allemand ne dit ni de quel délai il a besoin, ni quelle somme il peut verser tout de suite. Elle avait fait ainsi tout son devoir, et il n'est pas sans intérêt de noter que ses décisions avaient été prises à l'unanimité. Après avoir entendu les explications du gouvernement allemand, il lui restait à rendre un jugement.

C'est à ce moment que les gouvernements auraient été appelés à intervenir. Il leur appartenait de dire alors quelles mesures prendraient les Alliés conformément aux conclusions de la Commission des réparations, si l'Allemagne persistait à ne pas tenir ses engagements. Tels étaient les termes simples et précis du

problème posé devant l'opinion française. Nous avons deux bonnes raisons de le voir sous cet aspect : la discussion du budget a fait paraître dans la lumière la plus crue quels sont nos besoins, et les nouvelles venues d'Allemagne ne nous laissent aucune illusion sur la politique pratiquée avec la complaisance du Cabinet Wirth ou malgré lui. Nous avons encore à dépenser pour les réparations 80 milliards; nous avons à payer pour les pensions plus de 40 milliards : ces chiffres suffisent à prouver que la nécessité de toucher les sommes qui sont dues par l'Allemagne est primordiale pour notre pays. Pendant ce temps, l'Allemagne qui a par ses ressortissants des avoirs importants à l'étranger, qui a des industries prospères, qui a un budget de nation riche, qui multiplie le nombre des fonctionnaires et fait une politique d'assistance coûteuse, se déclare pauvre. Après avoir promis d'exécuter ses promesses, elle ajoute qu'elle a toujours pensé le faire dans les limites du possible, et elle entend fixer elle-même ces limites. Un journal, le *Neue Badische Landzeitung* écrivait récemment cette phrase caractéristique : « Avant le 10 mai, il ne nous était pas permis de dire que nous ne pouvions pas payer; l'important était de remplir nos obligations pour prouver par là qu'elles étaient inexécutables .» Sept mois après la signature des accords de Londres et l'établissement de l'état des paiements, l'Allemagne découvre son incapacité. Aux Alliés de conclure et de déclarer avec fermeté comment l'Allemagne sera obligée de payer, puisqu'elle ne le fait pas de bon gré? M. de Lasteyrie au cours de son excellent rapport sur le budget des dépenses recouvrables venait précisément de dire dans une phrase décisive que les Alliés auraient dû imposer à l'Allemagne une Commission de la dette. Était-ce là enfin la politique des Alliés?

Dans le discours qu'il a prononcé au Sénat en réponse aux questions de M. Ribot, M. Briand a dit qu'à Londres M. Lloyd George avait déclaré tout de suite que la France ne peut plus faire de sacrifices, qu'elle doit être restaurée, qu'elle doit être payée. S'il en était ainsi, la résistance allemande ne serait pas de longue durée. Toutes les fois que l'Allemagne a constaté un accord complet entre l'Angleterre et la France, elle s'est inclinée devant leurs décisions. Mais toutes les fois qu'elle a supposé ou discerné un désaccord, elle a essayé d'en

profiter. Sa bonne ou sa mauvaise volonté a toujours été en fonction de la solidité de l'Entente. Si elle a manifesté avec tant de sans-gêne l'intention de ne pas payer le 15 janvier, M. Lloyd George est-il certain qu'elle n'ait pas trouvé dans ce qui se disait en Angleterre, de quoi entretenir ses illusions, et s'encourager à la résistance? Elle a envoyé ses financiers; M. Rathneau est allé s'entretenir avec les hommes d'affaires anglais; M. Hugo Stinnes a parlé d'un vaste projet qui touche à la fois les chemins de fer allemands et la reconstitution économique de la Russie. L'écho de ces conversations a dû venir jusqu'à M. Lloyd George et elles l'ont intéressé d'autant plus vivement qu'il avait lui-même un projet. M. Lloyd George a une grande vivacité d'imagination et, comme l'a dit spirituellement M. Ribot, il voit tous les côtés d'une question; il ne les voit pas en même temps; il change de point de vue pour mieux voir. Il a soudain pensé à un Congrès européen qui s'occuperait des affaires économiques. On conçoit que l'Allemagne se soit montrée enthousiaste à l'idée d'une conférence où elle aurait sa place et où elle pourrait tenter de modifier ce qui a été établi à Versailles. On conçoit que la France ne puisse s'engager à la légère et sans garanties dans une conférence qui une fois lancée peut aller on ne sait où. Aucun pays ne peut se désintéresser des questions internationales qui touchent au relèvement de l'Europe et à la régénération de la Russie : mais aucune conférence ne peut faire de miracles et rétablir dans le monde un équilibre qui sera le résultat du temps et de longs efforts.

Quand M. Briand est parti pour Cannes, cette conférence d'ailleurs n'apparaissait plus que comme une possibilité de l'avenir. La question qui demeurait au premier plan était, comme il convient, celle des réparations. La logique avait ainsi repris tous ses droits. Il restait à attendre le jugement de la Commission des réparations. A Londres, M. Lloyd George et M. Briand avaient examiné ensemble les garanties qui pourraient être prises, si la Commission des réparations les demandait. Ils avaient étudié les mesures nouvelles à prendre pour instituer un contrôle suffisant, pour imposer à l'Allemagne un assainissement de ses finances, pour l'amener à faire un effort fiscal, et au besoin même à mettre à la

disposition de sa dette des ressources qui ne sont pas celles du gouvernement allemand, mais celles du peuple allemand. M. Briand laissait entendre au surplus qu'il pouvait y avoir des modalités diverses. Mais dans l'ensemble deux conclusions semblaient acquises : les conversations de Londres avaient un caractère préparatoire, elles ne liaient pas le gouvernement français, elles étaient subordonnées au consentement de la Belgique et de l'Italie; et d'autre part le problème des réparations, demeurant au premier plan, ne pouvait recevoir de solution qui entraînât de notre part un nouveau sacrifice.

Dès l'ouverture de la Conférence, on a vu non sans inquiétude reparaître d'abord le projet de reconstitution européenne qui était né à Londres. Il avait été accueilli à Bruxelles et à Paris avec tant de froideur qu'on avait pu croire qu'il était ajourné, sinon écarté. Mais M. Lloyd George tenait à son idée, et il l'a exposée dans un grand discours. Si M. Lloyd George a tant de desseins variés, c'est qu'il a aussi beaucoup de préoccupations. Il est nécessaire de se les rappeler, ne fût-ce que pour comprendre l'état d'esprit du Premier anglais. L'Angleterre souffre d'une crise industrielle et d'une crise de chômage : elle croit que dans la situation actuelle des changes, l'Allemagne a trop de facilités pour exporter, elle croit aussi que si l'Allemagne était moins surchargée par l'état des paiements, elle achèterait davantage et que l'industrie britannique s'en trouverait mieux. Nous pensons qu'elle se trompe, mais elle est persuadée qu'elle a raison, et M. Lloyd George suit l'opinion. Il tient d'autant moins à la heurter, même pour la convaincre, que les élections anglaises sont proches. Les discussions de Cannes, dès leur début, n'ont pas été à l'abri des préoccupations électorales. M. Lloyd George a besoin de succès. Combattu par les conservateurs, il est assuré de l'appui de M. Winston Churcheil et des libéraux de la coalition. Mais pour lutter contre les libéraux indépendants de l'opinion de M. Asquith qui ont fait campagne contre les réparations et contre les prétendus excès de l'impérialisme français, il est naturellement tenté d'apparaître en grand pacificateur de l'Europe, au besoin en défenseur de l'Allemagne vaincue, et en homme d'État qui résiste à la politique française. Ce n'est certes pas l'attitude que M. Lloyd George

avait prise lors des élections de décembre 1918. Mais trois années ont passé : il se présente aujourd'hui comme le soutien d'un grandiose projet d'où sortira une Europe reconstruite.

Nous n'en connaissons pas encore les bons effets : mais nous en avons tout de suite éprouvé les inconvénients. Les entretiens de Londres, suivis des premières conversations de Cannes, ont eu pour effet d'inquiéter nos amis belges, et de nous donner l'apparence d'un rôle qui ne convient nullement à notre pays. Le programme britannique, faisant dépendre les paiements de l'Allemagne de la reconstitution économique et du relèvement du mark, supposait un allégement important des obligations que l'Allemagne doit remplir en 1922. Pour arriver à ce résultat, pour réduire le versement allemand de 3 milliards et demi à 500 millions, on avait imaginé à Londres que la Belgique qui a un droit de priorité et qui doit être payée intégralement en 1922 ne toucherait que 250 millions sur les 1 200 qui lui sont dus et pour le surplus attendrait 1923. Les négociateurs français avaient, comme bien on pense, posé la condition que la Belgique serait consentante. Mais la Belgique ne peut renoncer, et surtout avec un gouvernement nouveau, à sa part légitime. Rien ne subsiste donc de cette combinaison, si la Belgique n'en veut pas : ni l'opinion, ni le Parlement en France n'auraient compris un projet qui fût établi aux dépens de la Belgique et qui pût jeter la plus légère ombre sur nos relations avec notre alliée. Cet incident, qui a soulevé beaucoup d'émotion, montre à lui seul combien est périlleux le système britannique qui revient au fond à renoncer au principe de la solidarité des alliés dans le recouvrement des créances allemandes.

Enfin il s'est produit le jour même où s'ouvrait la Conférence un fait significatif, qui découvre complètement les mauvais effets de ces combinaisons sans cesse renouvelées et de ces retouches apportées aux conventions signées. Le gouvernement de Berlin s'est décidé à répondre à la Commission des réparations qui lui demandait de légitimes explications sur le délai qu'il demande pour payer. Et qu'a-t-il trouvé à dire? Il a annoncé à la Commission des réparations qu'il était bien inutile de donner des explications immédiates puisque les gouvernements alliés étaient réunis à Cannes. Il

aime mieux attendre les résultats des délibérations de la conférence et des projets de M. Lloyd George que de s'exposer au jugement de la Commission. Sans perdre de temps la Commission des réparations a répliqué fermement à Berlin qu'elle maintenait son point de vue et qu'elle laissait à M. Wirth la responsabilité de sa décision. Elle tient ses pouvoirs du traité de Versailles : c'est à elle d'examiner la demande de délai. Cette thèse est irréfutable, et si le Conseil suprême, cédant aux suggestions de M. Lloyd George, prenait une décision relative au moratorium en dehors de la Commission des réparations, on pourrait dire que cette Commission est désormais privée de toute sa force et a perdu sa raison d'être.

Au point où en sont aujourd'hui venues les choses, le désaccord entre la politique française et la politique anglaise, qui est sensible depuis longtemps, est de telle nature qu'il faut prendre parti. Le *Times* écrivait récemment avec raison que la profonde erreur des conférences interalliées qui ont précédé a été de ne jamais concilier réellement les opinions divergentes, de se terminer par des accords apparents qui laissent croître les dissensions. Les hommes d'État réunis à Cannes ont jugé que l'heure était venue de mettre fin à ces difficultés renaissantes, de reprendre le traité de garantie, et de signer un pacte franco-anglais auquel pourraient être associées l'Italie et la Belgique. Mais quel sera ce pacte? Sur quel programme commun sera-t-il établi? Implique-t-il des contre-parties et sont-elles acceptables? Autant de questions très graves qui engagent l'avenir, et au sujet desquelles notre pays ne peut faire aucune concession. Ce que nous voulons, parce que c'est pour nous une nécessité, ce sont des garanties, c'est le paiement des réparations, c'est la possibilité de prendre des mesures pour obliger l'Allemagne à s'exécuter. M. Lloyd George n'a pas précisément sur ces sujets les idées qui sont celles de notre pays. L'Angleterre poursuit la recherche chimérique d'un contrat que l'Allemagne accepte et tienne. Nous, nous savons par expérience que l'Allemagne a déchiré la notion de contrat et qu'elle a ainsi introduit dans la politique internationale, un élément de trouble permanent. Et nous savons que vaincue, elle ne tiendra des promesses que contrainte et forcée.

C'est pourquoi nous avons tout fait depuis deux ans pour maintenir l'Entente : l'autorité de l'accord franco-britannique nous paraissait une garantie d'ordre et de paix, qui intéressait l'Angleterre tout autant que nous. Nous avons admis qu'il était politique de ne pas nous en tenir trop étroitement à la lettre du traité de Versailles qui consacrait nos droits; nous sommes entrés dans la voie des arrangements. Deux années d'expérience nous laissent déçus, à côté d'amis dont les bonnes volontés faiblissent, en face d'une Allemagne dont l'audace s'accroît. Le Conseil Suprême, à peine réuni, nous offre la perspective aléatoire d'un Conseil futur, plus vaste encore, où les questions qui nous touchent seraient peu à peu débattues devant des délégués neutres, des délégués allemands et des délégués des Soviets! On comprend que ce début ait troublé le public et que l'annonce même d'un pacte de garantie, sur lequel on ne savait rien, n'ait diminué ses graves préoccupations.

La Conférence de Cannes dure encore au moment où ces lignes sont écrites. Quelle que soit sa conclusion, elle sera jugée selon des principes faciles à définir. Nous ne sommes, de parti pris, hostiles à aucun projet raisonnable; nous ne refusons pas de tenir compte des circonstances. Mais nous savons qu'il n'y a ni détente politique, ni reconstruction européenne, ni vastes ouvertures de crédits possibles si les paiements de l'Allemagne ne sont l'objet d'un règlement sérieux, réalisable, et respecté de bonne foi. Nous avons des droits précis : il nous est impossible d'y laisser porter la moindre atteinte sans la certitude d'avantages équivalents. La Conférence de Cannes vaudra ce que vaudront les garanties de notre sécurité et de nos droits à des réparations : l'opinion française entière n'a pas d'autre maxime, et n'acceptera pas de projets plus vagues ou plus vastes si les intérêts qui la touchent le plus ne sont pas sauvegardés.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

Noirtie
dirige
bonda
nbinai
qu'u
ecteur
re copi
ins pa
nter l
lasse
t-il e
re des
leureu
ne jeu
nps où
ouse b
ittons
nme l
e aloi
orcera
eté, de
comme
re c'es
n sec
mme u
le. To
près lu
ur fini
yez la
cond p
elatés.
Il y a
ssembl
lui-là s
evue ou
Il y a
se ma
Noirti
y a c
éfaillan

Callas
arge du
ssassin.
pendant
qu'inespé
donne co
vertueux
ment com
papiers d
tait le co
dans cette
de Quen
est aux a
l'assassin
ciaires à

LIVRES NOUVEAUX

UN AFFRANCHI

par **Valentin Mandelstamm**.

Noirtier est un arriviste affranchi de préjugés. dirige avec succès une Revue littéraire ou bondants bénéfices sont réalisés grâce à des binaisons variées, où la littérature elle-même qu'une bien faible part. Puis il devient ecteur de théâtre et là encore il excelle à se e copieusement payer sinon par le public, du ins par les auteurs mondains dont il veut bien nter les productions. Mais cet homme actif lasse vite des affaires qu'il a lancées, aussi t-il en Russie, pour changer d'air et pour e des conférences. Le public lui fait un accueil leureux et Noirtier enlève par surcroît le cœur ne jeune Russe millionnaire — il s'agit d'un nps où le rouble n'a rien de méprisable — qu'il ouse bientôt. Sur ce beau succès nous ne le ittons point. Noirtier, soudain, se lasse de sa nme légitime et des succès littéraires de mau- s aloi. Comme il s'est épris de sa dactylo, il orcera pour l'épouser et fera dans une demi pau- té, de bons romans, qu'il travaillera beaucoup... comme Flaubert ». Le curieux de cette aven- e c'est que ce premier affranchi est doublé n second affranchi, qui lui ressemble — mme un frère « le génie en moins », Mau- le. Tout ce que Noirtier fit Mauville le fait. rès lui, il prend sa revue, ses maîtresses et, ur finir, la millionnaire russe, qu'il épouse. yez la différence : Mauville est l'arriviste de cond plan qui ne se dégoûte point des succès latés.

Il y a même un troisième affranchi : Loisy, qui ssemble terriblement aux deux premiers... Mais lui-là se casse les reins avant de diriger une evue ou de décrocher une héritière.

Il y a dans ce roman des passages excellents se manifeste le plus réel talent, la silhouette Noirtier est très vigoureusement enlevée, mais y a de sérieux défauts de composition, des faillances de style, et des personnages inutiles.

UN COQUIN

par **Élie Dautrin**.

Callas est un coquin, cela dans le sens le plus arge du mot, car il est faussaire, voleur et ssassin. Il est aussi fort intelligent et il le prouve endant la guerre, car il met à profit le plus u'inespéré et très romanesque hasard qui lui onne comme compagnon de patrouille un homme ertueux : Quennec, à qui il ressemble physique- ment comme un frère. Il le tue et il lui vole ses apiers d'identité. Il est juste de dire qu'il médi- ait le coup depuis longtemps. Blessé lui-même dans cette patrouille, Callas est soigné sous le nom de Quennec. On le décore. On le cajole. Callas est aux anges. Il y a de quoi. Les bénéfices de l'assassinat sont sérieux : plus de poursuites judi- ciaires à craindre pour les crimes antérieurs et la sympathie de l'humanité entière acquise, grâce à ce petit changement de personnalité.

En tant que Quennec, Callas fait un modeste héritage. Il entre dans une usine de papier dont, grâce à son esprit d'assimilation, il devient rapidement directeur. Studieux et appliqué, Quennec, qui avait employé son enfance à traîner sur les quais de Marseille, fait, dans l'âge mûr, les études indispensables... Il passe bien vite pour un homme du monde. La fille du propriétaire de l'usine s'éprend de lui. Mais à jouer les honnêtes gens, Callas-Quennec est devenu lui-même honnête. Il ne veut pas que la pauvre femme (elle est veuve) associe son existence à un être au passé suspect, encore qu'ignoré. Il refuse donc la main qu'on lui offre. Mais, comme il est lui-même très épris, il se suicide, en pleine vertu et en plein repentir.

En dépit des efforts de l'auteur, une transformation aussi radicale étonne le lecteur déjà surpris par la prestesse de ludion avec laquelle le héros évolue dans les diverses couches sociales.

LES TROIS MOUSQUETAIRES

par **Alexandre Dumas**.

La librairie Calmann-Lévy publie actuellement, en deux volumes, une édition de luxe non illustrée des *Trois Mousquetaires*. Elle fait partie d'une intéressante collection, qui comprend déjà des œuvres d'Anatole France, de Pierre Loti, de René Boylesve, de Guy de Maupassant, d'Oscar Wilde, de Mérimée, etc. Les premiers volumes de cette série, entreprise depuis un an à peine, bénéficient déjà en librairie d'une importante majoration, qui prouve toute la faveur qu'elle a rencontrée auprès du public.

LE SOLEIL DANS LA GEÔLE

par **Victor Margueritte**.

La geôle, c'est une union légitime que les années ainsi que l'inconduite et la sottise égoïste de la femme ont rendue insupportable ; le soleil, c'est la possibilité qui s'offre au mari sevré de toute joie, de refaire sa vie avec une autre compagne. L'épouse se défend contre la solution que voudrait imposer le mari, contre le divorce. Et, comme elle a su se faire pardonner une première faute et que, depuis, elle prend des précautions, cette solution est légalement impossible, à moins, justement, qu'elle n'y consente et qu'elle ne se prête à la comédie judiciaire indispensable. La nouvelle compagne à laquelle songe le mari résiste longtemps au désir de celui-ci. Puis les deux amants décident à fuir le monde. A l'illégalité de leur situation on n'aperçoit pas de fin. Cette fin survient pourtant car le romancier dispose des événements à son gré. C'est la supériorité du roman sur la vie de pouvoir dénouer des situations inextricables.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	60 »	31 »	16.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	66 »	34 »	18 »
ÉTRANGER.	72 »	37 »	19.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **3** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *Rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix*. . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix*. . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.